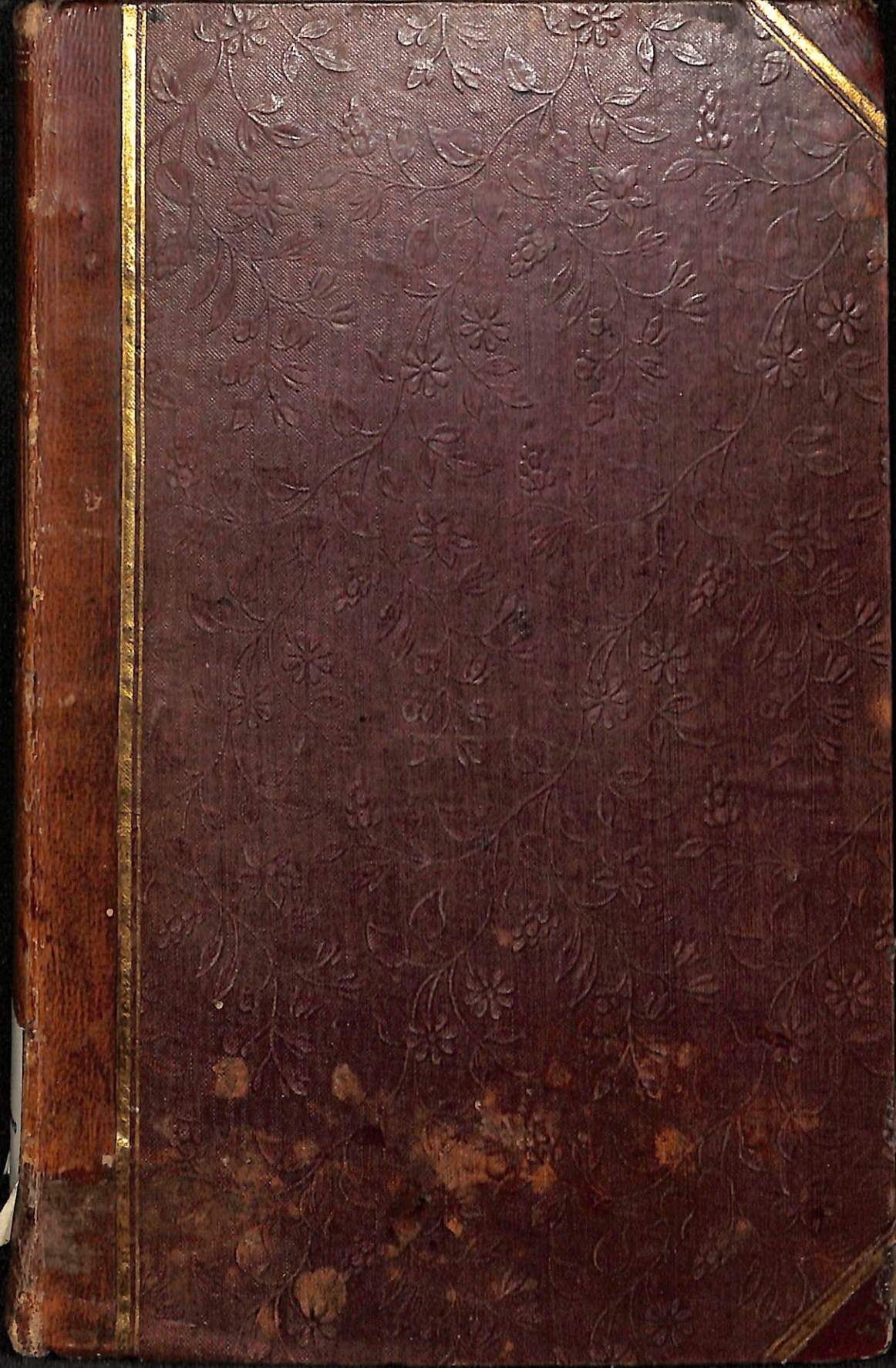


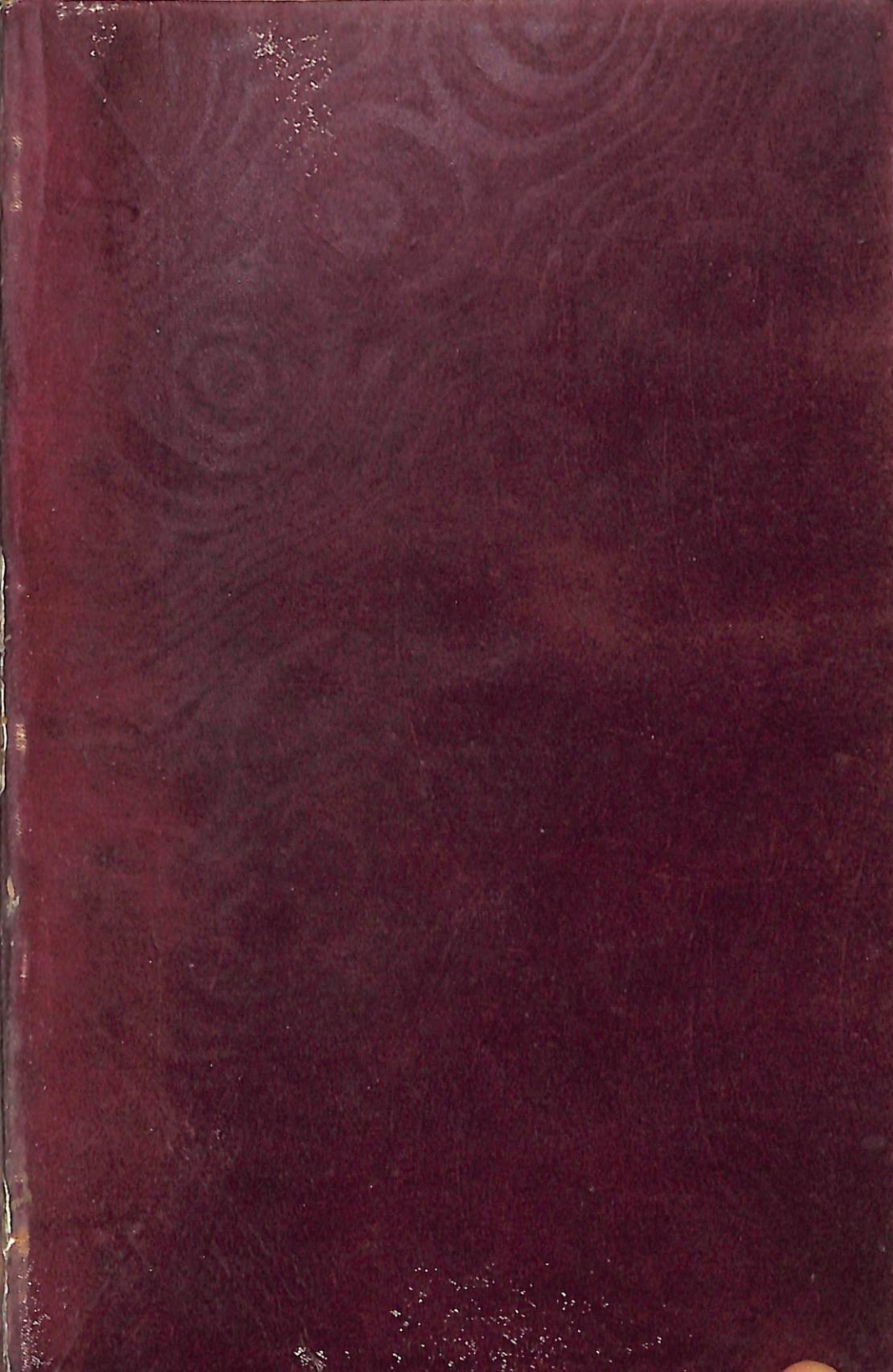


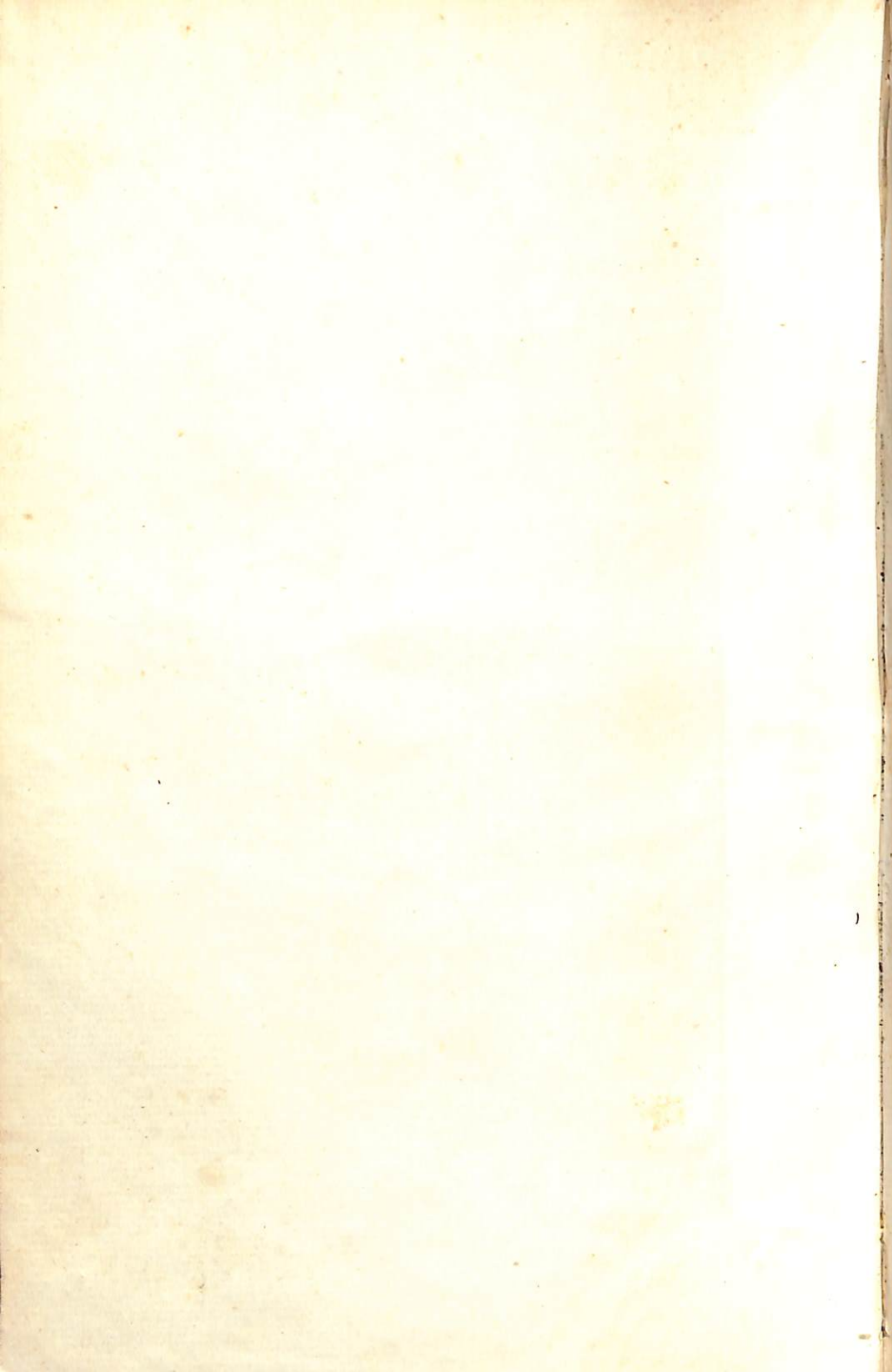


PROVINCIA DI TORINO

BIBLIOTECA

R. - b - 335









VOYAGES

DANS

LE GRAND ARCHIPEL D'ASIE.

PARIS, — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

VOYAGES

FAITS

DANS LES MOLUQUES

A

LA NOUVELLE-GUINÉE ET A CÉLÈBES,

AVEC LE COMTE

CHARLES DE VIDUA

DE CONZANO,

A bord de la Goëlette royale l'IRIS,

PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU

J. H. DE BOUDYCK-BASTIAANSE,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU LION NÉERLANDAIS, COMMANDANT LA GOÛLETTE L'IRIS
DÉCORÉ DE L'ORDRE OCTOGONE DE LA GUERRE DE JAVA, ETC.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
Rue Hautefeuille, 23.

1845



A S. M.

LE ROI DE SARDAIGNE.

SIRE !

C'est avec un sentiment mêlé de tristesse et de joie , que je me permets de dédier à Votre Majesté ce Recueil de Souvenirs , comme une faible preuve de mes hommages et de mon respect ; de tristesse , Sire ! parce qu'il doit son origine à la mort de mon ancien ami et compagnon de voyage , le comte CHARLES DE VIDUA DE CONZANO ; — de joie , parce que je puis me

flatter que Votre Majesté aimera à se rappeler le nom et les mérites d'un homme si honorablement connu dans le monde savant, et qui a été au nombre de ses sujets.

S'il est vrai, Sire, que les princes s'intéressent à ceux qui, vivant à l'ombre de leur gouvernement, relèvent la gloire de leur patrie par leurs talents et leurs vertus, je puis espérer que Votre Majesté, qui aime son peuple et se plaît à favoriser les arts, les sciences et les découvertes utiles, se souviendra avec satisfaction d'un homme qui s'est illustré en parcourant en observateur les différentes parties du monde, et dont les ouvrages respirent le génie autant que l'érudition.

S'il eût été conforme, Sire, aux desseins de la Providence divine de prolonger une carrière aussi intéressante que la sienne, il se serait fait une joie et un devoir d'offrir respectueusement

à Votre Majesté, comme à son Roi bien-aimé, le résultat de ses courses lointaines et de ses profondes recherches, et il se serait trouvé au comble du bonheur s'il eût pu contribuer, plus ou moins, en le publiant, à l'utilité de sa chère patrie. Mais, hélas ! la main de la mort a coupé la trame de ses jours, et il a emporté avec lui dans la tombe tant de beaux et remarquables souvenirs !

Permettez, Sire, qu'à titre d'ami du comte de Vidua, que j'ai accompagné pendant une partie de ses voyages, je rappelle quelques traits de son caractère et quelques détails de ses expéditions, en y ajoutant quelques réflexions auxquelles m'a conduit ma propre expérience, et qui m'ont paru pouvoir répandre plus de lumière sur mon sujet.

Mes vœux seraient comblés, Sire, si dans un de ces moments que Votre Majesté ne serait

pas obligée de consacrer aux soins de son gouvernement, la lecture de ces Souvenirs pouvait lui procurer quelque satisfaction, et contribuer à retracer, à entretenir et à faire chérir la mémoire d'un de ses sujets les plus fidèles et les plus zélés, de feu le comte CHARLES DE VIDUA DE CONZANO !

C'est en priant respectueusement Votre Majesté d'agréer l'expression sincère des vœux que je forme pour le succès et la prospérité de son règne, que je suis, avec les sentiments d'une profonde vénération,

Sire ,

De Votre Majesté

Le très-humble et très-
obéissant serviteur,

J.-H. DE BOUDYCK-BASTIAANSE.

Ce 15 octobre 1844.

ERRATA.

Ce livre ayant été imprimé loin des yeux de l'auteur, il s'y est glissé quelques fautes typographiques. Le lecteur est prié de corriger les plus essentielles, que nous indiquons ici.

Page. Ligne.

- 4, 2, Saparona, *lisez* : Saparoua.
- 5, 4, 23 juin, *lisez* : 21 juin.
- 12, 1, Nouvelle-Hollande, *lisez* : Nouvelle-Guinée.
- 29, 8, Manatocha, *lisez* : Manatotta.
- 38, 15, Cap Walsch, *lisez* : Cap Valsch (nom hollandais qui signifie *Faux-Cap*).
- 50, 17, Maïhor, *lisez* : Maikor.
- 52, 10 et 18, Boneha-Gabé-Gabé, *lisez* : Boneka-Gabe-Gabe.
- 53, 5, Worhaï, *lisez* : Workaï.
- 54, 9, Idem. Idem.
- 62, 9, Mindanao, *lisez* : Amboina.
- 75, 5, canotier, *lisez* : maître canonnier.
- 92, 19 et 20, en moins, *lisez* : en trop.
- 93, 5, de 20 au degré, *lisez* : de 15 au degré.
- 95, dernière ligne, île d'Allang, *lisez* : pointe d'Allang.
- 97, 6, Céram, *lisez* : de Céram et de Kei.
- 106, 2, Notenbraker, *lisez* : Notenkraker.
- 112, 4 et 5, Kapolla, *lisez* : Kapalla.
- 115, 15, Sagovoeï, *lisez* : Sagoweer.

Page. Ligne.

- 123, 1, pour l'usage de la marine, *lisez* : pour l'usage des grelins et câbles d'ancre.
- 138, 2, d'un fer, *lisez* : d'un bois de fer.
- 16, Mouw-chot, *lisez* : Mouw-ikot.
- 147, 16, le radjah... était, *lisez* : les radjah... étaient.
- 174, 1, Ham, *lisez* : Kam.
- 177, 7 de la note : « Ont acheté... » Ces mots, et ce qui suit, doivent être ainsi remplacés : Les descendants de ce mariage, à la quatrième génération, et nommément M. Johan Boreel de Mauregnault..., ont, pour un cadeau de 100,000 florins. pris sur eux l'obligation d'ajouter au nom de Mauregnault...
- 13 et 16 de la note, Neere, *lisez* : Veere.
- 198, 21, du temps de la guerre de la Compagnie, *supprimez* de la Compagnie.
- 213, 2, la première chaloupe, *lisez* : les hommes de la première chaloupe.
- 221, 20, de neige, *lisez* : de nuages.
- 241, 6, Banting, *lisez* : Benting.
- 254, 7, Stop! *lisez* : Hip!
- 261, 9, toute la monnaie de cuivre de Bouton, *lisez* : toute la monnaie d'argent de cette valeur à Bouton.



AVANT-PROPOS.

Quoique je sois, en général, peu partisan des Préfaces, j'ai pensé cependant qu'en livrant ces *Souvenirs* à la publicité, c'était un devoir pour moi de faire connaître en peu de mots et le motif qui m'a fait prendre la plume, et la nature de l'ouvrage que je soumets au Public.

Le premier, le plus puissant de mes motifs a été de payer un tribut de regrets et de vénération à un homme célèbre dans le monde savant et dont le souvenir me sera toujours cher, au comte Charles Vidua de Conzano. Poussé par la double désir d'acquiescer ce renom que donnent les grands services

rendus aux sciences, et de satisfaire la passion dont il était dévoré d'augmenter ses propres connaissances en même temps qu'il ajouterait aux découvertes utiles à l'humanité, le comte Vidua quitta l'Italie où il était né, pour aller visiter les contrées lointaines. Une heureuse fortune m'a rendu son compagnon pendant les voyages qu'il a faits dans les Moluques et la Nouvelle-Guinée, et j'ai été alors à même d'apprécier les rares qualités de son esprit et celles de son noble caractère ; aussi ai-je pensé qu'il ne pouvait qu'être agréable au Roi et au gouvernement dont il fut le sujet, ainsi qu'à tous ceux qui l'ont connu, de voir conservés ici quelques traits de ce caractère si aimable et si plein d'honneur. Témoin de l'infatigable persévérance qu'il apportait à ses recherches, je l'ai entendu souvent exprimer le désir de vivre assez pour faire part au monde du résultat de ses travaux. Hélas ! ce vœu n'a point été rempli. L'impitoyable mort l'a frappé au milieu de son active carrière, et son œuvre sur terre est

restée inachevée ! Je suis loin de penser qu'en publiant les souvenirs des voyages que j'ai faits avec lui , mon travail pourrait tenir lieu de ce qu'eût été le sien s'il lui eût été donné d'en rédiger lui-même les résultats ; et néanmoins j'ose croire que ces *Souvenirs* , où je me suis partout inspiré de l'esprit dont le comte de Vidua était animé , ne seront pas complètement inutiles à l'avancement des sciences auxquelles il s'était dévoué. Quelques faibles traits de cette partie des voyages du comte ont seuls été conservés dans les *Lettres* que ses amis ont publiées après sa mort ; ici on en trouvera du moins le récit étendu et complet. Ne suppléerais-je que de très-loin à ce que M. de Vidua eût fait lui-même , je n'en aurais pas moins , j'ose le croire , fait quelque chose d'utile.

En même temps que je me suis efforcé , autant qu'il était en moi , de tenir constamment éveillé l'intérêt du lecteur , je me suis attaché aussi à fixer plus particulièrement l'attention sur quelques détails

des contrées que j'ai visitées avec le comte, qui ne me paraissent pas aussi connus qu'ils méritent de l'être. Afin de ne laisser aucun doute sur la parfaite exactitude des rapports que l'on trouvera dans mon ouvrage, j'y ai inséré une copie de pièces justificatives qui en démontrent l'authenticité. Seulement je dois prier le lecteur de ne pas oublier que je ne lui présente ici qu'un simple extrait de ce qui m'est arrivé et de ce que j'ai vu durant ces voyages; car je suis dans le cas où se trouvent bien des voyageurs, qui, rentrés dans leurs foyers, se prennent à regretter de ne pas avoir multiplié davantage et leurs observations et leurs notes. Comme mon éducation, malgré les soins assidus que mes parents bien-aimés ont apporté à me pénétrer de sentiments religieux et à me mettre en état d'occuper avec honneur la place qui me serait réservée dans ce monde, n'a pas été celle d'un jeune homme que l'on forme par des études suivies pour la carrière des sciences ou des lettres; comme aussi j'ai mené

sur mer, dès ma jeunesse, la vie errante et active d'un marin, je n'ai nullement la prétention d'avoir composé un ouvrage *littéraire*. Tout ce que j'ai pu et voulu faire, ç'a été de réunir dans la forme la plus simple le souvenir des faits les plus essentiels et les plus remarquables qui se sont offerts à moi dans la route que j'ai parcourue comme voyageur. J'ose croire que la pureté de mes intentions, et surtout le souvenir de l'homme à jamais regrettable dont le nom plane sur ces faibles Souvenirs, me mériteront, à défaut de l'excellence de mon livre, la bienveillante indulgence de mes lecteurs.



TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.



VOYAGE A LA NOUVELLE-GUINÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

Détails préliminaires.—Je fais, à Amboine, la connaissance du comte Vidua. — Je suis chargé d'une mission pour la Nouvelle-Guinée. — Le comte manifeste le désir de m'accompagner. — Départ. — Incidents du voyage. — Détails nautiques. — Nous arrivons en vue de la Nouvelle-Guinée. — Colonie Merkus. 4

CHAPITRE II.

Arrivée à la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée. — Aspect du pays. — Fort Dubus. — Ascension de la mon-

	Pages.
tagne Demana-Sirie. — Ses difficultés. — Excursion dans les terres. — Arbre de Mazooï. — Dangers que présentent les forêts de cette région. — Visite des chefs indigènes. — Méintelligence qui existait entre les naturels et nous ; ses causes. — Nouvelle excursion dans l'intérieur. — Nous remontons une rivière , et nous nous trouvons bientôt dans l'impossibilité d'avancer davantage. — Cacatouas , ou oiseaux à tenailles , sorte d'oiseaux de proie dont le pays est couvert. — Leurs différentes espèces. — Cacatoua noir, oiseau très-remarquable. — Ile de Vidua.	45

CHAPITRE III.

Nous partons pour une nouvelle excursion. — Pays de Lakéfani. — Développement de la baie. — Cimetière des indigènes. — Je raconte à ce sujet à M. de Vidua une visite que j'avais faite précédemment à un village des indigènes. — Leurs usages pour la sépulture des morts. — Nous quittons la baie du Triton. — Récit d'une insurrection à bord.	27
--	----

ILES D'ARROU.

CHAPITRE IV.

	Pages
Détails géographiques et topographiques sur la Nouvelle-Guinée. — Ile de Frederick-Henry. — Outanetta. — Iles d'Arrou. — Détails sur ces îles et sur leurs habitants. — Mission dont j'y suis chargé.	37

CHAPITRE V.

Suite de ma mission aux îles d'Arrou. — Détails sur la côte orientale. — Sa population. — Commerce important de la côte orientale des îles d'Arrou. — Manière dont se fait ce commerce. — Anecdote à ce sujet. — La petite vérole. — Signes de défiance. — Nous nous concilions l'amitié des habitants. — Conjuración magique. — Banc de perles de la côte orientale. — Sa richesse. — Détails incidentels au sujet de Banda-Neira. — Aspect singulier de quelques parties de ces côtes. — Quelques particularités de mœurs et d'usages. — Mariages. — Le vaisseau changé en île. — Nous quittons la côte orientale pour revenir à l'ouest. — Carte de l'archipel d'Arrou, levée par nos officiers. — Dernières observations sur l'archipel d'Arrou. — Mon retour aux Moluques.	49
---	----

NOUVELLE-GUINÉE.

CHAPITRE VI.

Pages.

Retour à mes souvenirs de la Nouvelle-Guinée. — Particularités relatives aux habitants des parties occidentales. — Ceux du sud plus barbares et plus sauvages que ceux du nord-ouest. — Anthropophagie. — Le domestique papou de M. Finn. — Les Battas de Sumatra. — Détails sur ces derniers et sur leurs habitudes d'anthropophagie. — Le chef Batta. — Le sergent Kramer. — Les deux missionnaires. — Un repas de chair humaine. . . .	63
---	----

SUITE DE LA NOUVELLE-GUINÉE. MOLUQUES.

CHAPITRE VII.

Souvenirs d'une visite aux côtes occidentales de la Nouvelle-Guinée. — Les naturels. — Le chef et sa fille. — Excellence de ce pays; utiles résultats qu'y pourrait avoir une exploration plus complète. — Animaux indigènes. — Kangourou. — Cochon. — Le bœuf et le cheval y ont été portés par les Néerlandais, et y ont admirablement prospéré. — Attachement des indigènes pour leurs cochons. — Scène singulière à ce sujet. — Haute estime de M. de Vidua pour l'ouvrage de *Valentyn*. —

Singulier phénomène que présente l'aspect de la mer.

— Mer de lait. — Les Matabellas. — Ile non marquée sur les cartes. — Erreur qui en résulte. — *Céram-*

Laout, *Kalvarô* et *Ghisser*. — Mission dangereuse dont

j'ai été chargé dans ces îles. — Troubles de 1817 et 1818

dans les îles voisines du sud-ouest de Céram. — Mas-

sacres. — Scènes affreuses. — Bétail des îles de Banda.

— Singularité botanique ; arbre de Saporoua. . . . 73

CÉLÈBES.

CHAPITRE VIII.

Nous arrivons à Amboine. — Baie magnifique. — Je reçois

l'ordre de me préparer immédiatement à une nouvelle

expédition. — Maladie de M. de Vidua et la mienne. — Je

suis informé du but et de l'objet de ma nouvelle expé-

dition. — Ce qu'on nomme *le nord* à Amboine. — Dé-

terminations astronomiques ; erreurs des cartes. — Deux

hommes dévorés par des requins dans la baie d'Am-

boine ; croyance superstitieuse des indigènes à ce sujet.

— Tremblements de terre. — Sur les tremblements de

mer. — La Nouvelle-Guinée particulièrement sujette à

ces redoutables accidents. — Le choléra-morbus sévit

dans le Grand Archipel d'Asie, et se déclare à Amboine.

	Pages.
— Plusieurs hommes de mon équipage périssent à bord.	
— Nous quittons Amboine. — Vue de la pointe S.-O. de la Grande Céram. — Négreries détruites. — Origine de la population des îles Keï, dans le S.-E. de Banda. — Pèlerinage annuel des populations refoulées de l'ouest de Céram aux tombeaux de leurs ancêtres. — Puits sacrés. — Pierres des sacrifices. — Adresse des indigènes pour la décapitation. — Baie de Bouro. — Souvenir du célèbre Bougainville. — Poisson remarquable. — Oby Major. — Pêche d'un requin. — Le petit pilote. — Pêcheurs américains.	89

CHAPITRE IX.

Nous passons la Ligne. — Souvenirs de la conspiration de 1829 ourdie par les indigènes d'Amboine contre la population européenne. — Son dénouement. — Exécution des principaux chefs. — Radjah-Wanghi l'invulnérable. — Remarques sur la géographie nautique de l'île d'Amboine. — La baie. — L'isthme. — Fausse baie. — Mouillage. — Arbre à muscade. — Le pigeon casse-noix. — Animal singulier d'Amboine nommé feuille ambulante. — Nous apercevons la côte N.-E. de Célèbes.	404
--	-----

CHAPITRE X.

Pages.

Nous arrivons au mouillage de Kéma. — Détails nautiques.

— Contrebande. — Aspect du pays. — Chinois de l'Archipel. — Le résident mort du choléra. — Je me détermine à me rendre près du résident de Ménada. — Le chef de Kéma, Kapalla-Balla. — Origine de ce titre. — Nous partons, le comte et moi, pour nous rendre à travers terres à Ménada. — Beauté du pays. — Ruines d'une forteresse. — Nous traversons un hameau dont les habitants étaient réunis pour une réconciliation. Rites usités. — Les chiens, nourriture recherchée. — Boissons rafraîchissantes. — Vin de palmier. — Ménada. — Le résident et sa famille. — La forteresse. — Dupo-Négoro. — Leçon de savoir-vivre. — Le Napoléon de l'Archipel. — Je repars pour Kéma. 409

CHAPITRE XI.

Je retourne à Kéma. — L'Iris lève l'ancre pour se rendre à Ménada. — Détroit de Limbé. — Les pirates. — Ile et détroit de Banka. — Cap Coffin. — Remarques hydrographiques sur ces parages. — Arrivée à Ménada. — Plan d'expédition. — Départ. — Amourang. — La baie. — Cordes du pays. — Beauté de cette contrée et des naturels. — Mariage entre les Européens et les filles du

pays. — Usage singulier pour s'assurer de la chasteté des femmes. — Chinois. — Coutumes particulières. — Les pots rouges et les filles à marier. — Cérémonies des ma- riages chinois. — Le mari sans nez ; la mariée borgne. Mot du père.	419
---	-----

CHAPITRE XII.

Horrible accident. — M. de Vidua s'enfonce la jambe droite dans un cratère de bourbe bouillante, et en reçoit de très-graves blessures. — Retour hâtif à Ménada. — An- niversaire de S. M. le roi des Pays-Bas. — Solennité. — Distribution de présents aux chefs indigènes. — Ce qu'ils préfèrent. — Remarques hydrographiques sur la rade de Ménada et sur ses dangers. — M. de Vidua dé- sire être transporté à Ternate. — Arrangements. — Ouragan subit. — Départ de Ménada. — Détails sur les pirates indigènes de ces mers. — Poulo-Laoût, sur la côte S.-E. de Bornéo, un de leurs repaires. — L'An- gleterre et la Néerlande. — Armes des pirates. — Quel- ques souvenirs de Bali. — Les femmes brûlées sur le bûcher de leur époux. — La belle Malaise et le lieutenant de marine. — Nous arrivons à Ternate. — Montagne volcanique.. . . .	427
---	-----

TERNATE. RETOUR A CÉLÈBES.**CHAPITRE XIII.**

Pages.

Expédition à laquelle je me prépare. — Promenade dans l'intérieur de Ternate. — Le lac. — Je sers d'arbitre entre un patron arabe et son équipage. — Singulier homme. — Excursions à la montagne volcanique de Ternate. — Panorama. — Aspect général et structure de l'île. — Cratère en ignition. — Chefs indigènes de Ternate et de Tidor ; leur ancienne puissance. — Causes de sa décadence. — Je pars de Ternate. — Détroit de Patientia ; îles voisines. — Je me dirige vers le golfe de Tomini. — Croisière. — Un navire arabe. — Gorontalo et sa rivière. — Détails nautiques. — Nature du pays. — Pays des mines d'or. — Leur importance. — Fêtes chez le prince indigène. — La danse et le vingt-et-un. — Beautés malaises. — Présents aux chefs. — Départ de Gorontalo. — Nouvelle visite à Kéma et à Ménada. . . 143

RETOUR A TERNATE.**CHAPITRE XIV.**

Retour à Ternate. — Situation où j'y trouve M. de Vidua.
— Sa disposition d'esprit. — Remarques sur les colonies

	Pages.
néerlandaises des Indes orientales. — Économies du département de la marine; leurs résultats pour le service.	
— Considérations sur l'avenir de nos colonies des Indes orientales. — <i>Prenez garde qu'on ne vous les enlève!</i> —	
Remarque sur les Persans. — La marine russe. — Je prends congé de M. de Vidua — Note dont il me charge.	
— Départ. — Route par le Loup. — Remarques hydrographiques. — Bourrasques. — Poissons volants et leurs ennemis. — Effets des pluies entre les tropiques. — Baie d'Amboine.	155

MORT DE M. DE VIDUA.

CHAPITRE XV.

Cadeaux à mes amis d'Amboine. — Remarques sur la cherté de la vie dans cette colonie. — Avantages de Java à cet égard. — Peine qu'éprouvent M. le gouverneur Ellinghuizen et son épouse en apprenant l'accident de M. de Vidua. — Nouveau voyage à la Nouvelle-Guinée. — Pirates. — Nouveaux détails sur les ressources territoriales du pays. — Les chefs indigènes et les pirates. — Croisière inutile. — Retour à Amboine. — Le ministre Ham. — Lettre du comte de Vidua. — Je me prépare à retourner à Ternate. — Fatale nouvelle. — Mort du

comte. — Détails. — Obsèques. — Réflexions. — Por-	Pages.
trait du comte. — L'exemplaire des Mémoires de Fouché.	469

SOUVENIRS SUR M. DE VIDUA.

CHAPITRE XVI.

Ma promesse à M. de Vidua, et la promesse anglaise. — Je quitte Amboine. — Changement de bâtiment. — <i>Le Pylade</i> . — Relâche à Calie-Mariedjân. — La rencontre. — Le corps de M. de Vidua transporté d'Amboine à Java, de Java en Hollande et de Hollande en Italie. Son dernier séjour. — Notes manuscrites laissées par M. de Vidua ; ses intentions à leur égard. — Encore Valentyn. — Derniers adieux à M. de Vidua.	487
---	-----

CÉLÈBES ET LES ILES VOISINES.

CHAPITRE XVII.

Notions sur les ressources que présenteraient en temps de guerre les colonies néerlandaises. — Le commandant Vosmaer et la terre de Kendari. — Je suis chargé d'une mission exploratrice dans les parties méridionales de Célèbes. — L'ancien fort Panakoke. — Souvenirs historiques. — Danger d'un trois-mâts hollandais. —
--

	Pages.
Détroit de Tanakeke. — Le coup de diane et le coup de retraite. — La marine et l'économie. — Bonthaïn et sa rade. — Détroit de Salayer. — Détails nautiques. — Boulécomba. — Aventure plaisante. — Salayer et sa rade. — Hoog-Eiland. — Séjour. — Observations nautiques. — Écueils Whale. — Iles du sud de Salayer. — Mamalakki. — Pirates. — Schiedam. — Gounong-Api. — Florès. — Nouvel écueil signalé au nord de Florès. — Naufrage de <i>la Calypso</i> . — Sort de l'équipage. . . .	193

CHAPITRE XVIII.

Suite de ma route vers Kendari. — Les Luciparas. — Naufrage du bâtiment à vapeur <i>le Guillaume I^{er}</i> . — Ses causes. — Encore quelques observations sur le système d'économie outrée appliquée à la marine royale. — La navigation de l'Archipel des Indes, école du marin. — Détails sur le naufrage <i>du Guillaume I^{er}</i> et sur le sort des passagers. — Les bouteilles à la mer.. . . .	207
---	-----

CHAPITRE XIX.

Bima. — Importance de sa rade. — Détails nautiques. — Le Père-Smith. — Avantages de toute nature de la relâche de Bima. — Le sultan de Bima et les présents du	
--	--

gouvernement néerlandais. — Réception d'honneur. —	
Volcan de Timbora. — Terrible explosion. — Effets	
désastreux. — Phénomènes extraordinaires. — Autres	
volcans de Sumbawa.	
Retour à notre route vers Kendari. — Bouton. — Wowoni	
ou Wlywongi. — Détroit de Wowoni. — Côte de Lai-	
woni. — Midden-Saponda. — Navigation difficile. — Les	
Badjourous; nomades de mer. — Arrivée à la baie de	
Vosmaer.	219

CHAPITRE XX.

Premiers arrangements à la baie de Vosmaer. — Détails	
sur le pays. — La baie; sa situation, son étendue, sa	
nature. — Kampong-Tivoro, noyau d'établissement. —	
Badjourous. — Nature du pays. — Habitudes errantes	
des habitants. — Leur caractère et leur constitution	
physique. — Cultes. — Sacrifices humains. — Désir des	
Badjourous que le gouvernement néerlandais s'établisse	
ici avec assez d'autorité pour les protéger. — Les environs	
de la baie Vosmaer; son heureuse disposition pour l'éta-	
blissement d'un poste militaire. — Le radjâh de Tabonko.	
— Le pirate Tabelloroïs. — Honneur peu désiré. —	
L'oiseau sacré de Kendari.	229

CHAPITRE XXI.

	Pages.
Arrivée du radjâh de Tabonko. — Préparatifs de réception. — Conférence. — Le politique malais. — Questions que j'adresse au radjâh ; ses réponses. — Population du pays de Kendari. — Sur la coutume de la décapitation chez les indigènes. — Leur vie errante. — Petite vérole. — Piraterie. — Le mari absent et la femme infidèle. — Exécution. — Horribles détails. — Dehors favorables du radjâh de Tabonko. — Il me demande et je lui donne des munitions. — Dernières considérations géographiques, politiques et militaires sur Kendari. — Grands avantages que ce point offrirait comme poste de guerre et de commerce. — Il devrait ressortir du gouvernement des Moluques.	237

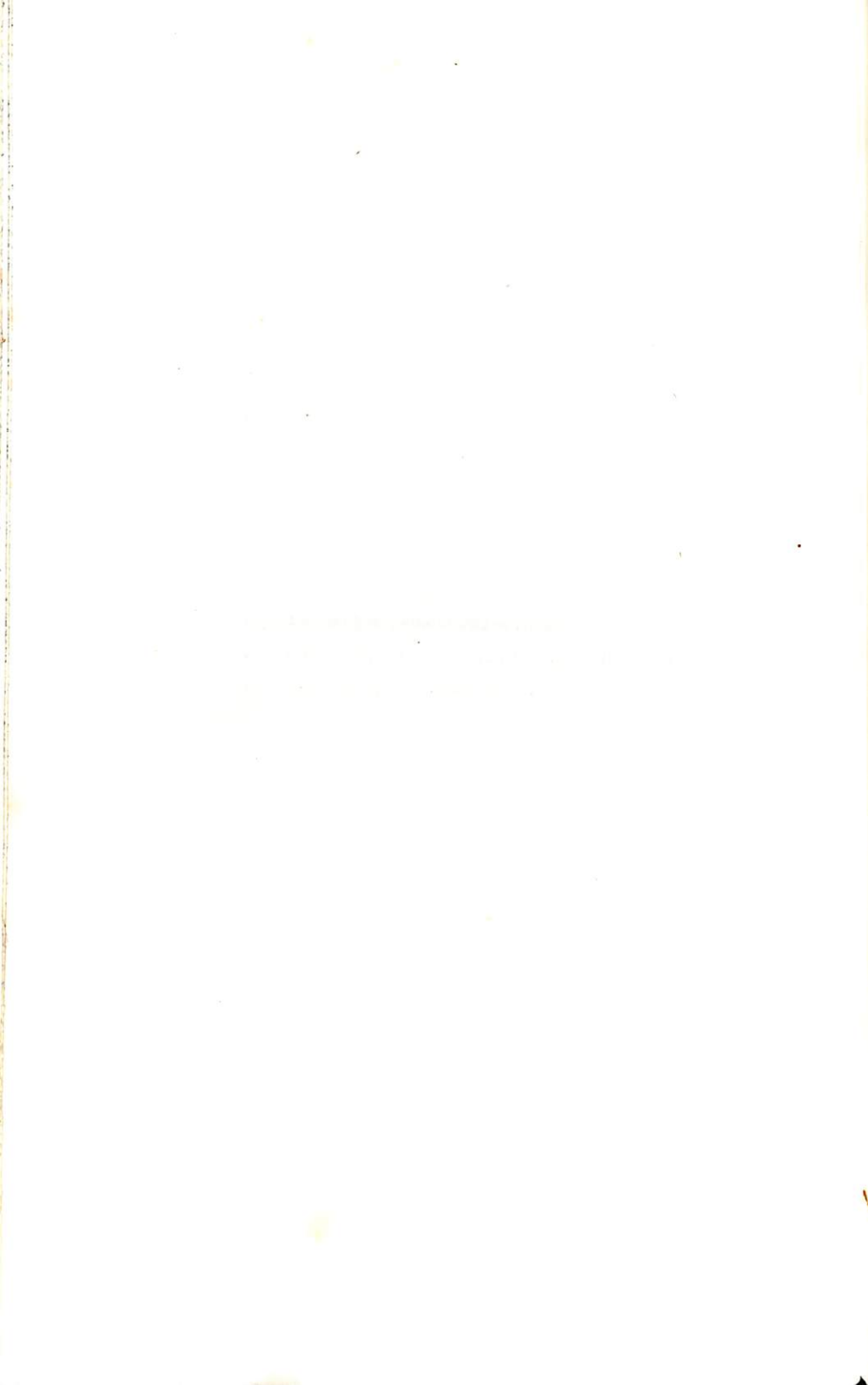
CHAPITRE XXII.

Je quitte Kendari. — Nous faisons route vers Bouton. — Détroit de Bouton. — Wywongi ou Wowoni. — Nature de cette terre ; ravages des pirates. — Indigènes du détroit de Bouton. — Remarques nautiques. — Arrivée à la rade Boubou. — Réception que nous fait le sultan. — La ville. — Le palais. — La présentation officielle. — Cérémonial. — Présents. — Le sultan à mon bord. —
--

	Pages.
importance que les chefs indigènes attachent aux moindres détails du cérémonial. — Déjeuner à bord. — Galanterie du sultan. — Quelques souvenirs de Palos et de sa rade.	249

CHAPITRE XXIII.

Retour à la rade de Boubou. — Le sultan à bord. — Nou- velle promenade à terre. — Le tombeau de M. Volsmaer. — Le sérail sans ses hôtes. — Manière singulière dont le sultan de Bouton se procure du cuivre pour ses canons. — Départ pour Macassar. — Ordonnance négligée au sujet du détroit de Bouton. — Intérêt d'un voyage à travers les archipels de l'Inde. — Conclusion. — Dernier hommage à M. de Vidua.	259
--	-----



VOYAGES

FAITS EN 1830

AUX MOLUQUES ET A LA NOUVELLE-GUINÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Détails préliminaires. — Je fais, à Amboine, la connaissance du comte Vidua. — Je suis chargé d'une mission pour la Nouvelle-Guinée. — Le comte manifeste le désir de m'accompagner. — Départ. — Incidents du voyage. — Détails nautiques. — Nous arrivons en vue de la Nouvelle-Guinée. — Colonie Merkus.

Le comte Vidua de Conzano, à qui diverses productions littéraires et de nombreux voyages dans presque toutes les parties du monde avaient déjà valu parmi les savants une célébrité méritée, était arrivé à Batavia, se proposant de visiter les possessions néerlandaises.

Son plan était de s'occuper d'abord de ce qu'offre de remarquable l'île de Java, puis d'achever ensuite par les Moluques l'exploration de nos colonies.

Grâce à la connaissance que le comte avait faite de la respectable famille d'Ellinghuizen, dont le chef a remplacé, comme gouverneur des Moluques, l'estimable M. Merkus, appelé aux hautes fonctions de gouverneur général des Indes orientales néerlandaises, une occasion singulièrement favorable pour la réalisation des projets de M. de Vidua se présenta bientôt. M. Ellinghuizen, avant sa promotion au gouvernement des Moluques, avait été premier officier à bord de la frégate royale *Maria Reygersbergen*, et avait obtenu, lors des troubles de 1817 et 1818 suscités par les chefs Reebok et Matélézi, l'ordre militaire de Guillaume. La compagne fidèle de sa vie était mademoiselle Borwater, et leur union avait été bénie d'un fils et de deux filles. Vertueuse autant que belle, joignant une exquise amabilité à de nombreux talents, madame Ellinghuizen savait répandre

autour d'elle l'inexprimable charme qui s'attache à la réunion si rare des dons du cœur avec ceux de l'esprit et de l'éducation, charme qui s'augmentait encore de la présence de ses deux charmantes filles. Il n'est donc pas surprenant que M. de Vidua ait accepté avec transport l'offre de visiter les Moluques en compagnie de M. Ellinghuizen et de sa famille, ce qui d'ailleurs lui devait donner de grandes facilités pour ses recherches savantes et ses observations physiques. Ce fut au milieu de cette aimable famille, où j'avais eu moi-même le bonheur d'être admis lors de mon arrivée à Amboine, que je connus M. Vidua de Conzano. Déjà, depuis deux ans, j'avais parcouru, comme commandant de vaisseau, toutes les parties de l'archipel des Moluques, et visité une portion considérable de l'Australie : ce fut à cela que moi, simple officier, je dus l'honneur d'être accueilli avec empressement par un homme de la distinction de M. de Vidua.

Comme gouverneur des Moluques, M. Ellinghuizen devait faire, au début de ses fonctions, un voyage d'inspection ; le comte partit avec lui,

le 2 mai 1830, pour les îles de Banda et Saparona, d'où il revint à Amboine, le 30 du même mois, par le brick royal *Siewa*. Plus tard, le gouvernement me destina à la Nouvelle-Guinée; et comme je sus indirectement que le comte désirait faire ce voyage avec moi, je m'empressai de lui offrir, ce qui fut accepté, ma cabine et ma table. A cette époque on ressentait dans les Moluques de fréquents tremblements de terre; il y en eut un notamment pendant la fête d'adieu que nous donna le gouverneur, le 21 mai.

La goëlette royale, *l'Iris*, que nous allions monter, était armée de quatorze pièces de six et de quatre plus petites; l'équipage était de quatre-vingts hommes. M. de Vidua, dont tout le temps avait été activement employé pendant son séjour à Amboine, n'avait pris avec lui pour tout bagage qu'un certain nombre d'objets destinés à être distribués en cadeaux aux chefs du pays; et il ne s'était fait accompagner que d'un seul domestique, nommé Mahomet ou le Bengalais, avec qui M. de Vidua parlait constamment anglais, quoique Mahomet comprît parfaitement

la langue malaise , connaissance sans laquelle il lui eût été impossible de rendre à son maître les services que celui-ci attendait de lui.

Ce fut une belle matinée que celle du 23 juin ! Le temps était magnifique ; le voyage s'ouvrait sous les plus heureux auspices. Tout le monde à bord était plein de joie et d'ardeur. En un clin d'œil l'ancre de l'Espérance fut tirée de terre , les voiles furent tendues et nous partîmes. Doucement poussé par un vent chaud du sud-est, le navire semblait glisser à la surface des flots. Un soleil resplendissant commençait à dorer la cime des montagnes, et les forêts qui bordent la côte, éclairées des premiers feux du matin, formaient des masses de verdure où se jouaient les nuances les plus brillantes. Ce beau spectacle avait rempli mon âme d'une exaltation religieuse ; et à mesure que je voyais se dissiper l'ombre qui enveloppait quelques moments auparavant la nature comme d'un voile : C'est ainsi, me disais-je , que les élus de Dieu entreverront dans une joyeuse attente le moment fortuné où le nuage qui enveloppe leurs pas sur cette terre fera

place à un jour pur et glorieux ! — Un grand nombre de bateaux pêcheurs et autres formaient déjà sur la baie un panorama mobile. Le comte était sur le pont , prenant des notes, et le visage radieux ; il accueillit de la manière la plus affable et la plus amicale les officiers et les aspirants ou élèves de mon équipage , que j'eus l'honneur de lui présenter. Fidèle à ses principes libéraux , et vraiment cosmopolite , il semblait voir dans chacun de nous un égal et un ami , sachant bien que si le prince peut accorder des lettres de noblesse , la noblesse véritable est celle que la céleste bonté a versée dans notre âme.

Bientôt nous passâmes la pointe d'Allang , de triste mémoire ! C'est ici qu'une frégate , *la Junon* , qui faisait partie d'une escadre néerlandaise , s'étant trop approchée de cette pointe qu'elle doublait , toucha et fut brisée ; et par suite l'escadre affaiblie tomba presque tout entière aux mains de l'ennemi.

Le comte avait ouvert devant lui un des volumes du célèbre Valentyn , et se plaisait à suivre , soit sur les planches de l'ouvrage , soit dans

les descriptions, chacun des lieux qui se succédaient devant nous. Encore peu exercé dans le hollandais, il avait souvent recours à nos officiers, qui s'empressaient de lui traduire de vive voix ce qu'ils pensaient pouvoir plus particulièrement l'intéresser.

Bientôt nous aperçûmes le fort Hila. D'après l'expérience qu'on en a faite, il est préférable, dans la mousson de l'est, de se diriger du côté du nord de Grand-Céram, vers la Nouvelle-Guinée, et quelquefois aussi vers les îles de Banda. A partir d'Amboine, on trouve successivement les quatre passes de Bonoa, de Kélang, de Manippa et de Boero. Les trois premières fort étroites, et où règnent de violents courants, sont d'une navigation peu sûre ; quand on a le courant contraire, on ne peut les traverser qu'à l'aide d'un bon frais. Aussi la terre au-dessus du vent produit beaucoup de calme, tandis que le détroit de Boero, bien qu'occidental, est large et sûr, et qu'après l'avoir traversé on n'en échappe pas moins, précisément à l'aide d'un vent de sud-est, et avec un cours est-nord-est, au

récif de Bonoa. Nous passâmes le détroit dans la nuit, et nous pûmes reconnaître dès lors, ainsi que le lendemain matin, l'exactitude des observations que je viens de rapporter. A Amboine, et dans plusieurs contrées situées du côté de l'est, la pluie, ou la *mauvaise mousson*, règne à cette époque de l'année, tandis que la passe de Boero et ses environs avaient la *mousson sèche*. C'est donc ici le point extrême des deux moussons, ce qui rend le détroit plus agréable à cause du temps sec.

Dans les Moluques, on entend beaucoup et souvent parler du fameux amiral Arnaud de Vlaming de Oudshoorn. Ce fut lui qui, dans ses fonctions du commandement en chef, organisa l'administration de ces contrées, et détermina le signe distinctif pour les chefs du pays. C'est une canne ornée d'une tête d'or ou d'argent, sur laquelle étaient gravées les armes néerlandaises. Cette ancienne institution, de même que quelques autres analogues, est pour les naturels l'objet d'un respect tout particulier. Il en est encore plus d'un qui a hérité du costume d'ap-

parat que son bisaïeul ou son trisaïeul avait ainsi reçu de la Compagnie des Indes orientales. Ceux-là ne manquent pas de s'en parer lorsqu'ils ont à se présenter devant M. le gouverneur ; et on dirait, à les voir se pavaner, qu'ils portent avec eux tous les trésors du monde. On a ainsi parfois de curieux spécimens des costumes du dernier et de l'avant-dernier siècle ; et je puis assurer que ces costumes d'un autre temps , avec les visages noirs qu'ils accompagnent , offrent un spectacle tout à fait divertissant.

Le 22 juin , je m'approchai du détroit de Bona. Je promis à M. de Vidua de serrer ce détroit d'aussi près qu'il serait possible , pour être à même de l'examiner. Les points de vue y sont admirables. C'est ici que passa avec ses huit vaisseaux l'amiral de Vlaming , dont nous avons parlé. Les tristes souvenirs de cette malheureuse expédition étaient pour nous le sujet de longues conversations. Nous aimions à répéter les traditions que la colonie en a fidèlement conservées. Nous nous répétions comment le gouverneur général Maatsuiker , dont M. de Vlaming

était l'ami intime, avait rêvé à deux reprises d'abord qu'il voyait l'amiral en danger de périr, puis, le lendemain, qu'il le voyait périr réellement. Frappé de ce double songe, qui semblait un avertissement du ciel, M. de Maatsuiker demanda en plein conseil que mention en fût faite dans les actes; et, par une coïncidence bien étrange, si on ne veut voir là qu'un pur effet du hasard, il se trouva, d'après les nouvelles reçues plus tard, que c'était dans la nuit même où avait eu lieu le second rêve du gouverneur, le 11 ou le 12 février 1664, que le malheureux amiral avait en effet péri avec son vaisseau, le *Prince-Guillaume*, à la hauteur de Mauritius.

Cependant nous continuions de raser les côtes pittoresques que nous avions en vue, admirant les magnifiques perspectives de ce panorama changeant, et nous abandonnant aux réflexions que cette vue nous suggérait. Heureux de la terre, paisibles habitants des villes, vous ne songez guère, alors qu'assis au sein de votre famille, entre une épouse aimée et d'aimables enfants, vous goûtez le charme d'une existence

calme et fortunée, vous ne songez guère à ce que le marin doit affronter de périls et de fatigues pour apporter jusqu'à vous ces produits variés des contrées lointaines, dont l'habitude a fait pour vous d'indispensables nécessités. Mais nous aussi nous connaissons des jouissances que vous ignorez. Nous pouvons contempler dans toutes les régions du monde la glorieuse magnificence de cette nature qu'a formée la main du Créateur. Mieux que vous aussi, ayant toujours à nos côtés la mort sous mille formes différentes, nous pouvons apprendre et nous préparer à mourir.

Le 23, nous eûmes en vue *Wahay*. Ici nous commençâmes à avoir du mauvais temps et des pluies fréquentes. Nous nous efforçâmes de nous tenir aussi près que possible de la côte. Dans une expédition précédente, deux de mes bâtiments y avaient été grièvement endommagés. Le 25, nous passâmes les récifs, et le 27 *Leuwarden-Eiland*. A cette hauteur, le vent devint impétueux ; nous avions directement devant nous la mer qui sépare les Moluques de la par-

tie la plus proche de la Nouvelle-Hollande. Une fois les vagues couvrirent le bâtiment d'une telle quantité d'eau, que nous nous crûmes submergés, et que l'officier de garde, que j'avais cependant toujours connu pour un homme de sang-froid, ne put contenir dans le premier moment ce cri sinistre : Nous coulons ! Dans ces occasions, le comte montrait un calme et une présence d'esprit inaltérables, et cherchait à se rendre utile comme le dernier matelot. Avec ces bourrasques et ces tempêtes, nous eûmes aussi de grosses pluies, ce qui rendait la mer plus calme et plus égale.

Vers le soir du 27, nous vîmes le *Tafelberg* (montagne de la Table) de *Manavolka*, et les *Matabellas*. Le lendemain, nous aperçûmes avec joie les terres de la Nouvelle-Guinée. Le 29, nous reconnûmes l'île dite *Wessels-Eyland*, que les indigènes désignent sous le nom de *Poulo-Adie*. J'en déterminai la position à 4° 25' lat. S. Le dernier jour de juillet, nous arrivâmes enfin devant la côte de la Nouvelle-Guinée, au point que la carte de Norie, 1821,

indique sous le nom de *Broken Hills like Islands* (Montagnes accidentées en forme d'îles). Dans ce pays peu connu, on a fondé en 1828, par $3^{\circ} 42'$ lat. S. et $133^{\circ} 57'$ longit. E. de Greenwich ($131^{\circ} 35'$ E. du méridien de Paris), une colonie que l'on a nommée, d'après le gouverneur actuel, *Merkus-Oord*, avec une forteresse qui a reçu le nom de *Dubus de Gisignies*. La baie voisine fut nommée *Baie du Triton*. L'un des deux bâtiments destinés à fonder cette colonie, *l'Iris* (l'autre était *le Triton*), était déjà à cette époque sous mes ordres ; et ce n'est pas sans une émotion d'orgueil et de plaisir que je me souviens d'avoir planté le drapeau néerlandais sur cette plage ignorée. Je donnai alors le nom de mon bâtiment, *l'Iris*, au détroit par lequel on arrive à la colonie.

CHAPITRE II.

Arrivée à la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée. — Aspect du pays. — Fort Dubus. — Ascension de la montagne Demana-Sirie. — Ses difficultés. — Excursion dans les terres. — Arbre de Mazooï. — Dangers que présentent les forêts de cette région. — Visite des chefs indigènes. — Mésintelligence qui existait entre les naturels et nous ; ses causes. — Nouvelle excursion dans l'intérieur. — Nous remontons une rivière , et nous nous trouvons bientôt dans l'impossibilité d'avancer davantage. — Cacatouas , ou oiseaux à tenailles , sorte d'oiseaux de proie dont le pays est couvert. — Leurs différentes espèces. — Cacatoua noir, oiseau très-remarquable. — Ile de Vidua.

Le matin du 1^{er} juillet, nous pénétrâmes dans l'intérieur de la baie. Les naturels connaissaient déjà mon navire aux mâts pendants ; beaucoup d'entre eux vinrent à bord. Nous continuâmes d'avancer avec un temps variable, laissant à gauche un rocher que l'aspect sous lequel il se

présente a fait nommer *le petit vaisseau*. A droite nous avions l'île *Eydouma*, qui forme avec la terre le détroit de l'Iris. Le comte admirait les sites pittoresques que présente cette baie dans toutes les directions. Nous laissâmes à main droite un îlot dont les bords taillés à pic sont élevés de quelques centaines de pieds et forment le passage. Vers les trois heures de l'après-midi nous en doublâmes la pointe, et le fort de Merkus-Oord s'offrit subitement à nos regards. Après avoir échangé le salut d'usage, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Merkus-Oord, au fond de la vaste et poissonneuse baie du Triton, vis-à-vis du fort Dubus. Notre mouillage était par quatre brasses, sur un fond mou. La rade de Merkus-Oord est en quelque sorte cachée dans les terres, et parfaitement à l'abri de tous les vents. Le commandant du fort, accompagné de son lieutenant et de l'officier de santé, s'empressèrent de venir à notre rencontre, et dînèrent avec nous à bord.

Le lendemain, M. de Vidua et moi, accompagnés du lieutenant de frégate Lemmers, des officiers de santé de la goëlette et du lieutenant

d'artillerie De Man, fils du vice-amiral de ce nom, nous gravâmes la montagne *Demana-Sirie*, au pied de laquelle est bâti le fort Dubus. Le chemin, au commencement de la montée, n'est ni très-rude ni très-difficile; mais plus tard il devient réellement dangereux. La nuit nous gagnait, et l'ascension, si nous voulions y persévérer pendant l'obscurité, pouvait être accompagnée de périls sérieux et de plus d'une sorte. J'en fis l'observation à M. de Vidua, et je m'efforçai de le détourner de poursuivre l'entreprise; rien ne put le décider à revenir sur ses pas. Déjà, en une autre occasion, on l'avait vu persister de même, après avoir gravi la montagne volcanique de *Banda*, à atteindre seul le sommet escarpé du *Papenberg*, au risque éminent de sa vie. Mes devoirs comme commandant d'un des navires de notre expédition m'obligeaient de revenir à bord; je quittai le comte, accompagné de M. de Lemmers, avec un véritable serrement de cœur, après avoir renouvelé, sans plus de succès que la première fois, mes instances pour le ramener avec nous. La descente est plus difficile encore

et plus périlleuse que l'ascension. La nuit qui nous surprit nous effraya, moins pour nous que pour le comte, quoique notre propre situation ne fût rien moins que rassurante. Nous regagnâmes cependant le fort sans accident. Je fis attacher des fallots à l'extrémité des mâts des navires, et j'ordonnai que de dix minutes en dix minutes on tirât un coup de canon, afin de servir au besoin de direction à M. de Vidua. On comprend quelle fut mon inquiétude pendant toute cette soirée. J'étais retourné au fort. J'y étais depuis une heure et demie, lorsque je vis entrer un homme dont je reconnus à peine la figure en désordre : c'était M. de Vidua. Il tenait à chaque main un gros morceau de roche qu'il rapportait du sommet de la montagne ; et parmi tous ceux qui l'entouraient, il était seul qui ne comprît pas l'anxiété dont il avait été l'objet.

Convenablement armés et escortés de dix hommes de l'équipage, nous nous mîmes en route le 3, le comte, le lieutenant Lemmers, le médecin du bord et moi, pour une excursion dans l'intérieur du pays. M. de Vidua s'était

muni d'une longue pique. Nous nous avançâmes au milieu d'un riant paysage coupé de belles vallées et animé par des chutes d'eau de l'effet le plus pittoresque. Nous abattîmes quelques grues, Dans une chasse que j'avais faite à peu près au même endroit, lors d'un précédent voyage, j'y avais tiré plusieurs oiseaux de paradis dont la chair nous parut délicieuse, et dont nous gardâmes soigneusement la brillante dépouille pour en enrichir quelque cabinet européen. Cette fois ils se tinrent trop loin au-dessus de nos têtes pour que nous pussions les atteindre. Parmi les arbres que nous aperçûmes, nous remarquâmes le mazooï, et un autre dont on fait une sorte de cordage noir nommé *gemoutou*. Le lendemain, nous ressentîmes tous une terrible démangeaison dans toutes les parties du corps, et particulièrement aux jambes. M. de Vidua n'en voulait pas moins entreprendre une nouvelle excursion. Je lui fis à cet égard les représentations que me suggérait la connaissance que j'avais des environs. Je lui dis que s'enfoncer dans les forêts dont le pays est couvert, c'était courir à une

mort à peu près certaine, et que deux de mes officiers, qui avaient voulu risquer l'entreprise, avaient failli y laisser la vie. Tout le monde, dans l'état-major, était tellement convaincu de ce dont je m'efforçais de persuader le comte, qu'il n'était pas un seul de nos officiers, malgré le vif intérêt et l'attachement qu'il leur avait inspiré, qui eût consenti à s'y aventurer avec lui. Toutefois, je proposai à M. de Vidua de remonter le lendemain la rivière pour examiner jusqu'à quel point on y pourrait avancer, et quelles recherches on y pourrait faire. Mon offre fut acceptée, et nous ordonnâmes aussitôt les préparatifs nécessaires.

Ce jour-là, l'orang-kaya de Mowara vint nous présenter ses hommages. D'après un usage reçu, tous les chefs furent admis à notre table : c'est un des moyens par lesquels on essaye de les familiariser avec les usages européens, en même temps qu'on les frappe davantage de l'idée de notre supériorité.

Le gouvernement m'avait conféré, en ma qualité de son commissaire sur ces côtes, la charge

d'aplanir et de régler toutes les difficultés qui s'étaient élevées entre la colonie et les chefs indigènes. La présence de l'orang-kaya m'offrait pour cela une occasion que je ne négligeai pas. Cette mésintelligence remontait à une tentative que les indigènes avaient faite, quelques années auparavant, de s'emparer du fort, tentative heureusement déjouée par la présence d'esprit d'un soldat de la garnison, et par suite de laquelle plusieurs naturels avaient été tués.

Le lendemain 5 juillet, nous nous disposâmes de bonne heure à l'excursion projetée. Le temps était favorable. Nous montâmes une chaloupe bien armée, et nous nous dirigeâmes, favorisés par un vent frais de terre, vers la seule grande rivière qui se trouve dans cette baie. Cette rivière porte le nom de *Cavassa*. En avant de l'embouchure, il y a un banc de vase, sur lequel j'avais été arrêté lors de mon voyage d'exploration. Mon navire était alors le premier qui entra dans cette baie. Au reste, au moyen de nos ancres de jet, nous n'avions pas tardé à être délivrés.

Nous remontâmes d'abord la rivière avec assez de facilité. Mais les difficultés se présentèrent à mesure que nous poussions plus avant. Nous avançâmes pendant environ quatre heures à force de rames, portant assez généralement au nord, mais fréquemment détournés par les sinuosités du cours. Les obstacles augmentaient de plus en plus; des arbres confusément couchés sur la rivière y formaient de véritables labyrinthes au milieu desquels il était fort difficile de se frayer un passage. Pendant ce temps nous aperçûmes une grande quantité de *cacatouas*, oiseaux de proie dont le nom, dans la langue des indigènes, signifie tenailles, nom que lui a valu la forme de son bec. En quelques endroits les arbres en étaient couverts, ce qui leur donnait de loin un aspect entièrement blanc; à notre approche ils s'envolaient en faisant un grand bruit et en poussant des cris aigus. Cet oiseau est presque le seul que nous rencontrâmes. On en distingue quatre espèces : 1° les cacatouas tout à fait blancs; 2° les cacatouas blancs à touffe jaune; 3° les cacatouas blancs à touffe rouge; 4° le cacatoua

noir. Celui-ci est d'un aspect horrible et beaucoup plus grand que les autres. On pourrait ajouter comme cinquième espèce le cacatoua noir à queue rouge, qui a beaucoup de rapports avec ce que l'on nomme le perroquet bleu de la Guinée (Côtes d'Or et d'Ivoire en Afrique), contrée que j'ai aussi visitée à une autre époque. Il est fort remarquable que les hommes et les animaux de ces pays, que séparent de si grandes distances, présentent entre eux tant de rapports et de ressemblances. Aussi ces contrées, qui, s'il faut en croire la tradition, ont été découvertes par l'espagnol Alvaro de Saavedra, n'ont-elles pas seulement reçu le nom de Nouvelle-Guinée; on y trouve aussi un cap *Walsch* et un cap de *Bonne-Espérance*, dont la Néerlande septentrionale et la Néerlande méridionale ont en grande partie pris possession. On pense toutefois que les princes de Ternate et de Tidore, lesquels appartiennent au domaine néerlandais, ayant depuis des siècles exercé un droit de souveraineté sur la Nouvelle-Guinée, l'occupation de la côte occidentale de cette dernière terre par la Néerlande,

occupation dont tous les cabinets d'Europe ont reçu communication , était superflue.

J'ai souvent entendu dire que l'espèce de perroquet noir à queue rouge, que je viens de mentionner comme appartenant à la tribu des cacatouas , se trouve le plus ordinairement dans la Nouvelle-Guinée , dans les bois de mazooï ou dans les lieux où cet arbre croît en plus grande abondance. C'est ce qui a fait qu'on les nomme aussi quelquefois *oiseaux de mazooïs*, et dans la recherche de ces arbres on se guide sur le cri de cet oiseau. J'avais rapporté un de ces cacatouas noirs; mais il est mort dans la baie d'Amboine , faute de *pisang* ou bananes, sa nourriture habituelle, dont je n'avais pas à lui donner. La négligence du médecin du bord, qui m'avait promis de l'empailler et qui ne l'a pas fait, m'a privé du plaisir de rapporter en Europe un oiseau des plus curieux et que j'y crois inconnu. M. de Vidua ne laissait passer aucune circonstance de notre excursion sans en prendre soigneusement note. Il remarqua avec moi que les habitants de cette partie de la Nouvelle-Guinée

sont de beaucoup plus petite taille et d'un aspect en tout plus chétif que ceux de la Guinée d'Afrique.

Cependant les difficultés, loin de diminuer, se multipliaient de plus en plus. Le courant devenait plus rapide et plus fort, et il y avait à droite et à gauche tant d'arbres sous l'eau, que le danger de toucher et de chavirer devenait réellement sérieux. M. de Vidua, malgré sa disposition un peu aventureuse, en fut bientôt convaincu autant que moi, et il consentit à ce que nous revinssions sur nos pas. Je lui proposai, en redescendant la rivière, de relâcher à une petite île qui se trouvait sur notre chemin. L'ombrage et la verdure y étaient délicieux. Ce coin de terre, que jamais Européen n'avait visité avant nous, reçut à l'unanimité, en l'honneur de notre savant compagnon de voyage, le nom d'*île de Vidua*. Nous laissâmes en partant ce nom écrit sur du papier et déposé dans une bouteille que nous suspendîmes à un arbre.

A mesure que nous descendions le fil de l'eau, nous nous rapprochions du rivage, chaque fois

que les bois qui couvraient la rive nous présentaient quelque échappée pittoresque. Rien de particulier ne signala d'ailleurs notre retour. Arrivés à la baie intérieure, nous y observâmes, de même que dans la baie extérieure, un grand nombre de marsouins et d'épaulards. La soirée était avancée quand nous fûmes de retour à bord. Cette fois encore, comme dans notre excursion précédente, nous sentîmes une forte démangeaison, principalement aux jambes. Notre médecin, qui avait essayé de quelques remèdes extérieurs, en souffrit plus longtemps que nous qui avions abandonné à la nature le soin de notre guérison.

CHAPITRE III.

Nous partons pour une nouvelle excursion. — Pays de Lakefani.

— Développement de la baie. — Cimetière des indigènes. —

Je raconte à ce sujet à M. de Vidua une visite que j'avais faite précédemment à un village des indigènes. — Leurs usages pour la sépulture des morts. — Nous quittons la baie du Triton. — Récit d'une insurrection à bord.

Malgré les difficultés de nos deux excursions, nous en avons été tellement satisfaits que nous songeâmes bientôt à une nouvelle course. Nous nous proposâmes cette fois de visiter le pays de *Lakafani*, situé au delà de l'embouchure de la rivière, à l'extrémité de la baie extérieure et à l'entrée de la baie intérieure. Le 10 juillet, nous partîmes en chaloupe. Nous vîmes bientôt que ce golfe avait plus d'étendue et de profondeur que nous n'avions pensé ; le fond d'ancrage est bon. Ici nous vîmes la mer ouverte, et trou-

vâmes conséquemment que cet endroit n'est ni libre ni à l'abri de tous les vents. Un grand nombre de criques, de vallées, de plaines, de hauteurs et de sinuosités de terrain s'offrirent successivement à nos regards; de nombreux cours d'eau arrosent en serpentant les plaines ouvertes, ou coulent au fond de chaque vallée. L'ensemble du tableau était singulièrement pittoresque. Nous passâmes en vue d'un cimetière au-dessus duquel on avait construit un toit incliné; M. de Vidua y descendit et en rapporta un crâne humain dont il se proposait d'enrichir un des musées de l'Europe. Néanmoins, comme cela pouvait, chez un peuple tel que les habitants de la Nouvelle-Guinée, donner des Européens une opinion désavantageuse, j'engageai M. de Vidua, qui y consentit volontiers, à laisser comme échange, pour les parents ou pour les amis du défunt, quelques menus objets auxquels ils attachent de la valeur, tels que couteaux, assiettes et jattes. A cette occasion, je racontai au comte une visite que j'avais précédemment faite à plusieurs lieux de sépulture

des habitants de la Nouvelle-Guinée. C'était vers le milieu de mai 1830, à l'époque où la mousson de l'est succède dans ces parages à celle de l'ouest. J'étais parti avec deux chaloupes armées et bien pourvues, pour apporter d'Amboine au fort Dubus quelques objets nécessaires. Le gouverneur Ellinghuizen m'accompagnait. Nous nous rendîmes à *Manatocha*, lieu situé à quelque distance de la forteresse. Nous descendîmes à terre après avoir pris les précautions nécessaires au milieu d'un tel peuple pour la garde et la sûreté de nos deux chaloupes. Là nous trouvâmes ce que l'on nomme la *Négrerie*, consistant en un nombre assez considérable d'habitations du pays, ou plutôt de cabanes. Nous examinâmes le tout avec attention, mais sans oser ni vouloir emporter même une noix de coco pour étancher notre soif; car je craignais que nous ne fussions épiés des broussailles ou des hauteurs qui se trouvent à proximité. Nous n'osâmes point non plus entrer dans les habitations; cependant nous pûmes nous assurer du dehors qu'elles ne renfermaient rien de particulier. Elles étaient

situées à demi-portée de fusil du rivage , construites en bambous , et élevées sur des palissades à trois ou quatre pieds au-dessus du sol. Autour de ces maisons étaient suspendus de petits paniers que nous supposâmes d'abord servir à la ponte et au couvage des poules , bien que nous n'en eussions point vu. Mais quel fut notre étonnement , lorsque y ayant porté la main nous nous aperçûmes que ces corbeilles ne contenaient autre chose qu'un crâne et des ossements humains ! Ayant poussé plus loin notre promenade , nous arrivâmes à un cimetière. Nous y fûmes frappés d'un spectacle singulier. Sur chaque tombe était placée une figure humaine sculptée en bois et assez bien proportionnée ; toutes ces statues étaient représentées à genoux , les mains appuyées l'une contre l'autre dans l'attitude de la prière , et les pouces touchant à la pointe du nez. Ces figures étaient de différentes grandeurs ; les plus hautes n'excédaient pas la proportion d'environ deux pieds. Au moment où nous retournions vers nos chaloupes , nous vîmes tout à coup sortir de la

montagne une troupe d'indigènes, tous armés d'arcs et de flèches. J'avançai seul à leur rencontre : — « Eh ! *sobats* (mes amis) ! leur criaient-ils : je, ne me connaissez-vous plus ? Pourquoi êtes-vous ainsi armés ? Ne savez-vous pas que si j'avais l'intention de vous attaquer , je ne viendrais point avec mes chaloupes, mais avec mon *Kappal* (navire), et que je pourrais mettre le feu à votre négrierie et la détruire ? N'ayez donc aucune crainte ! » Ils me répondirent que les hommes dont j'étais accompagné les inquiétaient, et ils me prièrent de ne plus faire descendre mes gens à terre , ce que je leur promis. J'étais du reste bien armé. Pour le leur faire voir, je tirai en l'air un de mes pistolets , que je rechargeai sur-le-champ. Ils n'en parurent pas fort émus, seulement ils échangèrent quelques paroles entre eux avec beaucoup de vivacité. Je fus chercher à la chaloupe deux bouteilles de liqueur dont je les régalai. Je voulais surtout leur donner confiance dans les Européens, en même temps que je pourrais observer au milieu d'eux quelques particularités de mœurs ou d'ha-

bitudes. Je me promenai avec eux le long des habitations. Sur ma demande ils m'apprirent que les ossements déposés dans les corbeilles étaient ceux de leurs parents. Une ou deux années après la sépulture, quand on peut supposer que les chairs sont entièrement consumées, l'usage est de retirer les ossements de terre et de les placer dans ces paniers où on les conserve comme un dépôt sacré. Ils me montrèrent plusieurs de leurs ancêtres rangés selon leur âge; mais je n'osai pas pousser plus loin mes questions, dans la crainte d'éveiller en eux quelque ombrage.

Pour cette fois, notre excursion au comte de Vidua et à moi se termina en cet endroit; nous revînmes aux vaisseaux où tout se préparait pour notre prompt départ. Le lendemain 11 juillet nous levâmes gaiement les ancres. Il ventait ferme du sud-est; arrivés à la baie extérieure, la mer devint difficile. Nous étions poussés en dérive du côté de la terre, vers le rocher très-élevé de *Mowara*, ce qui me fournit l'occasion de raconter au comte comment, lors de

mes voyages de découverte en 1828, avant la fondation du fort Dubus, l'expédition avait failli périr brisée sur ce rocher. Le pied en a été tellement rongé par la mer, de même que toute la côte avoisinante qui est élevée et à pic, que toute cette partie de la baie présente l'aspect d'une suite de cavernes où les vagues se précipitent en mugissant. La nuit fut pénible et fort inquiétante, à cause des nombreux courants qui trompent le navigateur dans ses estimations de route, et parce que dans des eaux aussi peu connues on peut toujours redouter de nouveaux dangers. Le jour était tombé sans que nous eussions aperçu l'île dite *Wessels-Eyland*; le lendemain matin, à sept heures et demie, nous la reconnûmes d'assez près, et une heure plus tard nous vîmes la petite île *des Oiseaux*, qui porte au S.-O. de la précédente.

Assis près de moi à la tête du gouvernail, M. de Vidua aimait à entendre raconter quelques-unes de ces périlleuses aventures qui remplissent la vie du marin. Qu'il me soit permis, à cette occasion, d'en rappeler ici une où je ne

dus qu'à une faveur signalée de la Providence de ne pas perdre la vie.

Lors de mon troisième voyage, en août 1828, je transportais à la Nouvelle-Guinée quatre prêtres de Java et quatre autres indigènes, condamnés tous les huit au bannissement par suite de la part qu'ils avaient prise à la guerre de Java. Parmi ces quatre derniers, était un matelot indigène nommé Mandour, déjà précédemment condamné à la même peine, et qui, s'étant enfui du lieu de sa déportation, avait été repris et y était ramené. Ce Mandour faisait à ses nouveaux compagnons de bannissement un tableau de la Nouvelle-Guinée bien propre à leur faire envisager avec effroi leur vie à venir. Ce fut probablement cette terreur inspirée par les récits du matelot qui poussa les autres condamnés à se soustraire, à quelque prix que ce fût, au sort qui leur était réservé dans cette contrée sauvage. Un complot fut tramé pour nous massacrer moi et mon équipage, et s'emparer du bâtiment. La liberté dont les Javanais déportés jouissaient à bord, leur

offrait de grandes facilités pour l'exécution de leur projet. Une nuit — c'était celle du 15 août — je fus brusquement réveillé par un affreux tumulte partant du tillac, et par le cri, *Amok* ! (Au meurtre !) que poussait le lieutenant. Je me précipitai vers le pont, mon sabre à la main, ne soupçonnant pas d'où pouvaient provenir ce bruit et ces cris. Malgré l'obscurité de la nuit, un coup d'œil me fit tout deviner. Le pont ruisselait de sang, et deux de mes hommes, le lieutenant Lemmers et le timonnier Paré, se défendaient courageusement, au moment où je parus, contre la troupe des Javanais qui les assaillait. « Les Européens à l'arrière ! » m'écriai-je par une inspiration spontanée. Mon équipage pouvait me croire massacré ; ma voix le rassura, et nous fûmes bientôt maîtres de la sédition. Un des quatre prêtres, probablement blessé, sauta par-dessus le bord, dans l'espoir d'atteindre le prochain rivage ; mais on n'a plus entendu parler de lui. Le reste de ses complices fut saisi et garrotté. De notre côté, nous avions eu plusieurs morts et une douzaine de blessés ; j'étais

moi-même au nombre des derniers. Nous échappions à peine à ce danger éminent, lorsque les cris, *Des brisants à l'avant!* poussés par quelques matelots du haut des vergues, nous en annoncèrent un autre non moins redoutable au milieu d'une nuit obscure. Dans ce premier moment, il n'y avait pas à songer à la manœuvre : je fis mettre immédiatement le gouvernail de manière à virer de bord, afin de heurter du moins aussi doucement que possible contre les rochers signalés. Il se trouva, par bonheur, que ce que nos matelots avaient pris pour l'effet des récifs n'était que le refoulement d'un très-fort courant.

CHAPITRE IV.

Détails géographiques et topographiques sur la Nouvelle-Guinée.

— Ile de Frederick-Henry. — Outanetta. — Iles d'Arrou. —

Détails sur ces îles et sur leurs habitants. — Mission dont j'y suis chargé.

La Nouvelle-Guinée, dont notre navire s'éloignait rapidement, s'effaçait de plus en plus à l'horizon ; bientôt ses formes indécises disparurent tout à fait à nos regards. Alors nous nous mîmes, M. de Vidua et moi, à discourir sur cette contrée et sur la nature du pays. Souvent, par un temps clair, j'avais aperçu, du fort Dubus, des montagnes très-éloignées dans l'est, dont le sommet paraissait couronné de neige. La Nouvelle-Guinée est une des parties du globe les moins connues, et le peu de notions que l'on y a recueillies la montrent aussi comme une des régions les plus barbares de la terre habitée. Com-

prise entre l'équateur et le 10° degré de lat. S., et, en longitude, entre 129—147° à l'E. du méridien de Paris, elle présente ainsi dans un sens un développement de 200 lieues marines (de 20 au degré de l'équateur), et, dans l'autre, de 360 lieues; mais sa forme est très-irrégulière, et il n'est d'ailleurs nullement certain que dans cet espace elle forme un tout continu. Le célèbre Bougainville la regardait comme un amas d'îles plus ou moins étendues; et les reconnaissances des navigateurs plus récents ne nous ont pas encore mis à même de fixer nos incertitudes sur ce que cette opinion peut avoir de bien ou de mal fondé. On sait seulement aujourd'hui que le cap *Walsch*, qui en forme la pointe sud-ouest, ne fait pas partie du continent, mais qu'il en est séparé par un détroit appelé *Rivière de Dourga*, qui se joint à la rivière de *Saint-Bartholomée*. En 1828, *l'Iris*, que je commandais, s'avança dans cette rivière, ou plutôt dans ce bras de mer, l'espace d'environ 15 lieues marines, sans y trouver d'eau douce. Cette prétendue rivière de Dourga est, je crois, nommée

aujourd'hui détroit de la *Princesse-Marianne*, et on donne à la terre à laquelle appartient le cap Walsch le nom d'île *Frederick-Henry*. Cette grande île est une terre assez égale, d'un aspect agréable, très-peuplée et couverte d'herbe; de l'autre côté du détroit de la *Princesse-Marianne*, on trouve une petite rivière à laquelle on a donné le nom sinistre de *Moordenaar rivier*, ou *Rivière des Meurtriers*. Le célèbre Cook y débarqua en 1770. Le pays que l'on découvre de ce point est assez égal et d'une très-grande étendue; on y pourrait établir de très-belles plantations de riz. Les habitations des indigènes, comme dans la partie voisine de notre établissement du fort Dubus, y sont bâties sur des piliers à quelques pieds au-dessus du sol. En avançant plus loin le long du golfe, on aperçoit partout des *négreries* (villages des indigènes), et la terre se montre de plus en plus élevée. Différents cours d'eau qui y débouchent sont défendus par des bas-fonds et des brisants; même avec les chaloupes, l'entrée en était fort difficile. Un de ces bancs, qui est très-dan-

gereux, a reçu le nom de *Providentia*. Ces difficultés, dont l'approche de cette partie de la Nouvelle-Guinée est hérissée, n'ont pas permis jusqu'à présent d'y pousser bien loin les reconnaissances ni d'y avancer les découvertes.

Plus loin, vers le nord, on trouve le pays de *Outanetta*; il y a là une rivière dont je déterminai la position à une latitude méridionale de $4^{\circ} 30'$, et la longitude à $135^{\circ} 55'$ à l'E. de Greenwich ($133^{\circ} 33'$ à l'E. du méridien de Paris). La rade d'Outanetta n'est pas très à couvert dans les deux moussons; on y trouve néanmoins un bon ancrage. Il y a beaucoup de roulis sur cette côte. Nous y cherchâmes de l'eau pour renouveler nos provisions, et nous nous y pourvûmes aussi de bois. Parmi les arbres que nos hommes y coupèrent, il y en a un dont il sort une espèce de suc très-nuisible aux yeux. En avant de cette rivière, il y a aussi un banc de sable; mais les petits bâtiments peuvent aisément passer dans le chenal qui sépare ce banc de la terre. Deux rivières se réunissent non loin de la mer pour former le cours principal de l'Ou-

tanetta. Dans le temps de la mousson de l'ouest, les bâtiments de Céram et autres qui naviguent dans ces eaux viennent relâcher à un point de la côte dans le sud-est d'Outanetta. On tire les navires à terre sur la grève, et les équipages s'abritent dans des bâtiments bâtis à la manière des indigènes, pendant qu'on se livre avec ceux-ci à un commerce d'échange qui paraît avoir quelque importance. Les habitants apportent pour l'ordinaire des *tripangs*, des écailles de tortues, des nids d'oiseaux, des perles, et probablement d'autres objets encore qui me sont inconnus.

Les prêtres musulmans, dont le trait dominant est l'esprit de prosélytisme, ont ici une grande influence, de même que dans le groupe voisin des îles d'*Arrou*. Les habitants des parties occidentales de ces îles sont presque tous chrétiens; mais s'ils n'ont pas tous abandonné le culte du Christ pour celui de Mohammed, il faut moins en attribuer le mérite au zèle de nos missionnaires qu'à celui de leurs femmes, lesquelles savent que la loi du prophète donne à ses

sectateurs la faculté de prendre plusieurs épouses, et qui n'ont pas manqué en conséquence de se prononcer avec énergie pour le maintien du culte chrétien. De vigoureuses corrections appliquées de la main même de ces dames aux néophytes chancelants dans la foi ont eu pour effet de les y raffermir et de leur faire oublier peu à peu leurs idées d'abjuration.

On me pardonnera de consigner ici sur ces îles d'*Arrou*, jusqu'à présent fort imparfaitement connues, quelques particularités que mes différents voyages m'y ont mis à même d'y recueillir.

Un négociant, nommé Van Steenberg, fut député, il y a peu d'années, vers le gouverneur général des Indes néerlandaises au nom des habitants européens de ce que l'on nomme communément la Grève d'*Arrou* (c'est-à-dire de la partie occidentale), pour demander qu'on y envoyât, non-seulement un ministre du saint Évangile pour instruire et baptiser les enfants des indigènes, mais aussi un fonctionnaire civil qui pût examiner et régler quelques différends survenus entre ceux-ci et les *Alfourois* de la côte

orientale, différends qui gênaient et entravaient leurs relations de commerce. Je ferai aussi remarquer que, d'après nombre d'informations concordantes, il paraît que de temps à autre des bâtiments bouginais (peuple de Célèbes) se rendent directement aux îles d'Arrou sans aborder à Amboine ni à Banda, et qu'ils y apportent des effets d'origine anglaise, parmi lesquels il se trouve même des fusils et de la poudre; ce qui non-seulement est très-nuisible au commerce néerlandais, mais de plus directement contraire aux conventions et aux règlements.

Ces diverses réclamations fixèrent l'attention du gouverneur général, et je fus désigné pour me rendre aux îles d'Arrou, en même temps qu'un missionnaire. Je quittai Amboine, le 6 janvier 1830, par une très-forte mousson du N.-O., et j'arrivai le lendemain à la petite île de *Banda*, où je devais prendre le fonctionnaire G. F. D. Fedder et le ministre J. Finn. Nous en partîmes le 12 janvier. Dans la soirée du 13, nous passâmes entre les îles *Tava* et *Matabella*, et, avant le coucher du soleil, nous pûmes encore

reconnaître la *Grande Key*, quoique une forte pluie rendît les observations difficiles. De là nous mîmes le cap au sud-est, et nous suivîmes cette direction jusqu'au 15 au matin, où nous aperçûmes les îles basses d'*Arrou*, *Wassier* et *Poulo Babî*, qui sont les plus avancées du groupe au N.-O. et au S.-O, et servent, à cause de leur hauteur, de points de reconnaissance. Le fond présente presque partout un bon ancrage. Pendant la mousson de l'ouest, le meilleur mouillage est entre *Wokan* et *Wammer*, derrière la pointe de *Dobo*; c'est la troisième passe à compter de *Wassier*. C'est là où je vins jeter l'ancre, à un quart d'encablure E.-S.-E. de la pointe *Dobo*, par cinq brasses sur un fond vaseux.

Tous les chefs se rendirent immédiatement à bord de *l'Iris*, ainsi qu'un certain nombre de *je-ragans*, ou maîtres de bâtimens indigènes, qui se trouvaient là par des motifs de commerce, la plupart venant de Macassar. Presque tous ces bâtimens étaient à sec sur le rivage de *Dobo*. Cette fois-ci, du moins, il n'y en avait aucun qui eût apporté des articles anglais provenant de

Sincapoura. C'est une honte pour nous, comme c'est de la part des puissances de l'Europe un grand acte de faiblesse, d'avoir souffert que l'Angleterre occupât à demeure un point qui la rend maîtresse absolue du seul passage qui existe entre la mer des Indes, la Chine et les Philippines, alors que ce passage devrait être librement ouvert au monde commerçant. J'ai vu la petite île *Saint-John*, pittoresquement située en avant de Sincapoura, et où s'élève un monticule surmonté d'un télégraphe. De ce point élevé on peut, non-seulement observer tout ce qui se passe dans le détroit de Sincapoura, mais aussi presque tout ce qui arrive des deux extrémités de l'orient et de l'occident, ce qui est, on le comprend sans peine, d'une grande importance en temps de guerre.

Dès que nous eûmes informé les chefs indigènes des motifs de notre arrivée, ceux-ci firent élever à la pointe de Dobo un grand bâtiment avec des places pour s'asseoir, et une chaire pour le ministre de l'Évangile. Dans le commencement, les prédications eurent lieu pour l'équipage de

l'Iris et les chrétiens des îles d'Arrou. Pendant que nous examinions, M. Fedder et moi, et que nous réglions les différends dont j'ai parlé, et que, sauf l'approbation ultérieure du gouvernement général, nous établissions un nouveau chef, ou *orang-kaïa*, des îles d'Arrou, le ministre Finn se rendit à Wammer, d'où il m'écrivit bientôt après une lettre dont je rapporte ici la transcription textuelle.

Wammer, le 12 février 1830.

« Monsieur, le bâtiment qui vous apporte
» cette lettre a été envoyé par le Orang-Kaïa
» de Wammer pour vous chercher, et il vous
» laisse le choix de partir, par cette occasion,
» soit ce soir, soit demain matin de bonne
» heure, comme il vous conviendra le mieux.
» Il serait charmé si M. Fedder et M. Boudyck
» Bastiannse voulaient lui faire l'honneur de
» remplir demain les fonctions de parrain de
» son fils, et je me suis permis déjà provisoi-
» rement d'inscrire à cette fin vos noms sur
» mon registre. Hier, dans l'après-midi, le

» Orang-Kaïa de *Maïkor*, que vous avez constitué
» il n'y a pas longtemps, est arrivé ici avec
» quelques-uns de ses subalternes, qui ont amené
» plusieurs enfants à baptiser. La demande
» générale des chrétiens dans cette contrée est
» que, lorsqu'on placera un poste à Dobo, le
» gouvernement leur accorde aussi la faveur
» d'y établir un ou deux missionnaires dont le
» caractère et la probité répondent à l'importance et à la sainteté de leur vocation, et qui
» soient autorisés à présider aux solennités
» religieuses, moyennant la puissance des appointements indispensables; et, outre cela,
» trois instituteurs indigènes qui possèdent les
» qualités et les dispositions nécessaires pour
» répondre aux besoins de l'esprit et du cœur,
» et qui surtout soient mariés. Jusqu'à présent
» je n'ai pas encore eu un moment de repos à
» cause des catéchismes indispensables et des
» entretiens utiles que j'ai été obligé d'avoir
» continuellement avec ces hommes, dont
» l'ignorance et la simplicité d'esprit sont au
» delà de toute expression; et comme Wammer

» se compose de deux négrieres (qui sont éloi-
» gnées l'une de l'autre de plus d'une demi-
» heure de chemin), je ne puis me dispenser ,
» si je veux conserver la paix , de vaquer de-
» main au culte religieux dans l'un et l'autre
» de ces endroits. »

On voit par cette lettre combien l'envoi de missionnaires dans ces contrées serait nécessaire ; jusqu'à présent, néanmoins, on ne paraît pas s'être sérieusement préoccupé de cet objet. Une partie des églises fondées dans ces îles du temps de l'ancienne compagnie existe cependant encore. A *Wokan* on voit aussi la vieille forteresse avec ses pièces de canon ; elle a été endommagée du temps de l'insurrection, et n'a pas été réparée depuis.

CHAPITRE V.

Suite de ma mission aux îles d'Arrou. — Détails sur la côte orientale. — Sa population. — Commerce important de la côte orientale des îles d'Arrou. — Manière dont se fait ce commerce. — Anecdote à ce sujet. — La petite vérole. — Signes de défiance. — Nous nous concilions l'amitié des habitants. — Conjuración magique. — Banc de perles de la côte orientale. — Sa richesse. — Détails incidentels au sujet de Banda-Neira. — Aspect singulier de quelques parties de ces côtes. — Quelques particularités de mœurs et d'usages. — Mariages. — Le vaisseau changé en île. — Nous quittons la côte orientale pour revenir à l'ouest. — Carte de l'archipel d'Arrou, levée par nos officiers. — Dernières observations sur l'archipel d'Arrou. — Mon retour aux Moluques.

Lorsque tout fut ainsi réglé sur la côte occidentale des îles d'Arrou et que MM. les officiers eurent terminé le relèvement de *Wammer* et de *Wokan*, ainsi que de l'entrée du détroit que forment ces deux îles, nous partîmes, M. Feder et moi, pour remplir la suite de notre mis-

sion. Les chefs avaient donné deux bâtimens , un pour chacun de nous ; mais M. Fedder m'accompagna sur le mien. Nous laissâmes *Pouto-Babî* à gauche ; à cette hauteur nos matelots arrouis prirent un requin de grandeur moyenne dont ils se mirent aussitôt en devoir de dévorer la chair crue sans autre préparation ni accompagnement que du jus de citron et du *lombok* ou poivre de piment. Déjà auparavant je leur avais vu expédier de la même manière une raie qu'ils avaient prise , méthode qui ne me paraît pas prouver beaucoup , je dois le dire , en faveur de la civilisation de ces chrétiens d'Arrou.

Bientôt nous arrivâmes à la hauteur d'une enbouchure , en forme de détroit peu spacieux , située dans l'île *Kobroor* , et nous laissâmes à notre droite l'île *Maïhor*. Les sites les plus variés charmaient nos regards aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Nous jetâmes l'ancre par un très-fort courant , et , ayant remis à la voile le lendemain matin de très-bonne heure , nous arrivâmes vers midi à la côte orientale des îles d'Arrou. Elle nous parut très-peuplée. Nous y

trouvâmes un grand nombre d'Européens, de Chinois, d'Arabes, d'habitants de Macassar, tous attirés par le commerce. Ce commerce consiste principalement en échanges. Les dents d'éléphants, dont les naturels ne font aucun usage, mais qu'ils gardent précieusement comme autant de trésors inappréciables, sont très-recherchées parmi eux. En échange des articles qu'ils reçoivent, les habitants fournissent des nids d'oiseaux, du *tripang* et des écailles. Il est d'habitude que les marchands leur livrent d'abord leurs dents d'éléphants et leurs autres articles, après quoi les Arrouis apportent ce qu'ils sont convenus de donner en échange. Il arriva un jour qu'un Chinois ayant fait une convention de ce genre, les objets livrés par lui d'avance furent brûlés par accident. Les naturels se prétendirent par suite dégagés de l'obligation de livrer les objets qui devaient être le prix des marchandises détruites. Dans cette fâcheuse conjoncture, que fit notre homme pour échapper à cette perte qui le ruinait? Il savait que les naturels avaient une peur horrible de la petite vérole; — et à

cette occasion nous ne pouvons nous empêcher d'observer qu'il est bien à regretter que le gouvernement néerlandais n'ait pas encore songé à gratifier ces îles du bienfait de la vaccine. Un malheureux Arroui attaqué de la petite vérole est infailliblement abandonné de tous, et il ne lui reste qu'à mourir ! Notre Chinois donc imagina de se dire *toukan-tiartjar*, ce qui veut dire maître de la petite vérole ; et ayant façonné un *Boneha-gabé-gabé*, c'est-à-dire une figure en bois d'environ deux pieds de haut dont il avait parsemé la face de petites taches rougeâtres, il la suspendit à sa porte comme un signe de menace. Les habitants en conçurent une telle frayeur qu'ils s'empressèrent de livrer au Chinois ce qu'il réclamait d'eux, et celui-ci, s'applaudissant de son heureuse invention, les assura en retour que son *Boneha-gabé-gabé* étant apaisé ils n'avaient plus rien à craindre de sa maligne influence.

La côte orientale des îles d'Arrou est beaucoup plus élevée que la côte opposée, et l'on y trouve de très-beaux cantons bien pourvus d'eau

douce. Partout nous fûmes reçus de la manière la plus amicale , et tous les différends furent pacifiés. Sur un seul point , nous courûmes momentanément un danger sérieux. C'est à la petite île *Worhaï*. Cette île est très-haute. Il y a quarante ans environ , un Européen d'une condition distinguée y fut massacré , et depuis lors personne n'avait osé y aborder. Dans l'espoir de gagner plus sûrement la confiance des indigènes , nous résolûmes de nous y rendre sans escorte , d'autant plus que les hommes armés dont nous eussions pu nous faire accompagner n'auraient pu suffire à nous protéger , si l'on avait eu la pensée de nous attaquer. Tandis que nous montions vers la plaine élevée où est située la négrierie , nous eûmes autour de nous un grand nombre de femmes et de jeunes filles , ce qui est toujours d'un favorable augure ; mais , lorsque nous approchâmes des habitations , ces femmes se retirèrent peu à peu , ce qui ne laissa pas de nous donner quelque inquiétude , à M. Fedder et à moi , d'autant plus que les hommes semblaient aussi s'éloigner. M. Fedder eut par bonheur

l'heureuse idée de distribuer à quelques enfants qui se trouvaient encore là un certain nombre de petites pièces de monnaie bien luisantes, dont il s'était pourvu d'avance, dans le dessein exprès de s'en servir pour cadeaux. Dès que les autres enfants et leurs parents se furent aperçus de cette magnificence, ils se hâtèrent de revenir à nous pour y avoir part, et dès lors leur confiance nous fut acquise. J'y mis le sceau en suspendant au cou d'une jeune fille de l'Orang-Kaïa, ou chef de l'île, une pièce de trois florins à l'effigie de notre souverain. Dès lors toute marque de défiance disparut, et nous pûmes continuer notre chemin sans inquiétude.

La situation de ces îles est très-belle; la population de *Worhaï* est évaluée à plus de 2,000 individus. Les habitants de la côte occidentale, qui sont chrétiens pour la plupart, ainsi que nous l'avons dit, exercent une grande influence et une grande autorité sur ceux de la côte orientale, beaucoup plus ignorants et plus barbares, et auxquels les premiers font accroire qu'il dépend d'eux d'assurer, au moyen de conjurations,

une bonne récolte de *tripang*, de nids d'oiseaux et d'écailles. Je fus témoin, au moment même où nous quittâmes Worhaï, des rites d'une de ces conjurations. Le conjurateur était le chef de Wammer, de qui l'orang-kaïa de Workaï avait obtenu cette haute faveur. La cérémonie eut lieu à la nuit fermée, sur le pont du bâtiment. La clarté douteuse de la lune, qui seule éclairait cette scène des mœurs primitives, y répandait quelque chose de mystérieux tout à fait propre à agir sur l'imagination. Le conjurateur, revêtu de ses plus beaux habits, avait placé devant lui une jatte blanche; après avoir fait quelques inclinations et porté les deux bras sur sa poitrine en forme de croix, tout en marmottant quelques paroles inintelligibles, il prit un œuf, le cassa, le versa dans la jatte, y joignit la coque, quelques feuilles d'une plante particulière et de l'arak, battit et mêla le tout pendant quelques moments, puis marmotta de nouveau devant la jatte certaines paroles sacramentelles en tenant les yeux fixés vers le ciel, et jeta enfin le tout dans la mer. Après la cérémonie, l'orang-kaïa remonta

sur sa barque et regagna son île, bien convaincu de l'immanquable efficacité de la conjuration pour assurer l'abondance de la prochaine moisson, pendant que de notre côté nous remettions à la voile.

On trouve près de la côte occidentale un banc de perles d'une grande étendue. On raconte à Banda-Neira¹ qu'un négociant de

¹ Nous rappellerons, au sujet de *Banda-Neira*, que sur une hauteur située immédiatement derrière le fort *Nassau*, on voit une vieille forteresse nommée *Belgica*, que l'on croit avoir été bâtie dans les premiers temps de l'occupation de ces îles par les Néerlandais. C'est une construction massive, de forme antique, flanquée de cinq tours en forme de bastions; au pied de cette hauteur est le cimetière, et derrière le cimetière une seconde éminence qui porte le nom de *Gounong-Menangis*, c'est-à-dire littéralement, *montagne des pleurs* ou *des soupirs*. Du côté de l'est, on voit l'entrée d'une caverne qui paraît avoir servi de sépulture aux anciens rois de Neira; car lors de l'arrivée des Néerlandais (dans les premières années du dix-septième siècle), ces îles étaient habitées par une race belliqueuse qui fut exterminée par les premiers conquérants. Le mugissement qui s'y fait entendre provient, selon toute probabilité, des cavités où le vent s'engouffre. On rapporte qu'autrefois les Néerlandais essayèrent, au moyen de la mine, de faire sauter cette éminence, qui domine le château *Belgica*. Les superstitieux Indiens ne manquent pas de raconter que toutes les nuits on entend autour de cette colline d'affreux hurlements et des voix plaintives. Un peu plus loin on trouve le mont *Papenberg*, au

cette île ayant été conduit par le hasard dans ces parages il y a trente ou quarante ans, découvrit le premier ce banc précieux, et qu'après y avoir séjourné une année entière il revint chez lui, où on le croyait mort, chargé d'une immense quantité de perles. Ce banc doit être d'autant plus riche, que depuis l'époque à laquelle cette tradition remonte on n'y a pas pêché. Les Alfours de la côte orientale d'Arrou fournissaient autrefois annuellement aux habitants chrétiens de la côte occidentale plusieurs bouteilles remplies de perles; c'était une sorte de tribut auquel plus tard les premiers se refusèrent. Cette interruption fut l'origine de différends entre les deux côtes, qui menaçaient de donner naissance à une guerre : pour la prévenir, on convint, par un compromis, d'interrompre complètement la pêche qui fournissait ces perles, de sorte qu'à cet égard

haut duquel on a placé un télégraphe et quelques canons. Il y avait autrefois sur cette montagne une grande *négrerie*, qui a été entièrement détruite par les Néerlandais en 1609. On y montre encore quelques tombeaux indigènes.

l'une des deux populations n'eût pas d'avantage sur l'autre. Aussi l'orang-kaïa de Wammer qui nous accompagnait n'osa-t-il prendre, en quelque sorte clandestinement, que quelques-unes de ces huîtres à perles qui se trouvèrent aux abords du banc; car nous n'aurions pu pénétrer sur le banc même. Ces huîtres m'ont paru avoir peu de goût; les coquilles en sont d'une forme tout à fait particulière.

Sur différents points de ces côtes orientales de l'archipel, on voit une particularité d'une assez singulière apparence. Ce sont des rochers escarpés à surface aplatie et recouverts de terre végétale où croissent çà et là quelques cocotiers qui se trouvent rangés comme autant de sentinelles avancées à peu de distance des îles principales, et qui sont espacés entre eux d'une heure de chemin environ. Ces rochers n'ont guère, pour la plupart, qu'un quart d'heure de circonférence, et quelques-uns sont habités. Tous ont leur nom parmi les naturels. On y recueille aussi le tripang, l'écaille et les perles. J'ai visité tous ceux de ces rochers qui ont leurs

chefs séparés, et il me fallait y monter au moyen de longues échelles de bambou. En temps de guerre, ou lorsque les habitants de ces singulières demeures craignent quelque attaque, ces échelles sont retirées sur la hauteur. Des milliers d'hirondelles de mer y font leur nid dans les parties du rocher les moins accessibles. Ce sont là ces nids d'oiseaux si fameux, dont ces gens se nourrissent et dont ils font en outre un commerce important, soit avec les habitants de la côte occidentale de l'archipel, soit avec les étrangers. Outre ces nids d'hirondelles, les Alfours se nourrissent aussi de *tripang* et de tortues ; ceux avec qui ils sont en relations d'échange leurs fournissent en outre le *papéda*, ou la farine dont ils font le *sago*, et d'autres provisions de diverses sortes. Le chef d'un de ces rochers, près de qui je trouvai l'accueil le plus amical, me raconta très-sérieusement que son île avait été autrefois un bâtiment ; et me faisant remarquer un rocher de moindre dimension qui se trouvait au pied de son îlot : *Voyez* me dit-il, *ceci était le gouvernail*.

Ce peuple est polygame, et les filles sont une de ses principales sources de richesses, attendu que ceux qui les recherchent pour femmes les doivent payer à leurs parents un prix assez considérable, généralement acquitté en dents d'éléphants. Si un aspirant ne peut réaliser le prix de sa bien-aimée, il se met, comme autrefois Jacob, au service du père de celle-ci, et il y doit rester jusqu'à ce qu'il ait gagné ou mérité le prix d'achat. Du reste, pendant ce temps d'épreuve, il n'est pas permis au jeune homme de parler à celle qui en est l'objet, bien qu'il se trouve fréquemment, sinon constamment près d'elle; et celui qui enfreindrait cette loi rigoureuse s'exposerait à de sévères punitions. Le langage des yeux est le seul que l'on ne puisse leur interdire, et sans doute ils savent ainsi se dédommager du silence auquel l'usage les condamne.

Le 23 février nous quittâmes la côte orientale, et nous arrivâmes le lendemain en vue de *Dobo*, où nous fûmes reçus par un salut général de l'*Iris* et des autres bâtiments de la flottille.

Les officiers étaient encore occupés au lever de la carte de cette partie de l'archipel, dont je m'occupai, de mon côté, à dessiner les vues principales, dans les intervalles de loisir que me laissait la rédaction de mon rapport au gouverneur-général. Ce fut avec un plaisir qui, j'ose le croire, était partagé, que je retrouvai à Dobo le respectable ministre Finn, dont le caractère enjoué et bienveillant était aussi propre à lui gagner la sympathie, que ses vertus d'homme et de chrétien à lui assurer le respect de tous ceux qui l'approchaient. Les deux mois que je passai dans ces îles, presque constamment en compagnie de cet homme vénérable, sont au nombre des plus heureux jours de ma vie.

La côte occidentale des îles d'Arrou fournit abondamment de l'eau potable, point bien essentiel pour le marin. Les puits y sont tellement rapprochés de la mer, que l'on a peine à comprendre comment l'eau n'y contracte pas un goût saumâtre. Ces puits, de même qu'à la côte orientale, ont de cinq à six pieds de profondeur. Partout aussi on trouve du bois de chauffage.

Il faut y payer assez cher les poules, les canards et les cochons; mais on peut aussi avoir du poisson de mer, de l'*obies* ou *jams*, et surtout du *papéda* ou farine de *sago*, laquelle entre pour une forte proportion dans la nourriture des habitants de ces îles.

Nous quittâmes l'archipel d'Arrou le 15 mars, et le 20 nous étions de retour à la rade de Banda, d'où je repartis le 22 pour Mindanao, où j'arrivai le 28. Je ne saurais me rappeler sans plaisir cette excursion de soixante-quinze jours, et le lecteur me pardonnera sans doute une digression qui nous a conduits dans un des parages jusque-là les moins connus de ces terres si peu fréquentées par les Européens.

Cette digression, d'ailleurs, ne nous a pas éloignés de M. de Vidua; car lui-même aimait à entendre les détails que mon séjour aux îles d'Arrou m'avait mis à même de lui donner sur ce groupe remarquable, et il semblait y prendre un vif intérêt.

CHAPITRE VI.

Retour à mes souvenirs de la Nouvelle-Guinée.— Particularités relatives aux habitants des parties occidentales. — Ceux du sud plus barbares et plus sauvages que ceux du nord-ouest. — Anthropophagie. — Le domestique papou de M. Finn. — Les Battas de Sumatra. — Détails sur ces derniers et sur leurs habitudes d'anthropophagie. — Le chef Batta. — Le sergent Kramer. — Les deux missionnaires. — Un repas de chair humaine.

Nous revenons maintenant à nos souvenirs d'*Outanetta*, ce point que le comte de Vidua et moi nous venions de quitter sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée.

Treize voyages que j'ai faits dans cette région me permettent de croire qu'elle doit m'être assez bien connue, quoique les occupations multipliées que m'imposaient mes devoirs ne m'aient pas toujours laissé la possibilité de me livrer aux excursions et aux recherches que plus de loisir m'aurait permis d'y faire.

J'ai été à même d'observer, néanmoins, qu'à partir du détroit de la Princesse-Marianne, en remontant vers le nord, la population, d'abord exclusivement papoue, se mélange graduellement de Céraméens, de Javanais et d'autres races originaires de diverses parties du Grand Archipel d'Asie, ce qui améliore notablement ces portions de la race indigène qui ont été ainsi mélangées. Cette amélioration porte à la fois sur le physique et sur le moral. Les Papous du sud-est vont entièrement nus, sauf les parties honteuses, et quelquefois le dos, qu'ils se couvrent avec des fragments d'écorce; ceux du nord-ouest commencent à connaître l'usage des vêtements. Dans un voyage que je fis entre autres au détroit de Dourga en 1828, je fus surtout à même d'étudier les naturels de cette partie de l'île. Ce fut cependant en vain que nous essayâmes d'en attirer quelques-uns à bord; une rixe qui s'éleva entre un de leur parti et des hommes de notre équipage eut même une sanglante issue. Des Papous, mécontents de leur part dans les cadeaux qui leur avaient été distribués,

ayant menacé nos hommes , qui se hâtèrent de regagner leur canot , et des menaces en étant promptement venus aux voies de fait , les deux lieutenants Hugenholtz et Boers furent atteints de plusieurs flèches , ainsi qu'un matelot. Il fut dès lors impossible d'arrêter les reprèsailles. Une décharge de nos armes à feu eut lieu de la chaloupe , et deux Papous tombèrent ; les autres prirent la fuite. Bientôt après nous en vîmes des centaines qui couvraient les arbres les plus rapprochés du rivage ; si notre intention eût été de les châtier plus sévèrement , il nous eût alors été facile de les abattre comme de vrai gibier. Je ne sais si ces hommes sont anthropophages ; mais il est certain qu'en plusieurs endroits de la Nouvelle-Guinée les naturels mangent de la chair humaine.

Un des domestiques du ministre Finn , dont j'ai fait mention dans le chapitre précédent , était originaire de la Nouvelle-Guinée ; c'était un homme robuste , dont la chevelure était crépue comme celle de tous ses compatriotes , mais non pas laineuse , cependant. On assurait

que cet homme avait été anthropophage; lui-même, depuis que son séjour parmi des Européens avait adouci sa barbarie native, semblait honteux de son état primitif, et n'en parlait pas volontiers. Néanmoins, malgré la réserve que je devais mettre dans mes questions à cet égard, il convint un jour avec moi avoir ouï dire, parmi ses compatriotes, que les parties les plus délicates et les plus appétissantes du corps humain étaient les mains et les joues. Une tradition générale est que l'anthropophagie se retrouve encore parmi les Battas de Sumatra. On dit que lorsque leurs parents sont devenus assez âgés pour que la vieillesse leur soit à charge à eux-mêmes, ainsi qu'à ceux qui les entourent, on les porte en haut d'un arbre d'où ils se laissent volontairement tomber, comme s'ils voulaient indiquer, par cet emblème de cannibales, que le fruit est trop mûr; alors les autres se mettent immédiatement à les dévorer. On sait qu'Hérodote et d'autres anciens historiens attribuaient la même coutume à certains peuples de l'intérieur de l'Asie.

Je puis confirmer par mon témoignage personnel ce que la tradition rapporte de l'anthropophagie des Battas. Je me trouvais un jour à la rade de *Barros*, sur la côte occidentale de Sumatra, où l'on établissait un fort dont j'étais chargé de protéger la construction. Les loisirs de cette station me causaient un profond ennui ; par forme de distraction je me décidai à quelques excursions dans l'intérieur. Je fis savoir au radjah du canton que j'irais un jour prochain lui rendre mes civilités.

Je partis dans ma chaloupe à voiles, mais il me fallut faire à pied une partie du chemin, la résidence du radjah étant à trois quarts d'heure de la mer. Arrivé au *palais*, et après les civilités accoutumées, tous les chefs feudataires du radjah me furent présentés. Parmi eux était celui des Battas. Dans le cours de la conversation, qui avait lieu en malais, je crus pouvoir demander à celui-ci comment il était possible qu'ils mangeassent leurs parents. Sa réponse est remarquable. Ce qu'ils faisaient, me dit-il, était uniquement par principe d'amour et de vénéra-

tion : ils ne voulaient pas que leurs parents , lorsque par vieillesse ou par maladie ils étaient arrivés au bord de leur tombe , fussent confiés à la terre , où ils deviendraient la pâture des animaux ; en leur donnant pour tombe leur propre corps , ils identifiaient en quelque sorte avec eux-mêmes les êtres qui leur avaient été chers ; — et en prononçant ces mots il se pressait le ventre de ses deux mains avec une expression de physionomie tout à fait significative. Sa réponse fit rire tous les autres chefs , et le Batta n'ajouta rien de plus. Celui-ci paraissait du reste au même degré de civilisation que les autres , et comme ceux-ci il se présentait assez bien. Je tiens du colonel Michiels , gouverneur de la côte occidentale de Sumatra , que sauf l'article de l'anthropophagie les Battas sont les moins barbares des populations de l'intérieur de l'île , et qu'il y a plus à compter sur leur parole que sur celle d'aucun autre. Ceci me paraît ne devoir être admis qu'avec beaucoup de restriction. Un autre jour que je m'étais rendu près du baron de Kokerist , lieutenant-commandant

dant du fort de l'île *Pontiang*, sur la même partie des côtes de Sumatra, pour lui demander quelqu'un qui pût m'accompagner dans l'intérieur du pays, où je devais aller acheter des vivres et des rafraîchissements, M. de Kokerist me désigna le sergent Kramer, homme d'une corpulence remarquable, dont le visage rubicond et le nez bourgeonné annonçaient assez les goûts et les habitudes. Kramer et moi nous partîmes avec nos hommes, tous bien armés, précaution d'autant plus nécessaire que peu de temps auparavant un subrécargue anglais avait été enlevé par les Battas de cette côte, et qu'on n'avait plus entendu parler de lui. Pendant que nous débattions notre marché avec les naturels, un groupe nombreux s'était formé autour du sergent, et l'un des Battas, probablement plus friand que les autres, ne put s'empêcher de lui manifester par des paroles fort expressives combien il le trouvait appétissant. Cette déclaration nous fit tous beaucoup rire, à l'exception toutefois du pauvre sergent, dont l'air effrayé ajoutait encore à notre hilarité. Ce qui rendait plus

plaisant pour nous cette singulière marque de préférence, c'est que Kramer, avec son visage aviné et son nez protubérant, était d'une laideur qui vraiment passait la permission. Depuis ce temps il ne voulut jamais remettre le pied sur la terre de *Tappenolè*.

Postérieurement à cette aventure, deux missionnaires arrivèrent à la côte de Sumatra avec l'intention d'aller prêcher la parole de Dieu parmi les peuples barbares de l'intérieur. Les autorités néerlandaises voulurent vainement les détourner de leur dessein en leur représentant les périls qui les y attendaient; les deux missionnaires persistèrent à accomplir jusqu'au bout leur œuvre chrétienne. Tous deux y ont péri; on assure qu'ils ont été assassinés et mangés par les Battas. L'un et l'autre ont laissé une veuve pour lesquelles une collecte a été faite à Batavia.

Voici ce que l'on raconte des horribles habitudes anthropophagiques des Battas de Sumatra.

Quand une victime est destinée à fournir à

un repas, — ce qui arrive parfois, dit-on, aux débiteurs insolvables, — on la place au milieu du cercle des convives; en dehors de ce cercle se presse la foule de ceux qui n'ont pas droit d'être admis au festin. Comme ils prétendent que la victime ne souffre plus dès qu'on lui a coupé une oreille, c'est par là que la cérémonie commence; et cette oreille est lancée au milieu de la foule environnante, qui se la dispute avec acharnement, spectacle dont les convives s'amusent, dit-on, beaucoup. On porte ensuite au patient un coup sous le cœur : c'est celui de la mort. Le cœur même, comme le morceau le plus délicat, appartient au personnage le plus distingué de l'assemblée. Puis chacun coupe son morceau, que l'on fait rôtir et que l'on mange avec force assaisonnement de piment et de citron. Un jeune garçon de ces cantons, que j'avais pris pour domestique, m'a fourni plus d'une particularité au sujet de cette habitude de ses compatriotes, quoique lui-même parût en rougir, et qu'il se mît parfois fort en colère contre les matelots quand ceux-ci l'appelaient

buveur de sang. On assure même que les Battas sont à l'affût des enterrements qui ont lieu autour des établissements européens , et que lorsque la chose leur est possible ils viennent enlever les corps nouvellement déposés dans la fosse. Il est possible qu'en tout ceci il y ait de l'exagération ; mais on ne saurait nier non plus que le fond n'en soit parfaitement vrai.

CHAPITRE VII.

Souvenirs d'une visite aux côtes occidentales de la Nouvelle-Guinée. — Les naturels. — Le chef et sa fille. — Excellence de ce pays ; utiles résultats qu'y pourrait avoir une exploration plus complète. — Animaux indigènes. — Kangourou. — Cochon. — Le bœuf et le cheval y ont été portés par les Néerlandais , et y ont admirablement prospéré. — Attachement des indigènes pour leurs cochons. — Scène singulière à ce sujet. — Haute estime de M. de Vidua pour l'ouvrage de *Valentyn*. — Singulier phénomène que présente l'aspect de la mer. — Mer de lait. — Les Matabellas. — Ile non marquée sur les cartes. — Erreur qui en résulte. — *Céram-Laout* , *Kalvaró* et *Ghisser*. — Mission dangereuse dont j'ai été chargé dans ces îles. — Troubles de 1817 et 1818 dans les îles voisines du sud-ouest de Céram. — Massacres. — Scènes affreuses. — Bétail des îles de Banda. — Singularité botanique ; arbre de Saporoua.

Quittons ce triste sujet , et revenons à la Nouvelle-Guinée. Je consignerai ici les détails d'une visite que je fis un jour à un des points de la

côte occidentale. La corvette *le Triton* et la goëlette *l'Iris* (que je commandais) étaient à l'ancre devant l'embouchure d'une rivière; notre arrivée avait attiré sur le rivage un grand nombre de naturels de tout âge et des deux sexes. C'était surtout autour de *l'Iris* qu'ils s'empresaient; la corvette leur imposait sans doute par ses proportions plus grandioses. Mon navire s'en était tellement rempli, que le commandant du *Triton* crut prudent de m'envoyer une chaloupe armée en guerre pour m'assister au besoin. Parmi les naturels venus à bord il se trouvait quantité de jeunes filles, dont plusieurs pouvaient passer pour jolies. Il s'y présenta aussi un personnage qui semblait être le chef; il était accompagné d'une jeune fille qui paraissait être la sienne et dont il s'occupait beaucoup. Nous ne pouvions pas échanger une parole avec eux, attendu qu'ils n'entendaient pas le malais: tout se passait donc en pantomime. Je tâchai de faire comprendre au chef et à sa fille que j'étais le chef du bâtiment, en leur désignant successivement la flamme, le pavillon et mes

épaulettes : un mouvement de tête m'annonça qu'ils avaient compris. De la liqueur que je leur fis boire était particulièrement de leur goût ; ils ne s'en seraient jamais rassasiés. La femme de mon canotier donna à la jeune fille une de ses robes , qu'elle lui fit mettre ; mais je ne pus les décider à descendre avec moi dans ma cabine. Au moment où elle redescendit dans le canot de son père , la jeune fille donna à plusieurs de ses compatriotes des morceaux de sa robe , qu'elle arrachait probablement sur leur demande. Au total , cette tribu me parut d'un naturel assez doux , et je crois qu'il serait aisé de fonder une colonie sur cette côte : il est néanmoins prudent de se tenir toujours avec eux sur la réserve. La nombreuse population de cette partie de la Nouvelle-Guinée semble annoncer d'ailleurs un bon pays. Une expédition de découvertes y pourrait conduire à d'utiles résultats.

Dans aucune partie de la Nouvelle-Guinée je n'ai vu croître l'herbe ; mais des semences que j'y ai transportées , parmi lesquelles il se trouvait du trèfle et autres plantes herbacées de la même

famille , y sont venues et s'y sont propagées avec une vigueur et une rapidité extraordinaires. Des bestiaux que nous transportâmes plus tard sur ces prairies que nous avions créées, y trouvèrent une nourriture si abondante et y devinrent eux-mêmes si beaux et si gras , que toutes nos espérances furent dépassées. L'étonnement avec lequel les Papous regardaient nos bœufs, nous fit juger que la Nouvelle-Guinée ne renfermait pas de bêtes à cornes, non plus que des chevaux. Je ne pense pas que le tigre s'y trouve non plus, bien qu'il vive à Java et dans la petite île de Bali. J'y ai vu le *kangourou*, auquel on donne vulgairement le nom de *lièvre sauteur*; j'ai aperçu aussi aux environs de la rivière d'Outanetta un grand nombre de porcs que je crois être naturels à la contrée, attendu qu'ils ne peuvent y avoir été transportés ni par les Céraméens ni par aucun autre des peuples environnants, lesquels, étant musulmans, ont autant que les juifs horreur de ces animaux. Il semble que les habitants d'Outanetta regardent et traitent le cochon tout à fait comme un animal domes-

tique, et que parmi eux chaque cochon ait son nom comme chez nous les chiens. Une fois que j'avais acheté d'eux un de ces animaux pour l'approvisionnement de la goëlette, je fus témoin d'une scène assez bizarre. Il faut noter que je n'avais décidé qu'à très-grand'peine le propriétaire du cochon à me le céder, quoique je le lui payasse le double au moins de sa valeur habituelle dans ces parages; enfin, il n'avait pu résister à la vue de deux pièces de nankin, de deux chemises et de deux chapeaux. Mais quand le marché fut conclu et que mes hommes se mirent en devoir d'emporter mon acquisition, ce fut dans toute la négrerie une scène de lamentations et de larmes tout à fait plaisante, quand on en considérait le sujet. Le maître de l'animal paraissait lui-même si profondément affligé que réellement je me serais fait scrupule de les priver d'un compagnon objet de tant de regrets, si la faim n'avait étouffé en moi la compassion.

M. de Vidua, je l'ai déjà dit, aimait à m'entendre raconter les particularités de mes diffé-

rents voyages, soit aux côtes de la Nouvelle-Guinée, soit aux îles avoisinantes; et souvent il provoquait mes souvenirs à ce sujet. Toujours curieux de détails et de renseignements sur tous les lieux que nous apercevions, il avait constamment le livre de *Valentyn* ouvert devant lui sur le pont¹, et il ne tarissait pas sur l'éloge de cet auteur, le plus exact, disait-il, et le plus satisfaisant, à sa connaissance, de tous les écrivains qui eussent écrit la description de quelque contrée particulière. C'était avec grand plaisir que j'entendais, dans la bouche d'un aussi bon juge que M. de Vidua, un tel éloge d'un auteur trop peu connu hors de sa patrie.

Ces souvenirs, auxquels je me suis laissé aller au sujet de ces terres peu connues de la Nouvelle-Guinée occidentale et d'Arrou, nous ont depuis longtemps éloignés de notre voyage de

¹ Valentyn, pasteur évangélique néerlandais, et qui résida longtemps en cette qualité, à la fin du dix-septième siècle, dans les possessions néerlandaises des Indes orientales, en publia en 1705 une description très-détaillée, qui ne forme pas moins de neuf volumes in-folio, avec un nombre immense de planches et de cartes.

retour, à M. de Vidua et à moi; il est temps d'y revenir, quoique je ne réponde nullement que de nouvelles occasions qui peuvent s'offrir sur la route ne seront pas pour moi l'occasion de nouvelles digressions. Je l'ai déjà dit : je n'ai pas prétendu m'astreindre à la rigoureuse unité d'une relation méthodique. J'écris, selon qu'ils se présentent, les souvenirs de mes longues courses dans les parages orientaux de l'archipel d'Asie, et j'associe en quelque sorte le lecteur complaisant à mes longues causeries avec le comte de Vidua.

Nous avons dépassé depuis quelques heures le cap *Katomoun*, que nous laissions à gauche, lorsque nous fûmes troublés tout à coup par le cri d'alarme : *les brisants en avant!* J'y étais déjà préparé; je jugeai néanmoins devoir agir avec prudence. Je fis diminuer de voiles et sonder continuellement, mais sans trouver de fond. Bientôt nous nous trouvâmes au milieu de ces faux brisants. C'était une eau blanche que je ne ne crois pas avoir vue dans aucun autre parage au monde qu'à cette hauteur de la Nouvelle-Guinée

dans la mer de Banda. La mer semblait être de lait. On se trouve au milieu d'une eau dont la blancheur égale celle de la neige, et qui se confond à l'horizon avec la teinte de l'atmosphère ; le bâtiment se détache ainsi comme un point noir au milieu de cette blancheur laiteuse qui l'enveloppe de toutes parts. C'est assurément un des plus singuliers phénomènes que la mer puisse offrir au navigateur. Je ne crois pas que les savants soient d'accord sur la cause qui la produit¹ ; le comte se proposait de développer ses idées à ce sujet, quand il serait de retour dans sa patrie. L'eau de la mer puisée avec un seau là même où elle présentait cette apparence de lait ne nous offrit absolument rien de particulier.

Bientôt nous passâmes entre les *Matabellas* et *Manavolka*. M. de Vidua remarqua avec raison que la montagne appelée *Tafelberg* (Mont de la Table), dans l'île haute de Manavolka, est une

¹ Les uns l'attribuent à la présence de myriades d'animalcules, d'autres à des plantes microscopiques flottant en couches à la surface de la mer.

excellente reconnaissance pour les navigateurs ; et, en nous entretenant ultérieurement de ces îles, je lui racontai que dans le sud-est des Matabellas méridionales il se trouve une île non marquée sur la carte de Norie, 1821, ce qui donna lieu, à bord de la corvette *le Triton*, à une erreur qu'il ne sera pas inutile de rappeler pour l'utilité des marins. J'avais reçu l'ordre de revenir à Amboine de conserve avec *le Triton* après l'achèvement du fort Dubus sur la côte de la Nouvelle-Guinée; la corvette devait passer entre les Matabellas et Manavolka et prendre sa direction de manière à s'approcher de nous avec la chaloupe pour remettre des dépêches à Banda. Me réglant sur ce principe qu'entre deux points la ligne droite est la plus courte, je me dirigeai vers le passage indiqué; mais tout à coup je vis la corvette lofer et prendre son cours non plus vers le côté septentrional des Matabellas, mais vers le côté méridional. Je dus suivre le même mouvement. Lorsque nous eûmes passé le détroit, le commandant s'approcha et donna le signal : *Venez à bord de l'amiral !* Quelque navire

avait dû être signalé. Je diminuai aussi de voile pour m'approcher, mais non sans avoir de la peine à passer à cause de la force de la mer. Le premier officier se trouvait près du cabestan ; il me demanda ma latitude. Je répondis qu'on s'occupait à la calculer au moment où je quittais mon bord, mais que j'avais bien retenu la position du soleil au méridien. Il sut donc bien vite la latitude de *l'Iris*; ce que l'officier chargé du commandement ne pouvait pas comprendre, croyant toujours avoir fait le passage entre les Matabellas et Manavolka ; et comme ainsi la latitude de la corvette, qui nécessairement correspondait à la mienne, ne s'accordait pas non plus, on n'y eut pas égard, ce qui peut être encore pour les marins un sérieux avertissement de ne pas rejeter légèrement les latitudes observées. Je dis au commandant que je ne prétendais pas mettre mon jugement au-dessus du sien, mais que, dans tous les cas, une chose certaine était que la petite île que nous avions passée à bâbord ne se trouvait ni sur sa carte ni sur la mienne. Au surplus, il n'y avait pas

à insister : il était évident que les officiers d'une corvette devaient mieux s'y entendre que les jeunes officiers d'une goëlette. Je pris donc les dépêches pour Banda et partis. La corvette continua de tenir son cours trop au sud, et bien mal faillit lui en prendre ; car le lendemain, au petit jour, elle se trouva tout à coup près des brisants qui bordent la petite île de *Rosagryn*¹, dont elle se croyait bien loin, et ce fut par une faveur spéciale de la Providence qu'elle put éviter d'être brisée sur ces récifs où l'avait conduite une fausse estime.

Les îles de *Céram-Laoût*, de *Kalvarou* et de *Ghisser*, devant lesquelles nous passâmes bientôt auprès, me rappelèrent une mission des plus délicates dont j'y avais été chargé en 1829. Ces îles sont situées à la pointe sud-est de la Grande-Céram. Le gouvernement néerlandais, auquel plusieurs de leurs chefs ou radjahs avaient donné de graves sujets de mécontentement, avait résolu de s'emparer d'eux, et je fus

¹ La plus avancée au S.-E. du groupe des îles Banda.

désigné à cet effet. Une semblable mission demandait de l'adresse, du sang-froid, de la promptitude, un profond secret, et n'était pas sans plus d'un danger : je ne la reçus donc qu'avec inquiétude et défiance de moi-même. Cependant j'eus le bonheur d'y réussir complètement. Trois des chefs qui m'avaient été particulièrement désignés comme les plus dangereux, attirés par ruse à bord de ma goëlette, furent arrêtés, désarmés de leurs *kris* ou poignards (il faut observer que cette arme redoutable est presque toujours empoisonnée), et conduits à Amboine à la disposition du gouverneur général ; — aussi les entendis-je une fois s'écrier entre eux, dans leur langue (le malais) : « Oh ! combien ces Européens l'emportent sur nous en finesse et en ruses ! » L'arrestation de ces trois chefs ramena la tranquillité dans ces parages.

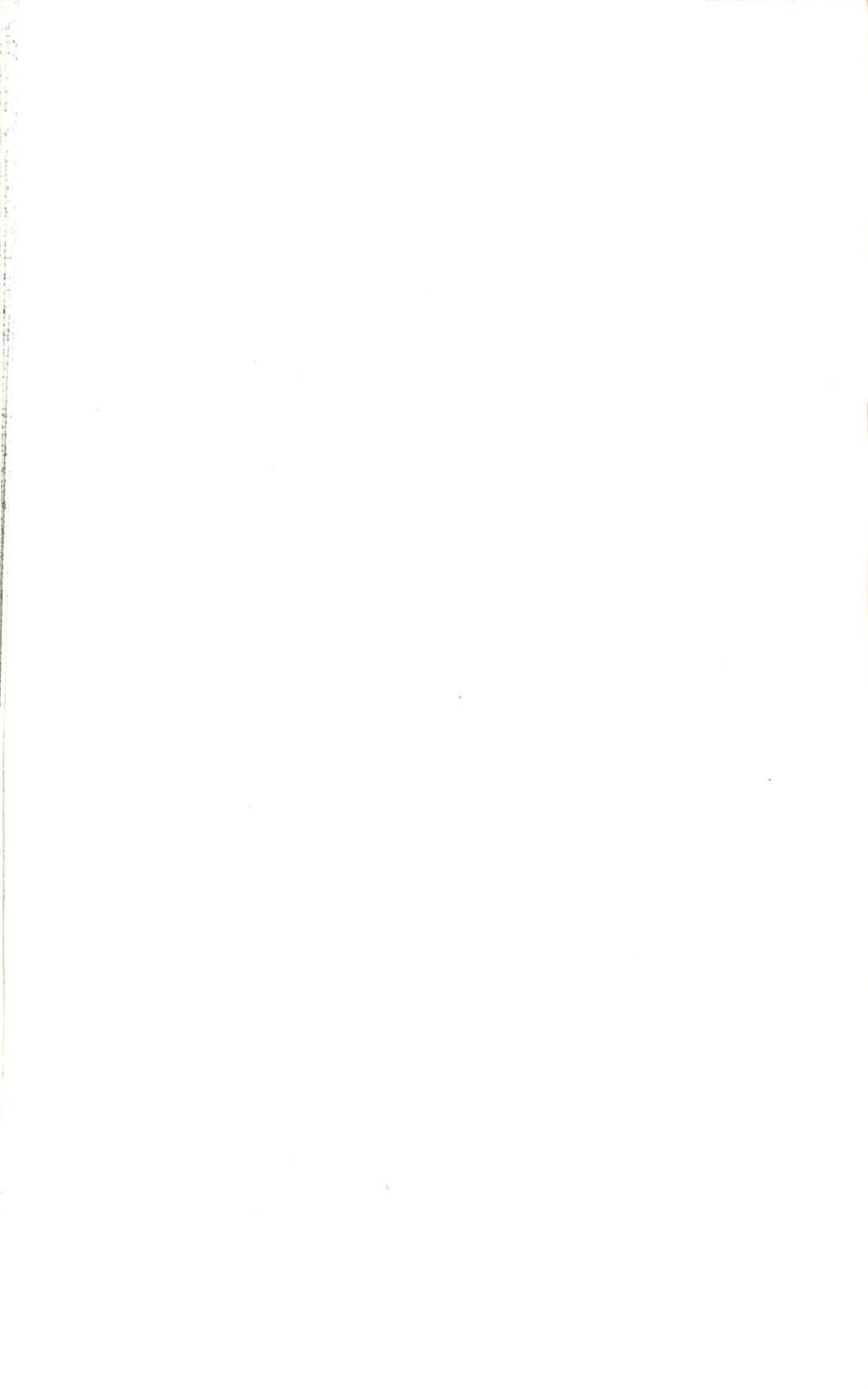
Nous avons laissé derrière nous Céram-Laoût, Ghisser et Kalvarou ; bientôt nous aperçûmes *Nousa-Laoût* et *Saparoua*, et avec elles la côte sud-ouest de la *Grande Céram*. Ces îles de Saparoua

et de Nousa-Laoût furent témoins, lors des troubles sanglants de 1817 et 1818, de massacres qui y ont laissé un long souvenir de deuil. Non moins que la férocité des naturels, l'inexpérience de quelques-uns des chefs chargés de la conduite de l'expédition occasionna la perte de plusieurs centaines de braves soldats et d'un grand nombre d'excellents officiers, parmi lesquels plusieurs m'étaient personnellement connus. On montre encore la pierre où les Néerlandais qui avaient eu la faiblesse de se rendre, plutôt que de défendre leur vie jusqu'au dernier souffle, eurent tous la tête tranchée de la main des indigènes. Un seul leur échappa, parce qu'il leur avait juré qu'il était le fils du ministre du saint Évangile. Les Sapparouïs sont chrétiens, mais chrétiens de mauvais aloi et d'un méchant caractère. Le chef de l'expédition maritime, M. Sloterdijk, sentant qu'il avait à se reprocher en partie cet affreux désastre, se brûla la cervelle de désespoir à son propre bord. C'était un officier d'ailleurs estimable, qui fut regretté pour les bonnes qua-

lités que lui connaissaient ses amis. Il n'en est pas moins vrai qu'un manque de connaissances et d'expérience fut la cause première de ces malheurs , qui en amenèrent bien d'autres à leur suite ; et cet exemple , entre bien d'autres , montre combien il importe de n'employer aux Indes , ainsi qu'ailleurs , que des officiers instruits et formés par l'expérience. Un choix plus sévère aurait épargné au Gouvernement non-seulement la perte d'hommes qu'il eut à déplorer , mais aussi les dépenses énormes où l'entraîna cette expédition mal commencée.

Il y a sur ces îles de très-beaux cerfs , et des vaches d'une magnifique apparence , dont la chair est fort estimée. Je me rappelai , à cette occasion , qu'à *Rosagr yn* , une des îles du groupe de Banda , on a transporté des bêtes à cornes qui y ont également prospéré , quoique cette île manque d'eau douce et que les bestiaux n'y boivent que de l'eau de mer. M. de Vidua me fit aussi quelques observations au sujet de l'arbre de Saparoua. Cet arbre m'était connu , et j'en ai rapporté quelques clous de girofle , dont j'ai

offert des échantillons, à raison de leur rareté, au savant antiquaire M. le baron de Westreenen de Tiellandt, à La Haye. Ce que l'on nomme dans la contrée l'arbre de Saparoua se voit à la partie la plus élevée de l'île ; son nom malais est *Pohon-Radjâh* ou roi des arbres à girofle. Les indigènes prétendent qu'il est unique au monde, et que c'est celui qui féconde les autres arbres de son espèce. Le fruit a une forme tout à fait particulière ; il semble surmonté d'une double couronne, d'où, probablement, lui est venu son nom indigène. Son odeur aromatique ne diffère en rien de celle des autres clous de girofle.



CHAPITRE VIII.

Nous arrivons à Amboine. — Baie magnifique. — Je reçois l'ordre de me préparer immédiatement à une nouvelle expédition. — Maladie de M. de Vidua et la mienne. — Je suis informé du but et de l'objet de ma nouvelle expédition. — Ce qu'on nomme *le nord* à Amboine. — Déterminations astronomiques; erreurs des cartes. — Deux hommes dévorés par des requins dans la baie d'Amboine; croyance superstitieuse des indigènes à ce sujet. — Tremblements de terre. — Sur les tremblements de mer. — La Nouvelle-Guinée particulièrement sujette à ces redoutables accidents. — Le choléra-morbus sévit dans le Grand Archipel d'Asie, et se déclare à Amboine. — Plusieurs hommes de mon équipage périssent à bord. — Nous quittons Amboine. — Vue de la pointe S.-O. de la Grande Céram. — Négreries détruites. — Origine de la population des îles Keï, dans le S.-E. de Banda. — Pèlerinage annuel des populations refoulées de l'ouest de Céram aux tombeaux de leurs ancêtres. — Puits sacrés. — Pierres des sacrifices. — Adresse des indigènes pour la décapitation. — Baie de Bouro. — Souvenir du célèbre Bougainville. — Poisson remarquable. — Oby Major. — Pêche d'un requin. — Le petit pilote. — Pêcheurs américains.

Le 14 juillet, de grand matin, nous arrivâmes

devant la baie d'Amboine; le télégraphe maritime donna immédiatement avis de notre présence au gouverneur. Nous pénétrâmes par un bon vent sud-est dans cette baie magnifique. Le gouverneur accourut bientôt à la rencontre de M. de Vidua; celui-ci monta dans la chaloupe et s'éloigna de la goëlette en me criant : Au revoir !

J'avais à peine jeté l'ancre, que je reçus l'ordre officiel de me préparer sans perdre de temps à une nouvelle expédition; on ne me disait pas, du reste, quel en serait le but ni l'objet. On s'occupa immédiatement de réparer le navire, qui avait beaucoup souffert dans sa mâture, et à en renouveler les approvisionnements de vivres et d'eau. Ce court intervalle de repos m'était bien nécessaire; car j'étais malade, et la fatigue était certainement pour beaucoup dans mon malaise. Je sus que M. de Vidua lui-même s'était fortement senti des suites de nos pénibles excursions à la Nouvelle-Guinée, et qu'il avait été obligé de prendre le lit.

Je fus informé, peu après, de la nature de la

nouvelle expédition dont j'allais être chargé. Je me hâtai, comme on peut le croire, d'en faire part au comte, qui logeait chez M. le gouverneur, et qui depuis notre arrivée n'avait pu encore quitter sa chambre, mais qui cependant commençait à recouvrer ses forces. Cette fois il s'agissait d'un voyage *au nord* : c'est ainsi qu'on s'exprime à Amboine au sujet des navires qui se rendent à Célèbes, à Ternate et aux îles avoisinantes, parce que ces îles sont situées au delà de la ligne par rapport aux Moluques méridionales. Il était question d'aller réprimer des violences commises par des pirates sur la côte de Kéma et au détroit de Limbé, vers la pointe N.-E. des Célèbes. Le comte ne s'était pas expliqué avec moi sur ses intentions au sujet du nouveau voyage, et le gouverneur m'avait paru assez peu satisfait de ce que j'eusse parlé de mon prochain départ à M. de Vidua, probablement parce qu'il craignait que celui-ci ne fût entraîné par là à un voyage trop prompt pour ses forces ; dès le lendemain matin je reçus la lettre suivante :

« Vidua fait ses compliments très-distingués à M. Van Boudyck Bastiaanse ; il commence à craindre que l'état de sa santé ne soit trop faible pour pouvoir aller au Nord. Il le prie de vouloir bien lui donner la latitude et la longitude de Bird-Eyland , au sud de Banda , ainsi que de vouloir bien lui laisser une copie du journal du voyage qu'il a fait avec tant de plaisir avec lui à la Nouvelle-Guinée.

» Compliments à M. Lemmers et au docteur.

23 juillet 1830. »

Je m'empressai de répondre à M. de Vidua , en lui transmettant les observations demandées au sujet de *Bird-Eyland* :

Latitude sud.	5° 25'
Longitude E. (de Greenwich).	130° 26'

D'après ces déterminations, dont je crois pouvoir garantir l'exactitude, il y a pour cette petite île une erreur de 22' en moins du côté nord, et de 17' également en moins du côté ouest, sur la carte de l'archipel des Indes de

Norie publiée en 1821. Je fis de plus observer au comte que dans la mer de Banda on pouvait toujours compter, pendant la mousson de l'est, être poussé par le courant à cinq lieues marines (de 20 au degré) dans l'ouest ; j'ajoutai , en réponse à une question qu'il m'avait faite précédemment , que depuis quatorze années que je naviguais dans ces mers je n'avais jamais ouï parler d'inconvénients résultant de ce qu'on se serait endormi exposé à la clarté de la lune , mais que néanmoins je le priais de prendre en considération que tous ceux sur qui j'avais été à même de faire cette observation étaient des hommes acclimatés.

Nous étions au 23 juillet, ainsi qu'on vient de le voir par la date du billet du comte, et c'était au 30 que mes ordres fixaient le départ : il restait donc encore une semaine, pendant laquelle j'espérais que M. de Vidua aurait le temps de reprendre complètement ses forces. Ce jour-là, un homme qui se baignait dans la baie fut entraîné par un requin, et un autre eut la jambe emportée. Je n'aurais pas fait mention de ces

accidents assez fréquents, s'ils ne me donnaient lieu de faire connaître une superstition des indigènes. Ceux-ci, quand de tels malheurs arrivent, les attribuent à un certain poisson qu'ils nomment *Jacob Evertse*, et qui a, disent-ils, la tête très-grosse; ils ajoutent que le monstre porte ses victimes dans une cabane de bambou située sur le rivage opposé de la baie, pour les y dévorer tout à son aise.

On ressentit à cette époque plusieurs atteintes de tremblements de terre, phénomène assez fréquent dans ces régions, ainsi que les *tremblements de mer*. Plusieurs fois dans mes courses, il m'était arrivé de ressentir ces derniers; je ne puis mieux en comparer l'effet qu'à la secousse que produirait le choc subit du bâtiment sur un haut-fond ou sur un écueil. A la Nouvelle-Guinée, en particulier, les tremblements de terre sont très-fréquents, ce qui accuse assez la nature volcanique de ces îles répandues dans cette partie du Grand Océan. On a cru remarquer que ces terribles ébranlements ont surtout lieu aux époques des changements de moussons.

bien que cette remarque puisse souffrir de nombreuses exceptions.

Le moment de mon départ pour le *Nord* approchait. M. de Vidua avait déclaré à la famille Ellinghuizen son désir de m'accompagner ; le peu de bagages dont il se chargeait dans ses excursions fut porté à bord. Le choléra s'était déclaré dans tout l'Archipel, et commençait à exercer de terribles ravages à Amboine même, dans les jours qui précédèrent immédiatement notre départ. Mon propre domestique fut attaqué à bord, et succomba dans l'espace d'une heure !

Ce fut donc avec une satisfaction facile à comprendre que je m'éloignai de terre, sentiment que partageait M. de Conzano. Dans la matinée du 30 juillet nous levâmes l'ancre et nous partîmes, saluant d'un dernier adieu la famille du gouverneur et nos amis accourus sur la baie. Bientôt nous laissâmes derrière nous l'anse appelée *Baie portugaise*, puis la pointe de *Noussaniva*, et nous entrâmes en haute mer. Le vent du S.-E. qui s'était élevé favorisait notre marche. Peu après nous dépassâmes l'île d'*Allang* et le

petit groupe des *Trois-Frères*, où se perdit, il y a quelques années, un navire de la Compagnie des Indes, *la Fidélité*. La corvette royale *la Vénus*, où je servais en 1819 comme aspirant de première classe, avait aussi failli y périr. Nous arrivâmes en vue de *Bouro*; le vent alors s'abattit un peu. Dans l'après-midi de cette journée, un soldat du détachement mourut à bord du choléra. J'aurais voulu cacher au comte ce triste événement, mais il en était déjà instruit et en parut affecté. Il descendit dans sa cabine et y resta longtemps seul.

Nous doublâmes la pointe S.-O. de la Grande Céram; quelques vestiges qui restent vers cette extrémité de l'île indiquent l'emplacement d'anciennes *négreries* (j'ai déjà dit que l'on désigne par ce terme les villes ou villages occupés par les indigènes), dont les habitants se livraient à des brigandages qui leur attirèrent un châtiment exemplaire de la part de la Compagnie des Indes. Les négrieres furent détruites, et ceux des habitants que l'on put saisir mis à mort; les autres se réfugièrent plus loin dans des lieux sauvages.

Un pareil événement eut lieu à Banda, d'où les indigènes échappés à nos soldats se retirèrent dans le petit groupe des îles *Kei*, qui auparavant était désert. Ce petit archipel est situé dans le S.-E. de Banda.

Ces populations refoulées de l'ouest de Céram font encore annuellement des pèlerinages aux lieux de leurs anciennes demeures, où reposent leurs ancêtres ; ils y visitent surtout avec une sorte de vénération religieuse des puits très-anciens creusés à des profondeurs considérables et revêtus de maçonnerie, ainsi que certaines pierres qui semblent avoir servi jadis à leurs sacrifices, probablement humains. La Compagnie, lorsqu'elle fit marcher contre ce peuple barbare, employa constamment des auxiliaires indigènes, tels que des Harafourous de la partie orientale de Céram, et des naturels de Ternate, de Tidor, etc. Ces peuples ont une prestesse à peine croyable pour faire sauter une tête d'un seul coup de sabre.

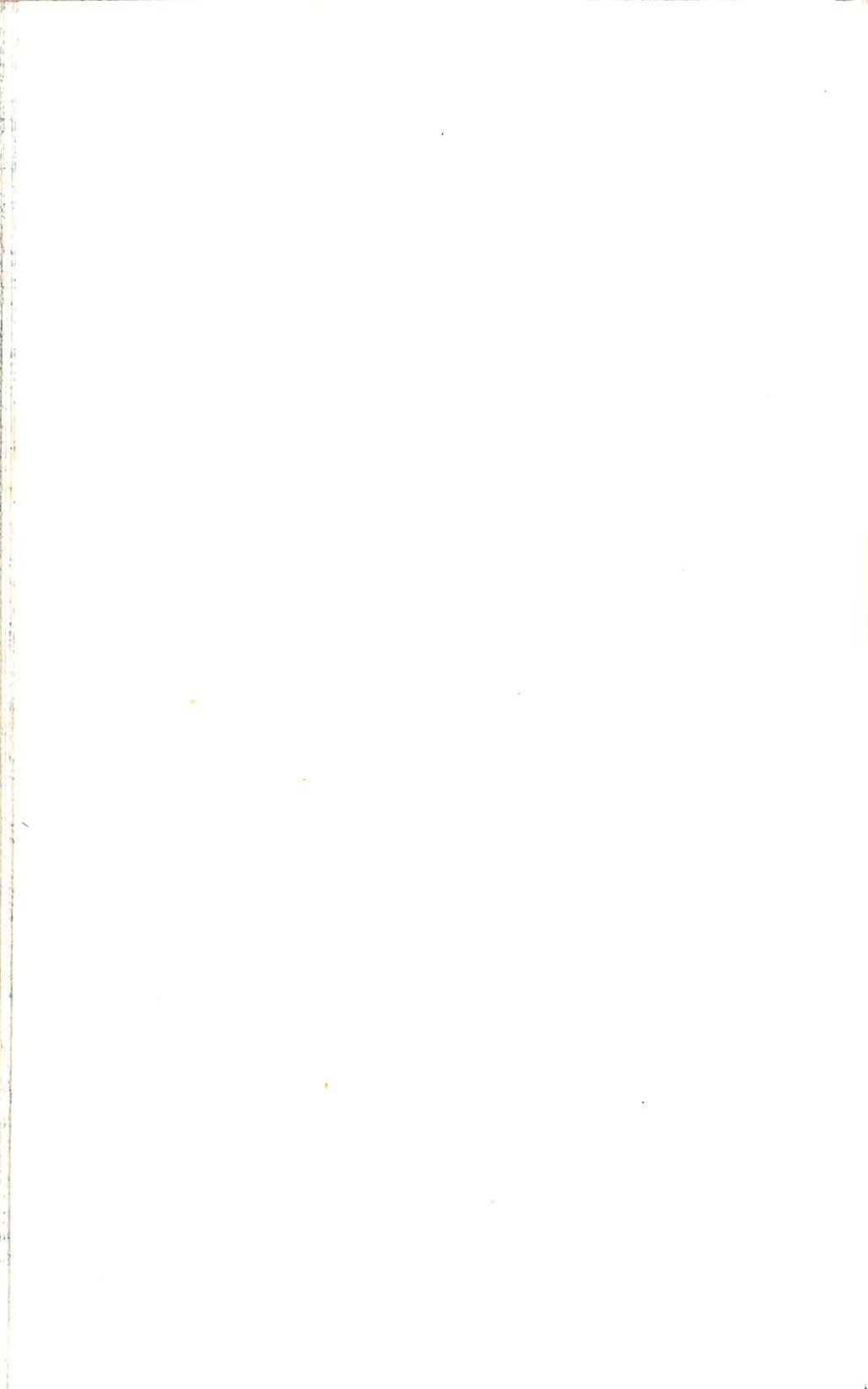
Bientôt nous dépassâmes les petites îles de *Bonoa*, *Kélang* et *Manippa*, et un peu plus loin

à bâbord la baie de *Bouro*. C'est ici qu'aborda en 1768 le célèbre Bougainville, avec ses deux vaisseaux, *la Boudeuse* et *l'Étoile*, après les fatigues et les privations de sa longue traversée du Grand Océan. Le souvenir du capitaine français se conserve encore dans l'île.

Un temps magnifique favorisait notre navigation; ceux des hommes de mon équipage qui avaient ressenti des atteintes de choléra se rétablissaient rapidement. Le lieutenant Lemmers, qui était grand amateur de pêche, prit ce jour-là un superbe poisson de cinq pieds de longueur, dont les écailles avaient l'éclat de l'argent. Ce poisson est un manger délicieux.

Le lendemain, 1^{er} août, nous laissâmes *Xula-Bessi* hors de vue à notre gauche, et le même jour, dans l'après-midi, nous reconnûmes *Oby-Major*, île très-haute et peu habitée, quoique fertile. Nous nous trouvions entre cette île et celle de *Mangool*; dans cette partie de notre route nous fûmes assaillis de fréquentes bourrasques. Le 2, nous dépassâmes *Oby-Major*; le temps devint plus favorable et la mer plus calme.

Nos matelots prirent ici un requin de 12 pieds. On observa autour de lui beaucoup de *petits pilotes* (*loods mannetjes*); on nomme ainsi un poisson d'environ un pied de longueur et d'une couleur assez claire, remarquable par les raies noires parallèles dont il est bigarré. Je ne voulus pas que le requin fût hissé à bord; j'ordonnai seulement qu'on le tuât à coups de pique et de hache. A peine fut-il retombé dans la mer en cet état, que sous nos yeux même d'autres requins se jetèrent sur lui et le dépecèrent. Nous fîmes ce jour-là rencontre de plusieurs bâtiments pêcheurs américains; j'aurais lieu de m'étonner que les Hollandais, si bien placés pour exploiter la pêche de ces mers, en laissassent le monopole aux Américains et aux Français, si je ne savais que les négociants néerlandais n'aiment pas les spéculations hasardeuses où il peut y avoir chance de perte.



CHAPITRE IX.

Nous passons la ligne. — Souvenirs de la conspiration de 1829 ourdie par les indigènes d'Amboine contre la population européenne. — Son dénouement. — Exécution des principaux chefs. — Radjah-Wanghi l'invulnérable. — Remarques sur la géographie nautique de l'île d'Amboine. — La baie. L'Isthme. — Fausse baie. — Mouillage. — Arbre à museade. — Le pigeon casse-noix. — Animal singulier d'Amboine nommé feuille ambulante. — Nous apercevons la côte N.-E. de Célèbes.

Le 3 août, nous passâmes l'équateur. Pour la première fois, depuis le long séjour qu'il avait déjà fait dans les possessions néerlandaises du Sud, M. de Vidua se trouvait au nord de la ligne. La côte de Célèbes nous apparaissait vaguement à notre gauche, aux dernières limites de l'horizon. L'esprit encore rempli des grands événements qui avaient eu lieu l'année précédente à Amboine, lorsqu'une conjuration tramée

par un grand nombre de chefs indigènes, et où une partie de la garnison elle-même avait été entraînée par l'appât du pillage, avait failli amener le massacre de tous les Européens et la ruine de nos établissements, nous trompions, M. de Vidua et moi, l'ennui d'une navigation monotone en nous entretenant de cet événement, qui un moment avait jeté l'épouvante dans nos colonies. L'histoire de cette conspiration, écrite par un homme bien au fait de ce qui s'est passé, serait assurément d'un grand intérêt. Le hasard seul la fit découvrir et sauva la vie de toute une population menacée de mort. Six des principaux instigateurs furent condamnés à être fusillés; huit autres des plus coupables subirent la peine la plus forte du Code après la mort. Mon service comme militaire me fit assister à l'exécution des six premiers condamnés; ce fut une scène terrible, dont la profonde impression ne s'effacera jamais de mon esprit. Malgré l'heureuse issue de cette effroyable machination, la consternation était encore peinte sur toutes les physionomies; tous les

cœurs s'élevaient sincèrement vers Dieu en action de grâces de la protection qu'il avait étendue sur la colonie. Une circonstance assez singulière marqua l'exécution. A la première décharge cinq des patients étaient tombés ; un seul, nommé Radjâh-Wanghi, ne fut pas atteint. Mais ce qu'il y a en ceci de particulièrement bizarre, c'est que ce chef avait parmi les siens la réputation d'être invulnérable. Déjà de sourdes rumeurs s'élevaient du sein de la foule des indigènes, lorsqu'une balle sortie du fusil d'un sergent rompit le charme dont on le croyait fermement enveloppé, et l'envoya rejoindre ses cinq compagnons.

Qu'il me soit permis de consigner ici quelques remarques sur la géographie nautique d'Amboine, dont M. de Vidua s'entretenait avec moi pendant les longues heures de notre traversée. On sait qu'une baie très-profonde s'enfonce dans l'épaisseur de l'île, qu'elle partagerait en deux îles distinctes, si un isthme, que l'on nomme *le Pas*, ne séparait le fond de cette grande baie de la mer opposée. A l'est de la pointe de

Noussaniva on trouve la baie dite *Baie fausse d'Amboine*. On a des exemples que par les mauvais temps, et lorsque le cap de Noussaniva, qui sert de direction, n'est pas visible, des marins se sont trompés d'entrée et ont confondu la fausse baie avec la baie d'Amboine. On rapporte que, du temps où cette île était sous la domination anglaise, un navire marchand de cette nation, chargé de noix et venant de Banda, fut ainsi se perdre sur les brisants de la fausse baie; et on ajoute que de désespoir le capitaine se fit sauter la cervelle.

Je ferai encore observer, pour l'utilité des navigateurs, que lorsqu'on arrive à Amboine pendant la mousson de l'est, le côté le plus favorable pour jeter l'ancre est celui de tribord, ayant le câble de terre à bâbord. C'est tout l'opposé pendant la mousson du nord-ouest. Il faut alors jeter l'ancre à bâbord, ayant le câble de terre à tribord. On se procure d'excellente eau dans la baie intérieure. Ce que je pourrais ajouter ici au sujet du mouillage d'Amboine est trop généralement connu des marins, pour

que j'entre à ce sujet dans plus de détails.

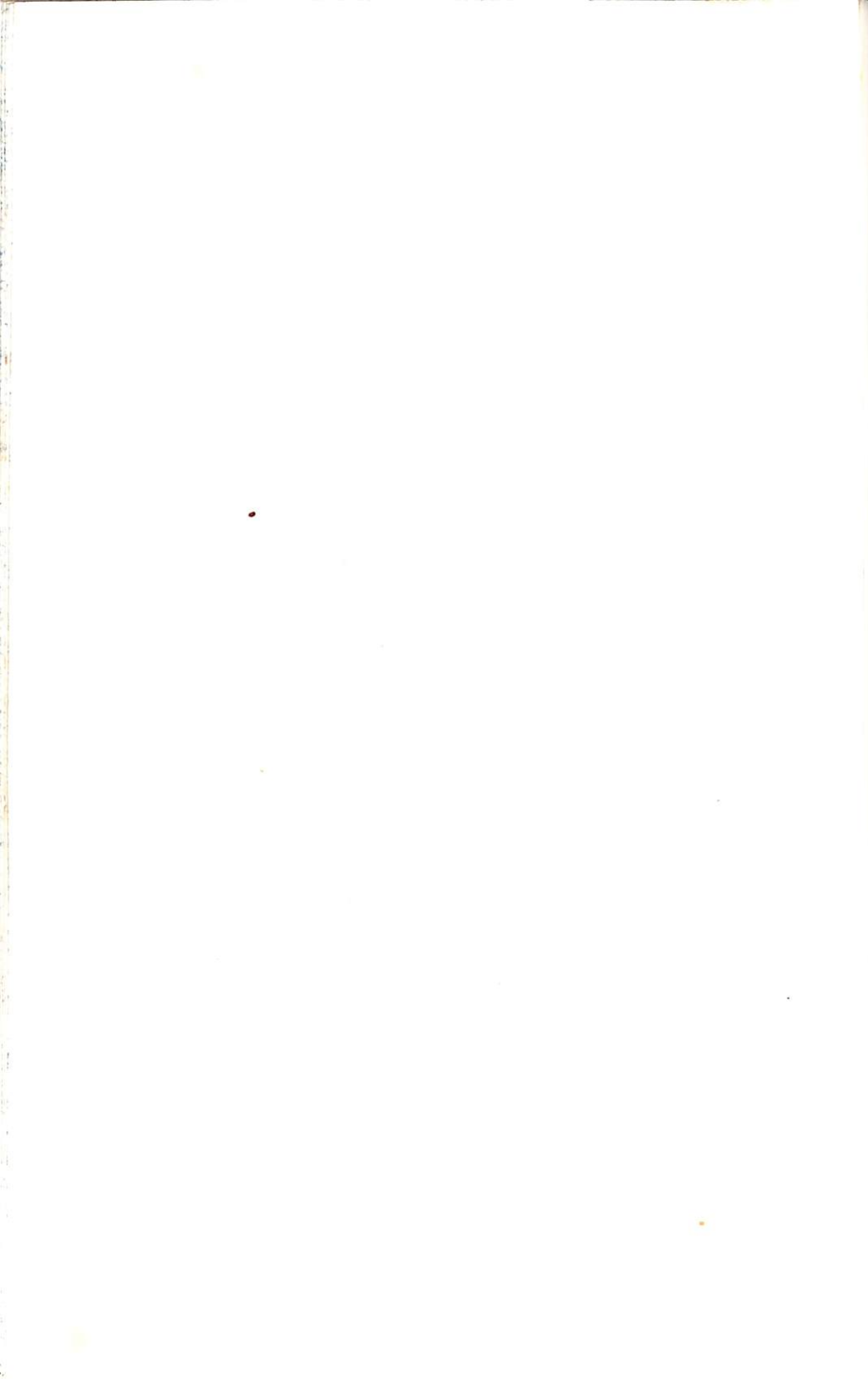
J'ajouterai quelques mots au sujet de l'arbre à muscade des Moluques. Sa hauteur ordinaire est celle du poirier, et ses feuilles ressemblent aussi aux feuilles de ce dernier arbre. La fleur a une odeur suave et pénétrante; lorsqu'on arrive par mer, le parfum, qui s'exhale au loin, annonce déjà au marin la présence du muscadier, avant même que son œil puisse discerner la terre. La muscade, lorsqu'elle est à peu près mûre, ressemble beaucoup à la blanquette; c'est alors que le brou ou enveloppe extérieure commence à se fendre et à s'entr'ouvrir de la largeur du petit doigt, laissant entrevoir un très-beau rouge, qui est le macis : c'est une seconde enveloppe très-dure, luisante, foncée, dans laquelle se trouve la muscade. Pour la conserver plus longtemps, on la trempe, après qu'elle est séchée, dans un lait de chaux; puis on la fait sécher une seconde fois et on la serre. C'est une erreur assez répandue de regarder le macis et la muscade comme appartenant à deux arbres différents. Il y a une espèce de grands

pigeons connus sous le nom de Casse-Noix (en hollandais Notenbraker), qui recherche avec avidité la noix muscade. Comme ces pigeons l'avalent et la propagent de cette manière à Céram et ailleurs, l'ancienne Compagnie néerlandaise des Indes orientales avait ordonné d'en rechercher et d'en exterminer l'espèce. La chair de ces oiseaux est exquise.

On trouve encore à Amboine un animal qui mérite d'être mentionné par sa singularité. On lui donne vulgairement le nom de *Wandelend Blad*, la Feuille Ambulante. Ce petit animal a de 2 pouces à 2 pouces et demi de longueur. Sa couleur est verdâtre et il a plusieurs pattes. Au premier coup d'œil on le dirait caché sous une feuille d'arbre; mais cette prétendue feuille, qui a réellement toute l'apparence et jusqu'aux nervures d'une feuille véritable, n'est autre chose que la carapace de l'animal lui-même, c'est-à-dire une sorte de bouclier protecteur dont la nature l'a pourvu. Il vit sur une espèce d'arbre particulière avec les feuilles duquel sa propre enveloppe se confond, de telle sorte qu'à très-

peu de distance il est impossible de le distinguer de l'arbre même. Il y aurait ici un beau chapitre à ajouter aux *Harmonies* de Bernardin de Saint-Pierre.

Enfin nous aperçûmes plus distinctement la côte de Célèbes. La perspective en est agréable et des plus variées. Rien assurément ne peut offrir un spectacle plus attrayant que ce panorama mobile de maisons et de hameaux, de bois et de plaines, de collines, de montagnes et de rivières, que présentent à la vue du marin ou du passager les terres dont le navire s'approche. Ce charme est surtout puissant sous le ciel du tropique, où les tons fortement colorés d'une nature chaude et vigoureuse produisent de vifs contrastes et de brusques oppositions.



CHAPITRE X.

Nous arrivons au mouillage de Kéma. — Détails nautiques. — Contrebande. — Aspect du pays. — Chinois de l'Archipel. — Le résident mort du choléra. — Je me détermine à me rendre près du résident de Ménada. — Le chef de Kéma, Kapalla-Balla. — Origine de ce titre. — Nous partons, le comte et moi, pour nous rendre à travers terres à Ménada. — Beauté du pays. — Ruines d'une forteresse. — Nous traversons un hameau dont les habitants étaient réunis pour une réconciliation. Rites usités. — Les chiens, nourriture recherchée. — Boissons rafraîchissantes. — Vin de palmier. — Ménada. — Le résident et sa famille. — La forteresse. — Dupo-Négoro — Leçon de savoir-vivre. — Le Napoléon de l'Archipel. — Je repars pour Kéma.

Nous approchions de la rade de *Kéma*, où nous aperçûmes deux pêcheurs de la mer du Sud qui s'y trouvaient à l'ancre; nous aurions ainsi été dirigés sûrement dans notre mouillage, lors même que la carte de Norie, 1821, ne nous aurait pas paru fort bonne pour ces parties, ce

dont nous nous assurâmes par une observation méridienne. Ce fut le 5 août que nous jetâmes l'ancre dans cette rade , par 9 brasses d'eau sur un fond solide. Elle est ouverte au souffle de la mousson sud-est , de sorte que nous nous approchâmes de l'ancrage à peu près à voiles brassées en carré ; mais la hauteur des terres la met parfaitement à l'abri de la mousson nord-ouest. Elle est donc toujours sûre et à l'abri du danger , d'autant plus que la mousson de l'est ne souffle jamais avec assez de force pour qu'on ne puisse être parfaitement tranquille avec la seule précaution de tenir une seconde ancre prête au besoin. Pendant la nuit , on peut sans difficulté mettre à la voile à la faveur du *terral*. On trouve ici de l'eau qui est très-bonne, ainsi que des rafraîchissements de toute sorte, des cochons, du gros bétail , de la volaille , d'excellents oignons et des pommes-de-terre ; on en transporte souvent des quantités considérables à Amboine et ailleurs. Il y a aussi du café en abondance. Aussi est-ce une relâche très-fréquentée , et la contrebande y est active.

Le pays est très-beau et fort agréable; les naturels sont moins foncés et d'un plus bel extérieur que dans aucune autre partie de l'Archipel. On y trouve aussi des Chinois; ces derniers ne sont pas moins répandus dans les îles asiatiques que les juifs en Europe. Les habitations sont élevées sur des piliers à plusieurs pieds au-dessus de terre. Le pays produit beaucoup de riz, qui est beau et assez estimé; on en exporte des quantités assez considérables. On prétend toutefois qu'il se conserve moins longtemps que celui de Java. A notre arrivée, nous apprîmes la mort de M. le magistrat civil Westreenen, qui avait été attaqué du choléra; le même jour, dix à douze personnes avaient succombé à l'épidémie. Elle commençait cependant à sévir avec moins de violence. La mort de M. Westreenen ne me permettait pas de me concerter avec l'autorité civile de Kéma au sujet de ma mission; je me déterminai, en conséquence, à me rendre directement à Ménada, à travers l'île, pour y conférer avec M. le résident Pietermaat. J'expédiai les paquets dont m'avait chargé, à Amboine,

M. le gouverneur général ; et , en attendant la réponse du résident , nous fîmes , M. de Vidua et moi , une visite au chef indigène de cette partie des Célèbes. On lui donne le nom de Kapolla-Balla. *Kapolla* , en malais , signifie *chef* ; quant à la seconde partie du nom , on assure qu'elle vient par altération du hollandais *balk* , qui signifie une poutre , un madrier. Voici , dit-on , quelle fut l'origine de cette dénomination assez singulière. Dans les premiers temps de la domination néerlandaise à Célèbes , les indigènes avaient été soumis à une contribution en nature envers la Compagnie des Indes orientales , et chaque canton était imposé en raison du principal produit du sol. Cette extrémité septentrionale de Célèbes était tenue de livrer des bois de construction qui y abondent. On avait investi les chefs de chaque canton du soin de répartir l'impôt entre les naturels , et de veiller à sa rentrée ; le nom de Kapalla-Balk , chef aux poutres , devint ainsi en usage parmi les employés de la Compagnie , pour désigner celui des chefs qui avait la surintendance de cette branche des con-

tributions, et peu à peu la désignation s'est changée en un titre réel. Ce Kapalla-Balla nous témoigna beaucoup d'amitié; c'était lui qui devait nous fournir le lendemain des hommes pour nous porter jusqu'à la demeure du résident, attendu que dans l'état de faiblesse où se trouvait encore M. de Vidua, je l'avais décidé à remplacer le cheval par le palanquin.

Le lendemain, 6 août, nous redescendîmes à terre dès l'aube du jour, le comte et moi, bien dispos tous les deux et l'esprit allègre. Nous fûmes rendre notre visite d'adieu au chef de Kéma, notre ami Kapalla-Balla, puis nous nous mîmes en route; pendant quelque temps nous voulûmes suivre à pied nos porteurs. Nous passâmes près des ruines d'un ancien château des premiers temps de la Compagnie. La vue des ruines laisse toujours dans l'âme une impression qui a quelque chose de solennel; en présence de ces débris des siècles écoulés, l'homme songe involontairement à la fragilité, à la terrible instabilité des choses humaines, et sa pensée s'élève vers Celui qui seul est le même

dans tous les siècles, et devant qui les générations passent sans que rien puisse changer dans son essence éternelle.

Dès que la chaleur commença à se faire sentir, nous nous plaçâmes sur nos palanquins. La vue de la nature magnifique qui nous entourait, arrachait au comte de fréquentes exclamations d'admiration et de surprise. A l'approche des hameaux que nous rencontrions, nous mettions assez souvent pied à terre. Une fois nous vîmes les habitants réunis avec un de leurs prêtres qui semblait présider à l'assemblée. Près de ce prêtre étaient plusieurs chiens de très-belle apparence, attachés l'un à l'autre ; le prêtre, qui avait à la main une espèce de longue houlette, leur en touchait doucement la tête de temps à autre, en même temps que ses regards se dirigeaient vers le soleil. Cette solennité paraissait avoir pour objet la conciliation de quelque différend, conciliation qui sans doute allait être suivie d'un banquet dont probablement les pauvres chiens feraient les frais. Le chien est pour les indigènes, de même que pour les Chinois, une nourriture

des plus recherchées. A mesure que nous avançons, la route toujours montante devenait plus rude et d'un aspect plus sauvage; plus d'une fois nous longeâmes d'affreux précipices, ou nous franchîmes de profondes ravines sur lesquelles des ponts avaient été construits. Nos porteurs chantaient en marchant. Dans le milieu du jour la chaleur était devenue accablante; de l'eau de coco mêlée à de bon vin dont nous nous étions munis, nous fournit une boisson aussi agréable que rafraîchissante, dont je recommande l'usage à tous ceux qui, comme nous, visiteront ces pays brûlants. Nous bûmes aussi avec beaucoup de plaisir du vin de palmier, que l'on nomme ici *sagovoeï*. A environ deux lieues de Ménada, nous trouvâmes deux messieurs envoyés par le résident à la rencontre du comte. L'un des deux était le secrétaire de la résidence : c'était un homme des manières les plus distinguées, qui remplit actuellement, si je ne me trompe, les fonctions de résident aux îles de Banda. Son nom est M. de Lans. A notre arrivée à Ménada, les habitants semblaient nous suivre curieuse-

ment , comme attirés par le chant de nos porteurs. Après avoir parcouru pendant assez longtemps les rues tortueuses de la ville, nous arrivâmes chez le résident, où nous fûmes reçus avec tout l'empressement imaginable. M. de Vidua fut l'objet des attentions les plus obligeantes de la part de M. de Pietermaat et de son épouse ; on ne voulut pas que nous eussions d'autre logement que la résidence même.

Le lendemain, avant le déjeuner, nous fîmes, le comte et moi , une promenade aux environs de *Ménada*. Les champs étaient couverts de blé de Turquie, que l'on nomme ici *jagon*, et qui s'élève à une hauteur de plus de six pieds. Nous allâmes ensuite visiter la ville , et surtout la citadelle. C'est une belle forteresse fondée par la Compagnie. C'était là qu'était détenu le célèbre Dupo-Négoro , un des chefs ou *Pangerang* indigènes , dont on avait été dans l'obligation de s'assurer. M. de Vidua avait témoigné le plus vif désir de voir cet homme , dont la réputation a rempli tout l'Archipel. Au moment où nous nous approchâmes de lui , Négoro donna une preuve

de savoir-vivre qui nous parut fort remarquable. Deux jeunes gens qui se trouvaient là, s'étant approchés de lui en lui tendant la main : « *Nanti! dolo touan tomagong samma kommandant*, » leur dit-il en se reculant d'un pas ; c'est-à-dire, Patience ! avant vous le comte et le commandant ! puis Négoro offrit amicalement la main à ces deux messieurs : — leçon de déférence sociale dont bien des gens de notre Europe civilisée pourraient faire leur profit, aujourd'hui que tout sentiment de subordination et de suprématie semble devenir chaque jour plus étranger à la génération qui s'élève. Ce fut moi qui servis d'interprète entre le chef et le comte. Négoro parla de Napoléon, et semblait dans sa pensée établir une assimilation entre la destinée du grand homme et la sienne propre.

Je m'entretins avec le résident, dès le jour même, des expéditions qui étaient le but de ma mission. Il fut arrêté que *l'Iris* se rendrait de Kéma à Ménada par *Limbé* et le détroit de *Banka* ; j'avais à déposer non-seulement les militaires et les effets embarqués à Amboine, mais

encore 500,000 florins en monnaie de cuivre, renfermés dans des caisses, et que l'on n'avait pas osé, par crainte des pirates, expédier sur un navire marchand. Je partis le 10 août pour retourner à Kéma, laissant le comte à l'excellente hospitalité du résident.

CHAPITRE XI.

Je retourne à Kéma. — L'Iris lève l'ancre pour se rendre à Ménada. — Détroit de Limbé. — Les pirates. — Ile et détroit de Banka. — Cap Coffin. — Remarques hydrographiques sur ces parages. — Arrivée à Ménada. — Plan d'expédition. — Départ. — Amourang. — La baie. — Cordes du pays. — Beauté de cette contrée et des naturels. — Mariage entre les Européens et les filles du pays. — Usage singulier pour s'assurer de la chasteté des femmes. — Chinois. — Coutumes particulières. — Les pots rouges et les filles à marier. — Cérémonies des mariages chinois. — Le mari sans nez ; la mariée borgne. Mot du père.

Je fis à cheval, en quelques heures, le chemin de retour ; à midi je revis *l'Iris* à l'ancre dans la rade de Kéma, et mon ami Kapalla-Balla. Le lendemain, 11 août 1830, la goëlette remit à la voile pour franchir le long détroit de Limbé, entre l'île de ce nom et la côte de Célèbes. J'y aperçus notre pêcheur amé-

ricain, dont l'allure me parut fort suspecte dans ces parages de contrebande ; mais les sommes que j'avais à bord me faisaient une loi de prudence de ne pas chercher à examiner de trop près ce bâtiment pêcheur , qui aurait pu m'entraîner sur des écueils dangereux. Ce détroit, autrefois si vivant et si fréquenté , est aujourd'hui comme frappé de mort par l'apparition des pirates.

L'Iris doubla bientôt le cap *Coffin* (ou du Cercueil), qui forme la pointe septentrionale de Célèbes ; ce cap est facile à reconnaître aux formes de cercueils qu'on y aperçoit , et qui lui ont valu son nom. L'île de *Banka*, un peu plus au nord , forme le détroit auquel elle donne son nom entre elle et le cap. La navigation de ce second détroit est plus sûre que celle de la haute mer , au nord de l'île ; on y est à l'abri des courants , qui de l'autre côté de l'île se font sentir avec force , et il y a de plus , dans le détroit de Banka, d'excellents ancrages, dont James Horsburgh, dans ses *Directions*, ne fait pas mention. Il est néanmoins de la plus haute impor-

tance pour le navigateur de les connaître. Horsburgh ne parle pas non plus des dangers de la rade de Ménada ; nous en dirons quelque chose plus tard. J'y arrivai le 12 dans la soirée ; j'y fis jeter l'ancre par 45 brasses. Les troupes débarquèrent dès le soir même.

Je retrouvai le comte parfaitement remis des dernières traces de sa maladie, et tout occupé de ses recherches d'histoire naturelle ; il avait déjà fait plus d'une excursion dans l'intérieur du pays. Nous nous entretînmes de mon expédition. Elle devait, selon mes premières instructions, s'étendre à toute la côte septentrionale de Célèbes jusqu'à *Bool* et *Tondoli* ; mais maintenant que *l'Iris* était le seul bâtiment de guerre présent dans les Moluques, nous jugeâmes devoir la restreindre à *Amourang*. Dans le cas où jusqu'à cette hauteur nous ne rencontrerions point de bâtiment de guerre, je jetterais l'ancre à cet endroit, pour le visiter en société du résident et de M. de Conzano, puis nous reviendrions à Ménada.

M. de Pietermaat et le comte se mirent en

route par terre le 14 août ; je levai l'ancre le même jour, et arrivai le lendemain à *Amourang*. Au côté oriental de la baie intérieure il existe un récif dangereux que le navigateur fera bien d'éviter en mouillant dans la partie occidentale. La baie d'*Amourang* est du reste magnifique ; son diamètre peut être d'une demi-lieue. Elle est très-profonde, et conséquemment l'ancrage n'y est pas facile. J'étais ancré par 40 brasses, et cependant assez près du rivage, mais à couvert de tous les côtés et bien abrité. La citadelle s'élève sur le bord de la baie ; c'est un fort de très-solide construction. C'est là que demeurerait le résident civil, M. Wilson. Je rencontrai chez lui le lieutenant du génie Sluiter, qui venait de faire avec quelques *korra-korras*, ou bâtiments du pays, une croisière inutile contre les pirates.

Amourang est un excellent point de relâche ; aussi les pêcheurs de la mer du Sud y abordent-ils fréquemment. C'est là qu'on fabrique la meilleure espèce de cordes et de câbles du pays (*gemoutou*) qui est bien supérieure à nos cordes

d'Europe pour l'usage de la marine. Cette corde est noire, et elle n'est pas, comme les nôtres, exposée à être attaquée par l'humidité. Ceci est un point très-important en marine, et qui mérite toute l'attention des officiers supérieurs.

Nous faisons de temps à autre des excursions à cheval, à de plus ou moins grandes distances de la baie, admirant la riche nature de cette belle contrée, et l'extérieur de ses habitants. C'est assurément une belle race d'hommes. M. Wilson avait près de lui une fille indigène d'une beauté remarquable, dont il avait eu déjà plusieurs enfants. Le cas est très-commun parmi les Européens de cette côte. Ce qu'on y nomme un mariage avec une fille indigène est une chose facile et peu coûteuse, bien que l'habitude donne souvent à ce lien plus de force et de durée que sa nature ne semblerait le comporter.

Ici, de même qu'à Java et en d'autres contrées de l'Orient, ceux qui veulent s'assurer de la chasteté de leurs femmes, de leurs filles ou

de leurs esclaves, usent d'une certaine ceinture pourvue d'un anneau à charnière en argent ou en autre métal, d'une forme particulière et accompagné d'un petit cadenas dont on garde la clef. Les Chinois de ces cantons ont quelques usages particuliers. Sur le toit de chaque maison où il se trouve des filles à marier, on place un grand pot de couleur rouge et de forme assez grossière, dont l'ouverture est tournée vers le chemin ou le passage voisin de la maison. Autant de filles, autant de pots rouges : d'où vient très-probablement l'exclamation familière de *Potje* (petit pot) que l'on emploie fréquemment avec les jeunes filles. On pourrait voir dans cet usage une sorte d'emblème ou de symbole d'une nature assez peu délicate. Parmi ces Chinois, il n'est pourtant pas permis au fiancé de voir sa future, ni à celle-ci de voir son fiancé avant la conclusion du mariage ; tout se fait entre les parents. A *Sourabaya*, je fus invité une fois à une noce chinoise ; ces noces durent ordinairement trois jours, et quelquefois plus. On y invite d'habitude les principaux d'entre les étran-

gers. Les deux époux arrivèrent dans une salle très-bien décorée, mais très-faiblement éclairée par une simple mèche brûlant dans une soucoupe ; la jeune fille était scrupuleusement voilée, de telle façon qu'elle ne pouvait pas plus voir qu'être vue. On leur fit goûter des mets qui s'y trouvaient servis, d'abord des plus délicats, puis des plus vulgaires, comme pour les avertir que désormais ils devaient partager ensemble la richesse et la pauvreté, la bonne comme la mauvaise fortune. Lorsque, toutes les cérémonies achevées, il fut enfin permis à la mariée d'écarter son voile, et que voyant alors pour la première fois son époux, elle s'aperçut qu'il n'avait point de nez, elle fut saisie d'une telle émotion qu'à plusieurs reprises elle tomba en faiblesse. J'ai cependant appris plus tard que leur union — au moins en apparence — n'en avait pas été moins heureuse. Il arriva une autre fois qu'un autre Chinois, qui avait dans notre colonie le rang de major, maria de même sa fille à laquelle il manquait un œil. L'époux, comme on peut le croire, n'était content qu'à

demi; ce dont s'apercevant le père : « Oh ! cela n'est rien , dit-il à son nouveau gendre ; je couvrirai l'œil qui manque de piastres d'Espagne. »

CHAPITRE XII.

Horrible accident. — M. de Vidua s'enfonce la jambe droite dans un cratère de bourbe bouillante, et en reçoit de très-graves blessures. — Retour hâtif à Ménada. — Anniversaire de S. M. le roi des Pays-Bas. — Solennité. — Distribution de présents aux chefs indigènes. — Ce qu'ils préfèrent. — Remarques hydrographiques sur la rade de Ménada et sur ses dangers. — M. de Vidua désire être transporté à Ternate. — Arrangements. — Ouragan subit. — Départ de Ménada. — Détails sur les pirates indigènes de ces mers. — Poulo-Laoût, sur la côte S.-E. de Bornéo, un de leurs repaires. — L'Angleterre et la Néerlande. — Armes des pirates. — Quelques souvenirs de Bali. — Les femmes brûlées sur le bûcher de leur époux. — La belle Malaise et le lieutenant de marine. — Nous arrivons à Ternate. — Montagne volcanique.

M. de Vidua et le résident Pietermaat étaient partis pour une plus longue excursion dans l'intérieur des terres ; ils devaient être de retour le 17 août pour retourner à Ménada par *l'Iris*. M. Wilson avait fait les préparatifs convenables

pour recevoir ses deux hôtes ; mais la journée s'écoula sans que nous les vissions arriver. L'inquiétude commençait à nous gagner, et ce n'était pas, hélas ! sans raison. Enfin, vers le soir, on me remit un billet de M. Pietermaat. Il m'apprenait que la veille, 16 août, M. de Vidua, en visitant les terrains volcaniques de *Lahindong*, s'était enfoncé la jambe droite dans un petit cratère de bourbe bouillante, et qu'il avait été immédiatement transporté, grièvement blessé, à la résidence de Ménada où il m'attendait. Cette horrible nouvelle fit sur moi une impression que je n'essayerai pas de décrire ; notre généreux hôte, M. Wilson, la partagea sincèrement. Je regrettais amèrement de ne m'être pas trouvé près de M. de Conzano pendant cette fatale excursion, persuadé que j'aurais pu l'empêcher de se jeter, par excès de zèle scientifique, dans de pareils dangers.

Je fis à la hâte mes préparatifs pour le retour, et le 23 j'étais à Ménada. Tout l'état-major de la goëlette se rendit en toute hâte près de M. de Vidua, que nous trouvâmes couché et souffrant,

bien que son enjouement ne l'eût pas abandonné. Notre chirurgien avait grande impatience de voir la blessure. La brûlure s'étendait sur la plus grande partie de la jambe, jusqu'au-dessous du genou. Le traitement qu'avait prescrit le praticien de Ménada (dont je tairai le nom) fut immédiatement changé, et le blessé en éprouva aussitôt un soulagement pour lequel il n'avait pas de termes de remerciement assez forts pour notre jeune chirurgien.

Le résident m'avait prié de me charger des soins nécessaires pour le ravitaillement de *l'Iris*, au moment de notre départ pour notre expédition de *Tomini* et de *Gorontalo*. C'était l'époque de l'anniversaire de S. M. le roi des Pays-Bas (le 24 août), époque que le résident avait choisie pour distribuer aux chefs indigènes les présents apportés pour eux de la part du gouvernement général, en récompense de leur bonne conduite comme auxiliaires dans la guerre de Java. La présence d'un bâtiment de guerre lui paraissait d'ailleurs une heureuse circonstance pour donner à la solennité plus d'éclat et d'apparat. Le

24, à midi, au moment où le bâtiment faisait le salut de la rade, le résident procéda en effet à la distribution des présents, lesquels consistaient pour la plupart en fort belles pendules, en glaces, fusils de chasse, etc. Il lui fut néanmoins difficile de satisfaire également tous les intéressés, car tous donnaient la préférence aux fusils. Tous les chefs du pays avaient été invités, ainsi que les fonctionnaires de la colonie et les principaux de l'équipage d'un navire marchand espagnol qui se trouvait mouillé en ce moment à Ménada. Ces derniers s'excusèrent d'accepter une aussi flatteuse invitation, ce dont ils manifestèrent tout leur regret; mais ils écrivirent qu'en raison des dangers que présentait la rade de Ménada, ils ne pensaient pas que la prudence leur permît de quitter leur bâtiment.

Il n'est pas en effet sans exemple que de légers navires marchands aient été brisés dans la rade par ce qu'on nomme *les Ribouts*. La rade est exposée à des vents du N.-O. qui viennent quelquefois à souffler brusquement avec une grande violence au milieu de la bonne mousson (ou

mousson du sud-est), ainsi que j'en ai fait moi-même l'expérience. Je n'ai pas besoin d'ajouter, conséquemment, que pendant la mousson N.-O. cette baie est encore plus dangereuse, attendu qu'on n'y est nullement à l'abri. A cette époque-là elle est tout à fait impraticable. Très-peu de bâtiments sont parvenus, dans ce cas-là, à se soustraire complètement au danger en mettant subitement à la voile ; pendant la nuit surtout il est fort difficile de sortir de la rade. Ces inconvénients du mouillage font beaucoup de tort à Ménada. Il y a toutefois au nord de la forteresse une rivière dans laquelle passent les légers bâtiments, et principalement les petits navires dont on se sert dans le pays ; là, du moins, ils sont à l'abri. On mouille ordinairement par 45 brasses avec une grande ancre de jet du côté de la terre, dans une position telle qu'au passage d'un de ces *ribouts* dont nous venons de parler le câble porte en partie ; mais si on a le malheur d'embrouiller l'ancre, on peut être presque sûr d'être jeté à la côte et de périr.

Le banquet et la soirée qui suivirent la cérémonie furent très-gais et très-animés; pour moi il me fut impossible de m'associer franchement à l'entrain général, malgré la part sincère que je prenais au fond de l'âme au motif de la réunion. La pensée de M. de Vidua empoisonnait le plaisir que j'aurais trouvé dans cette fête, si je l'eusse vu au nombre des convives.

Mon navire était approvisionné, et je songeais à partir pour Tomini et Gorontalo; mais le désir pressant que M. de Vidua témoignait de se rendre à Ternate devint l'occasion de quelques retards et de quelques difficultés. Je ne pouvais, sans une raison plausible, m'écarter de la lettre stricte de mes instructions : il me fallait donc un prétexte suffisant pour aller à Ternate et me conformer en ceci au désir du comte. Ce prétexte ne se fit heureusement pas longtemps attendre. Le chef de l'administration militaire, qui est dans l'usage de faire annuellement un voyage d'inspection, désirait se rendre aussi à cette époque à Ternate et me demanda à y passer sur mon bâtiment. Je me fis délivrer

à cet égard une invitation en règle par le résident, de sorte que maintenant ma responsabilité était couverte. M. de Vidua, quand je lui appris ces dispositions, en témoigna la joie la plus vive. Le départ fut fixé au 30 août.

J'avais hâte, moi aussi, de voir arriver l'heure du départ; il me tardait de quitter la rade perfide de Ménada. Dans la nuit même qui précéda mon départ, les craintes que j'avais depuis longtemps qu'une de ces terribles tempêtes auxquelles elle est sujette ne m'y vînt surprendre, faillirent se réaliser. Un *ribout* des plus violents s'éleva tout à coup, et pendant plusieurs heures nous eûmes le terrible spectacle d'un ouragan des tropiques. Par bonheur les ancres tinrent bon, mais je n'en vis pas moins arriver avec un vif sentiment de satisfaction le moment du départ. M. de Vidua avait été transporté et placé à bord avec tous les soins que réclamait son état.

Le lendemain nous avions franchi le détroit de Banka, sans avoir fait aucune rencontre suspecte. Ces mers sont cependant infestées d'une

immense quantité de pirates indigènes, qui croissent parfois jusqu'au nombre de cent bâtimens. Malgré la chasse active qu'on leur donne il est assez difficile de les atteindre, parce qu'ils n'attendent jamais nos vaisseaux de guerre, et que les îles sans nombre répandues dans ces mers, qu'ils connaissent mieux que nous, leur offrent des repaires où l'on ne peut pas toujours les suivre. Du reste, ils ne demandent jamais plus qu'ils ne font de quartier; et quand il leur arrive de se trouver serrés de trop près, ils commencent par poignarder leurs femmes et par les jeter à la mer parées de leurs plus riches habits, puis ils se battent en désespérés jusqu'au dernier souffle. Leurs plus grands navires sont nommés *balours*; ils portent cinq cents hommes et ont trois rangs d'avirons. On assure que quelques-uns sont pourvus de canons de fort calibre; mais en tout cas, ils n'en font que bien rarement usage. Plusieurs chefs des îles où les Européens ne sont pas fixés, entretiennent secrètement des bâtimens pirates, dont le rendez-vous est dans leur résidence même ou dans d'autres

iles d'un difficile accès et qui sont quelquefois même inconnues à nos marins. Les pirates des Philippines, de même que ceux de Bornéo et des Papouas, viennent visiter les parties occidentales de Java à l'approche de la mousson de l'est, et les parties orientales lors de la mousson opposée ; par la régularité périodique de leurs dévastations, on peut en quelque sorte les comparer à de terribles oiseaux de passage.

Le genre de vie de ces pirates à bord de leurs bâtiments est assez misérable ; aussi ne peut-on pas s'attendre à ce que ces hommes durs et grossiers éprouvent pour les autres la pitié qu'ils n'ont pas pour eux-mêmes. Les enfants et les femmes qu'ils enlèvent pendant leurs courses servent à recruter incessamment leurs rangs. Bien peu d'entre eux se rangent à une vie moins aventureuse après s'être enrichis ; et si quelques-uns survivent aux accidents d'une pareille vie, l'usage immodéré qu'ils font de l'*amfion* ou opium, qu'ils fument dans des pipes à la manière orientale, ne leur permet guère d'atteindre à un âge un peu avancé.

Dans les chasses fréquentes que mon bâtiment leur a données, j'ai quelquefois été à même d'observer certaines habitudes de ces hommes dangereux. Lorsqu'ils étaient poursuivis, ils ne quittaient pas les avirons; et pour encourager les rameurs, leurs chefs, ou *pang-limas*, armés de longs bambous, dansaient et gambadaient pendant tout ce temps sur le pont, comme pour faire nargue du danger, quoiqu'il arrivât parfois qu'un de nos boulets enlevât tout une ligne d'avirons ou balayât une rangée de rameurs. Ce qui, par bonheur, manque généralement aux pirates, c'est d'être bien commandés. Si des hommes qui comptent absolument pour rien leur propre vie aussi bien que la vie des autres étaient conduits par des chefs habiles, leur répression serait bien plus difficile encore et offrirait de bien plus grands dangers qu'elle n'en offre. Au surplus, il me paraît non-seulement utile, mais indispensable, de renouveler les expéditions chaque année, et de faire explorer soigneusement les îles qui en auront été purgées. *Poulo-Laoût*, notamment, et la côte adjacente de

Bornéo (formant la pointe sud-est de cette grande île), deux de leurs principaux repaires, sont des pays singulièrement fertiles et admirablement beaux. La nation néerlandaise a un intérêt puissant à ne pas se laisser devancer dans ses établissements par une puissance déjà maîtresse d'un point aussi important que celui de Sincapoura. Il y va peut-être de notre existence, ou tout au moins de notre prédominance dans ces parages, qui depuis deux siècles et demi sont le siège incontesté de notre puissance.

Personne n'ignore que l'arme favorite des pirates malais est le *kri* ou poignard. Ce poignard, qui par sa forme seule est excessivement dangereux, est de plus presque toujours empoisonné. Mais une de leurs armes moins connues est un long bâton creux de bois de fer ou d'autre bois très-dur, au moyen duquel ils savent envoyer à de grande distances, par la force seule de leur souffle, des flèches de un à deux pieds de longueur. Ils sont extrêmement adroits à se servir de ces sortes de sarbacanes, et manquent bien rarement leur but. La pique des flèches est

généralement empoisonnée, et de plus elle est d'un fer assez faible pour que la pointe en reste fréquemment dans la blessure.

Puisque les pirates nous ont entraînés jusque dans les parages de Java, je consignerai ici quelques souvenirs qui se rapportent à cette partie de l'Archipel. On sait que l'usage de brûler les femmes après la mort de leur mari subsiste encore dans quelques parties des Indes; cet usage barbare se retrouve notamment à *Bali*, près de la pointe orientale de Java. Quand un chef tombe malade et voit sa fin approcher, on songe déjà à s'assurer des victimes qui devront l'accompagner dans son dernier voyage. A peine a-t-il fermé les yeux, que ses femmes sont réunies, et on leur demande très-laconiquement : *Mouw chot?* « voulez-vous le suivre? » Celles qui répondent *trada*, « non, » ou *tramouw*, « je ne veux pas, » sont exemptes; mais celles qui par irréflexion ou ignorance — et ce sont généralement les plus jeunes — disent *mouw*, « je le veux bien, » celles-là sont irrévocablement destinées au sacrifice. De cet instant, du reste, elles sont considérées

comme des saintes , et entourées de tous les respects imaginables jusqu'au moment suprême.

Le lieutenant Lemmers nous raconta , au comte et à moi , qu'il avait été appelé un jour près de la reine d'une de ces îles. Il était en sa présence depuis quelques instants , lorsqu'il vit entrer une jeune femme fort jolie. La reine dit alors quelques mots à cette dernière , qui sourit en reportant son regard sur l'officier européen ; puis se tournant de nouveau vers M. Lemmers , elle lui demanda sans autre transition s'il était marié. Celui-ci comprit aussitôt de quoi il s'agissait ; et peu soucieux d'enchaîner sa liberté à une beauté malaise , il répondit sans hésiter : « Oui. » La belle se retira aussitôt l'air tristement désappointé. Plusieurs de nos officiers n'auraient pas eu , je crois , le même scrupule. C'est , au surplus , une croyance répandue dans les Indes , que lorsqu'une offre de cette nature a été faite à un Européen et que celui-ci refuse , la femme qui a été l'objet de ce refus déshonorant est poignardée par les siens. Mais je ne saurais dire jusqu'à quel point cette croyance est fondée.

Cependant *l'Iris* continuait paisiblement sa course vers la côte de *Gilolo*. Nous avons laissé derrière nous plusieurs îles, repaires de pirates, situées entre Kéma et Ternate. Bientôt nous aperçûmes la montagne volcanique qui couronne Ternate, et nous découvrîmes en même temps plusieurs autres îles élevées qui l'entourent. Nous dépassâmes à cette hauteur un navire marchand parti avant nous de Ménada et de Kéma, et qui avait la même destination que *l'Iris*. Le 2 décembre, dans la matinée, nous passâmes entre *Ternate* à bâbord (à gauche) et *Tidor* à tribord (à droite), pour gagner la rade où nous vîmes mouiller par 18 brasses. M. de Vidua avait fait prévenir le résident, M. Neys, de sa prochaine arrivée, et lui avait fait parvenir des lettres qui lui avaient été remises par des personnes de haute distinction de Java et d'ailleurs; aussi s'empressa-t-il de venir au-devant du comte et de lui exprimer combien il était peiné de le voir dans un aussi triste état. M. de Vidua, transporté dans la maison du résident, trouva là comme partout les soins

les plus empressés et les plus grands égards. Le médecin de la résidence, M. Coldenhof, se flattait d'une prompte guérison. Nous étions loin, hélas ! de prévoir l'affreux malheur qui menaçait tous les amis de M. de Vidua !

CHAPITRE XIII.

Expédition à laquelle je me prépare. — Promenade dans l'intérieur de Ternate. — Le lac. — Je sers d'arbitre entre un patron arabe et son équipage. — Singulier homme. — Excursions à la montagne volcanique de Ternate. — Panorama. — Aspect général et structure de l'île. — Cratère en ignition. — Chefs indigènes de Ternate et de Tidor ; leur ancienne puissance. — Causes de sa décadence. — Je pars de Ternate. — Détroit de Patienta ; îles voisines. — Je me dirige vers le golfe de Tomini. — Croisière. — Un navire arabe. — Gorontalo et sa rivière. — Détails nautiques. — Nature du pays. — Pays des mines d'or. — Leur importance. — Fêtes chez le prince indigène. — La danse et le vingt et un. — Beautés malaises. — Présents aux chefs. — Départ de Gorontalo. — Nouvelle visite à Kéma et à Ménada.

Le moment approchait où il allait falloir m'éloigner de Ternate pour mon expédition du golfe de *Tomini*, à la côte orientale de Célèbes. En m'éloignant du comte de Vidua, pour lequel j'avais conçu le plus vif attachement, c'é-

tait du moins pour moi une consolation de penser qu'il trouverait au milieu de la famille de M. Neys tous les soins que sa situation réclamait. Le résident avait été informé qu'un navire à trois mâts bien armé s'était montré dans le golfe de Tomini, et qu'il y faisait le commerce avec les indigènes sans s'être préalablement mis en règle près des autorités néerlandaises. Je devais aller à la recherche de ce navire, toucher à *Gorontalo*, et pousser mon expédition jusqu'à *Prigy*, au fond du golfe.

Je fis à cheval plusieurs promenades dans l'île de *Ternate* ; je visitai surtout un beau lac situé à l'ouest de la résidence, du côté de Tidor. Cent vaisseaux y tiendraient à l'aise. Ce lac très-profond est dominé par la montagne volcanique de Ternate et par d'autres terres élevées couvertes de forêts. Sans un isthme élevé, d'une trentaine de pas de largeur, qui le sépare de la mer, ce lac deviendrait une magnifique rade parfaitement abritée. Les Espagnols avaient eu, dit-on, l'intention de faire sauter cette étroite bande de terre ; mais le difficile serait d'y former un pas-

sage assez profond pour les grands bâtimens.

Pendant mon séjour dans la baie de Ternate, je fus appelé à servir d'arbitre entre le patron d'un navire arabe et son équipage. Quoique cet équipage fût composé de Malais, je dois convenir que le bon droit était de son côté. Depuis fort longtemps le capitaine ne leur avait pas payé de solde. Comme la plupart de ses confrères, ce capitaine arabe avait le titre de *hadji* ou de saint, c'est-à-dire qu'il avait fait le voyage de la Mekke au tombeau du prophète. Mais celui-ci abusait étrangement de l'ascendant moral que ce titre lui donnait sur ses subordonnés musulmans. Lorsque ceux-ci, las de ne jamais rien recevoir, menaçaient de l'abandonner, il se mettait à rouler des yeux, à gesticuler, à invoquer le ciel, et à les menacer de la vengeance du prophète. Ce manège avait eu son effet, et les pauvres diables avaient fini par ne plus rien réclamer. Ce ne fut qu'après un très-long temps que la patience leur échappa de nouveau. M. de Vidua, malgré son état de souffrance, rit bien de cette histoire lorsque je la lui racontai.

Je gravis, dans une de mes excursions, jusqu'au sommet de la montagne volcanique de Ternate, d'où l'œil embrasse un panorama magnifique. L'île, quoique ayant au moins trente lieues marines de circonférence, n'est en quelque sorte qu'une montagne ; c'est surtout en y arrivant de la haute mer qu'elle se présente sous cet aspect. La montée, à mesure qu'on s'éloigne de la côte, y devient de plus en plus rude et difficile. Le cratère du sommet principal est encore en ignition ; il en sort continuellement de la fumée, et même quelquefois des flammes avec des éruptions de laves. Plusieurs ruisseaux sortent des flancs de la montagne et vont porter dans toute l'île la verdure et la fraîcheur. Ternate abonde en serpents ; elle nourrit aussi beaucoup de cerfs et de porcs. La volaille y est à très-bon marché, ainsi que les fruits et les légumes du pays. Au total, Ternate est une île délicieuse, et l'on y éprouve surtout cette impression lorsqu'on vient d'Amboine, où il pleut continuellement pendant la mousson de l'est, tandis qu'ici cette époque est une saison sèche.

Ternate, ainsi que Tidor qui en est voisine, a un chef indigène qui porte le titre de sultan. Ces deux chefs sont en état constant d'inimitié, que la politique européenne se garde bien de faire cesser. On s'attache à entretenir plutôt qu'à calmer leur jalousie. De temps en temps le résident les invite à sa table, où ils sont reçus avec un certain appareil. Ils se croient les descendants des anciens rois de l'Asie. Leur autorité, aujourd'hui bien précaire et réduite à la seule île où ils demeurent, eut jadis beaucoup plus d'étendue; celle du roi de Ternate était reconnue, dit-on, par les peuples de soixante-dix îles, et s'étendait jusqu'aux terres des Papous, dans les parties occidentales de la Nouvelle-Guinée. Le radjah de Célèbes lui-même lui était soumis. Les indigènes de ces îles sont une race guerrière. La rébellion des princes tributaires du puissant sultan de Ternate ébranla son empire, auquel l'arrivée des Portugais et des Espagnols porta le dernier coup. Ces deux peuples fondèrent à Ternate, à Tidor, à Makian, à Amboine, à Banda et sur d'autres points importants, des

forteresses qui tinrent bientôt en bride les populations indigènes, et qui sont tombées depuis, sans que la condition de celles-ci en soit changée, entre les mains des Hollandais.

Malgré le désir que j'aurais eu d'attendre le rétablissement du comte, je ne pouvais reculer plus longtemps mon expédition; je pris cordialement congé de lui et de M. Neys, et, le 10 septembre, nous levâmes l'ancre. Je pris ma direction au sud, voulant gagner le détroit de *Patienta*, entre la grande île de *Batchian* et la pointe méridionale de *Gilolo*, pour atteindre de là *Goron-talo*. Je laissai successivement à ma droite *Tidor*, où l'on voit encore de nombreux vestiges de forteresses espagnoles, *Motir*, dont la forme déchirée annonce d'anciennes convulsions de la nature, et *Makian* que domine un pic volcanique. Le 12, nous repassâmes la ligne, et le même jour *l'Iris* s'engagea dans le détroit de *Patienta*. Bien que la navigation du détroit ne soit, dit-on, pas dangereuse, elle est néanmoins assez difficile à cause des courants. Le lendemain 13, nous sortîmes du détroit, et je revis *Oby Major*. Le

vent avait faibli et nous n'avancions que très-lentement. Ici nous reprîmes la direction de l'ouest, et le 14 nous atteignîmes le large golfe de *Tomini*.

J'aurais voulu me rendre directement à Gorontalo; mais craignant que le bâtiment marchand dont il a été question ne fût prévenu de notre arrivée et ne nous échappât, je me déterminai à explorer d'abord le golfe. Après quatre jours de croisière, j'aperçus enfin une voile sur laquelle je me dirigeai aussitôt en prenant le dessus du vent; je me tenais prêt à lui envoyer une pleine bordée, car je m'étais aperçu que ce navire avait à son bord un nombreux équipage de *Bougis* de Macassar, hommes décidés et qui étaient tous bien armés, de sorte qu'il aurait très-bien pu jouer le rôle de pirate. J'envoyai à bord un officier avec un détachement pour enjoindre au capitaine de me suivre à Gorontalo. Il ne fit aucune résistance. Cette frégate se nommait *Pacouloumoubie*, capitaine Ouva-Kassân, Arabe de nation. Nous arrivâmes le 19 à Gorontalo, où je remis le navire arabe entre les

main du résident, M. le chevalier de Guericke, gendre du résident de Ternate, M. Neys.

On ne peut pas dire que *Gorontalo* ait une rade, puisqu'il y a trop de profondeur pour que l'on puisse y mouiller si l'on veut se tenir à une distance convenable. Il semble que les ancres y tombent sur un fond d'écueils ou qu'elles s'y attachent à d'autres ancres, et il est fort difficile de les retirer : un grand nombre, en effet, y sont restées. J'en ai fait moi-même la fâcheuse expérience, et je me promis alors, si je revenais jamais à *Gorontalo*, de n'y pas risquer plus d'une ancre de jet.

Gorontalo (que les cartes écrivent aussi *Gonong-Tella*) est située sur la côte N. du golfe de Tomini, à l'entrée de ce qu'on nomme la Rivière. A droite et à gauche de cette rivière les terres sont élevées, et le sommet de quelques hauteurs voisines offre plusieurs forts généralement en assez mauvais état. Il y souffle alternativement un *terral* et une *brise*, c'est-à-dire un vent de terre et un vent de mer; ce dernier favorise l'entrée de la rivière, bien que le courant

y soit assez fort. A l'entrée, à trois ou quatre cents toises du côté de l'est, il y a deux petites baies ou criques qu'il faut franchir avec précaution au moyen de chaloupes disposées à l'avance, en attachant les grelins aussi ferme que possible aux rochers qui se trouvent en avant des deux criques, au-dessus du courant. Il faut s'y prendre de la même manière au-dessous du courant, quoique de ce côté-là on ait besoin de moins de grelins. La crique la plus éloignée, si elle n'est pas occupée, est préférable; je n'ai jamais ouï dire qu'il y soit arrivé aucun malheur. J'ajouterai que quelque scabreux qu'il soit pour un marin de se trouver si près du rivage, on ne doit pas s'y laisser aller à la crainte, et qu'en ce qui me concerne je ne voudrais plus m'y servir jamais d'aucune ancre. Quand on veut partir, on détache les grelins, et le courant vous porte comme de lui-même au milieu de la rivière; on peut d'ailleurs employer ses voiles et se faire remorquer par des chaloupes, si on le juge nécessaire.

Comme je n'ai rien trouvé dans les *Directions*

de Horsburgh sur Gorontalo et son mouillage, j'ai cru devoir profiter de l'occasion qui m'y a conduit pour consigner ces remarques qui sont de nature à être utiles aux marins. Il y a là de l'eau douce aux abords de la rivière ; néanmoins, pour l'avoir encore meilleure, je l'envoyai chercher un peu plus haut. On peut s'y pourvoir à bon marché de bétail et de rafraîchissements de toute sorte ; et, en donnant trois cartouches à un chasseur, on est à peu près certain de recevoir deux cerfs en échange. Ces animaux sont ici très-nombreux ; j'en ai vu quelquefois courir le long du rivage. Cette grande multiplication des bêtes fauves dans l'île de Célèbes provient sans doute de ce qu'il ne s'y trouve pas de tigres, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer. Les lacs y sont couverts de canards sauvages.

La résidence a un fort assez spacieux, pourvu de commodités habitations.

C'est ici, à proprement parler, que se trouve le pays des mines d'or, et que l'on recueille l'or le plus pur. C'est avec cet or que le pays paye ses impositions au gouvernement ; ce

dernier participe à l'exploitation des mines, dont les produits, d'une valeur fort inégale, sont néanmoins généralement satisfaisants.

Nous fûmes invités plus d'une fois chez le prince indigène de cette partie de l'île; on y dansait et on y jouait au *vingt et un*! La plupart de ce que l'on peut nommer les grands du pays prennent part à ces divertissements, et jouent un jeu dont on serait étonné même en Europe. Plusieurs jeunes filles, vêtues avec élégance de gazes transparentes, faisaient l'ornement de ces fêtes. J'offris en cadeau à tous les chefs du pays, avant mon départ, des dents de baleine et des *épaulards*, espèce d'ivoire dont ils font faire des manches pour leurs kris et que les indigènes savent travailler curieusement.

Le magistrat civil me pria, à mon départ, de toucher à Kéma, pour y déposer 122,000 florins en or des mines, et pour y transporter en même temps un prince indigène et sa suite, retenus prisonniers; en même temps il m'invita à m'emparer des radjah de *Moûton* et *Pridjî*, deux endroits situés à l'extrémité du golfe de Tomini.

Je ne pus me conformer sur ce dernier point aux instructions du résident, attendu que j'avais hâte de revenir à Amboine, où je présumais que le retour de *l'Iris* était attendu avec impatience pour le ravitaillement de *Merkus-Oord*, à la Nouvelle-Guinée, avant l'époque de la mousson de l'ouest.

Je quittai Gorontalo le 25 septembre 1830, et j'arrivai le 28 à la rade de Kéma. Je donnai immédiatement avis de mon arrivée à M. de Pietermaat, en lui faisant remettre ce que j'avais et le priant en même temps d'envoyer des chevaux pour le médecin de *l'Iris* et pour moi, afin que nous pussions aller lui rendre nos devoirs. J'avais d'ailleurs à prendre les dépêches qu'il devait expédier au gouverneur des Moluques. Le résident s'empressa de nous envoyer nos anciennes montures, et le 30 nous nous mîmes en route pour notre excursion à Ménada. La famille Pietermaat était fort impatiente des nouvelles que nous lui apportions de M. de Vidua.

CHAPITRE XIV.

Retour à Ternate. — Situation où j'y trouve M. de Vidua. — Sa disposition d'esprit. — Remarques sur les colonies néerlandaises des Indes orientales. — Économies du département de la marine; leurs résultats pour le service. — Considérations sur l'avenir de nos colonies des Indes orientales. — *Prenez garde qu'on ne vous les enlève!* — Remarque sur les Persans. — La marine russe. — Je prends congé de M. de Vidua — — Note dont il me charge. — Départ. — Route par le Loup. Remarques hydrographiques. — Bourrasques. — Poissons volants et leurs ennemis. — Effets des pluies entre les tropiques. — Baie d'Amboine.

Le 5 octobre, après avoir reçu les documents que le résident avait à me remettre, nous mîmes à la voile pour revenir à Ternate, où j'avais aussi à prendre les dépêches pour Amboine, en même temps que nous y reverrions le comte, que j'espérais trouver rétabli et en état de reprendre la mer. Nous y arrivâmes le 8. Je fus fort affligé de ne trouver que très-peu d'amélio-

ration dans la situation du malade. M. de Vidua ne se laissait cependant pas aller à l'abattement, et se montrait vraiment chrétien par sa résignation et sa soumission parfaite à la volonté suprême. Il nous était aisé d'apercevoir chez lui cette disposition dominante, quelque difficile qu'il soit d'ailleurs de deviner ce qui se passe dans l'âme humaine, surtout en de pareils moments. Le médecin, M. Coldenhof, se plaignait de ce que le comte ne prenait pas assez de repos, malgré les observations réitérées qu'il lui avait faites à cet égard : aussi M. Neys, qui possède une très-riche bibliothèque, ne cédait-il qu'à regret aux demandes de livres de M. de Conzano.

Pensant avoir gagné depuis longtemps la confiance de ce dernier, accoutumé à dire franchement ma pensée, et prenant le plus vif intérêt à sa prompte guérison, je pris sur moi un jour de lui faire à ce sujet quelques observations amicales. M. de Conzano avait le cœur trop bien placé, il avait trop d'esprit et de savoir-vivre, pour prendre en mauvaise part une sem-

blable démarche ; mais il me répondit , d'une voix légèrement émue , que s'il n'occupait pas son esprit par la lecture il se sentait assailli de toutes sortes d'idées sombres et décourageantes qui le rendaient malheureux. Ces paroles , et surtout le ton dont elles furent prononcées , firent sur moi une profonde impression ; c'était la première fois que M. de Vidua laissait percer cette disposition d'esprit , que son état n'était que trop bien fait pour justifier. Je me hâtai de faire part au résident de l'entretien que je venais d'avoir avec son hôte. A partir de ce moment M. Neys fut au-devant des désirs du comte , loin de chercher plus longtemps à les combattre.

Il me fallut annoncer encore une fois au comte , ce que je ne pus faire sans une peine réelle , que je me trouvais de nouveau dans la nécessité de partir sans lui pour retourner à Amboine. — Ne pouvez-vous encore attendre quelque temps ? me demanda-t-il. — Pas aussi longtemps , répondis-je à regret , qu'il serait nécessaire pour votre guérison ; tout au plus

deux ou trois jours. Je lui rappelai, ce que j'ai déjà dit précédemment, qu'il n'y avait momentanément qu'un seul navire de guerre pour desservir toutes les Moluques et la Nouvelle-Guinée, et qu'à mon retour à Amboine je serais très-probablement dans l'obligation de retourner à notre colonie du fort Dubus avec de l'argent et des vivres. L'économie avait été poussée si loin dans le département de la Marine, qu'on ne tenait pas un seul navire disponible dont on pût se servir au besoin, ce qui devait d'autant plus étonner que le commerce et la navigation sont pour ainsi dire l'aliment et le principe de vie des Pays-Bas. L'absence d'un second bâtiment de l'État qui pût faire le service de l'Archipel concurremment avec *l'Iris*, a mis plus d'une fois dans la nécessité de confier à des navires de commerce des transports importants, ce qui a eu de temps à autre de graves inconvénients. Un de ces navires, qui portait cent mille florins pour le compte du gouvernement, a fait dernièrement naufrage aux Kangiangs, environ 1° à l'est de

Madouré ; la même chose arriva à un autre bâtiment sur lequel se trouvait le ministre Lammers de Torenburg , ainsi que différents objets adressés à M. de Vidua , et une somme importante pour le gouvernement des Moluques. Tels ont été les fruits de ces économies mal entendues , je puis le dire comme marin et comme serviteur de l'État. Les équipages ont été pareillement réduits d'une manière exagérée ; et en ce qui regarde au moins les bâtiments légers , ils ne sont habituellement complets que sur le papier. Et les régiments indigènes , comment sont-ils composés ? On me pardonnera ces observations que j'aurais pu étendre , et qui m'ont été uniquement inspirées par mon zèle pour notre marine et par un profond amour de ma patrie.

Voulant profiter du peu de moments qu'il me serait permis de passer avec le comte , je me rendais très-souvent chez lui , ce qui paraissait lui faire un vrai plaisir. Nos belles colonies des Indes orientales , Java , les Moluques et les autres îles à épices , étaient fréquemment le

sujet de nos entretiens. — Prenez garde qu'on ne vous les enlève ! me disait-il un jour. Je lui fis observer que cela ne se ferait pas aisément, attendu que les troupes que le gouvernement y entretient sont actuellement d'une tout autre trempe que celles que l'on y maintenait précédemment, bien qu'à mon avis ce fût agir sagement que de prélever sur le profit actuel que nous donnent nos colonies une somme suffisante pour donner plus de développement encore à notre établissement militaire. D'assez grands intérêts sont ici en question pour que le gouvernement s'en préoccupe sérieusement. Quand on songe à l'avantage immense que donne à l'Angleterre ses rapides communications avec Calcutta, par l'isthme de Suez, pour se tenir dans l'Inde sur le pied que commanderaient les événements, quels qu'ils fussent, qui pourraient survenir en Europe, on ne peut s'empêcher de partager jusqu'à un certain point l'appréhension que m'exprimait M. de Vidua, et de se dire ce qu'il me disait de nos colonies : *Prenez garde qu'on ne nous les enlève !* Il est certain que la guerre

échéant, les Anglais auraient pu mettre la main sur toutes nos possessions du grand Archipel longtemps avant que nous n'ayons été avertis de nous tenir sur nos gardes. C'est donc une raison suffisante de ne pas nous laisser aller à une sécurité excessive, qui pourrait nous coûter si cher : quelque peu probables que soient des événements, il ne faut pas perdre de vue que toujours ils sont possibles. Quant à moi, je ne puis écarter de mon esprit cette lugubre pensée que tôt ou tard la Néerlande se verra arracher ses colonies, qui sont encore pour elle une source si abondante de prospérité!.....

Dans les fréquentes conversations que j'avais avec le comte sur ce sujet et sur tous ceux qui venaient s'offrir à notre esprit, il fit cette remarque assez curieuse, que de toutes les nations policées du globe les Persans sont les seuls qui ne s'aventurent jamais sur mer, invinciblement éloignés de cet élément par principes de religion. Nous parlâmes aussi de l'extension de la marine russe, et nous remarquâmes de quel œil jaloux la puissance qui se glorifie le plus de

la sienne voit les succès et le progrès de celle des autres peuples. Il est remarquable, disais-je au comte, que la marine russe, que l'on peut nommer fille de la marine néerlandaise, a conservé tous les termes de marine qu'elle a autrefois reçus de nous ; mais en même temps que la mère a déchu de sa splendeur passée, la fille croît chaque jour en forces et en développement.

Le 13, je demandai à M. de Vidua s'il avait des ordres à me donner pour Amboine. Il parut affecté de cette annonce définitive de mon très-prochain départ, et me dicta une note ainsi conçue :

Pour monsieur le Gouverneur.

« 1° Envoyer à Batavia une note sur les bâtimens de commerce, que M. le chef du port à Amboine a promise.

» 2° Envoyer pour M. le comte de Vidua la traduction dont madame Ellinghuizen a bien voulu se charger.

» 3° Donner avis à Batavia que M. le comte

n'est pas mort, et faire savoir cela à MM. Maclaine et Wadson, ou bien à M. Gevers, en ajoutant que le comte tâchera d'avoir de leurs nouvelles un peu détaillées. Mille remerciements à M. le gouverneur des Moluques. »

Il paraîtrait d'après cette note que l'intention du comte n'était pas de retourner à Amboine, mais bien de s'embarquer directement pour Java. La traduction mentionnée au deuxième paragraphe était probablement un Recueil d'histoires curieuses relatives à Amboine, histoires dont quelques-unes ont trouvé place dans les souvenirs qui précèdent, ou pourront s'offrir encore à ma plume dans ceux qui me restent à raconter.

Le 14 septembre de bonne heure je pris congé de M. de Conzano. Ce fut avec une peine sincère que je me séparai d'un homme avec qui j'avais longtemps partagé les fatigues et les plaisirs de nos longues courses, et que nos relations m'avaient appris à aimer davantage à mesure qu'elles m'apprenaient à le mieux connaître.

A peine de retour à mon bord, l'ancre fut

levée et les voiles hissées. En avançant vers Amboine nous n'eûmes pas de clair de lune, de sorte que je résolus de prendre le passage, autant que possible, à l'ouest des îles et à l'est du *Loup* (*Wolf*), rocher que nous passâmes à la hauteur suivante, sur la carte de Norie de 1821 :

Le pic de Ternate portant	N.-E. au N.
Makhian	— E. N.-E. $\frac{3}{4}$ à l'E.
Le Loup	— O. $\frac{1}{2}$ S.

Suivant notre estime, nous étions à 1 lieue $\frac{1}{4}$ (marine) de ce dernier point; nous apercevions très-clairement les brisants et le roulement des vagues. Ce passage me parut être très-bon; je le crois préférable au détroit de Patienta, non pas seulement à raison de sa largeur, mais aussi parce qu'on y est favorisé par un courant et un terral du sud, du moins les éprouvâmes-nous alors. Beaucoup de marins, néanmoins, redoutant l'écueil toujours dangereux du *Loup*, évitent avec soin ce passage, quoiqu'il se trouve, ainsi qu'on l'a vu, à une assez grande distance des îles, et qu'on soit suffisamment averti de sa

proximité, le jour par la vue même des brisants, la nuit par le brisement des vagues.

Nous vîmes une grande quantité d'épaulards et de cachalots. A la hauteur d'*Oby-Major* nous eûmes beaucoup de vent, de pluie et de bourrasques, qui ne tardèrent pas à donner de l'occupation aux voiliers et aux charpentiers. Nous y vîmes aussi plusieurs troupes de poissons volants que d'autres poissons poursuivaient, et qui ne s'élevaient pas plutôt au-dessus de l'eau au moyen de leurs ailes qu'ils se voyaient assaillis par des bandes de mouettes, et d'autres oiseaux, de sorte que, placés entre ces deux ennemis que leur envoyait chacun des deux éléments, ils semblaient inévitablement destinés à servir de pâture ou aux uns ou aux autres. Quelques-uns s'élevaient assez haut pour venir retomber sur notre pont.

Lorsque nous fûmes en vue de *Xulla-Bessies* et de la terre de *Bouro* le vent tomba et le temps redevint agréable. A Amboine, à Banda et dans les autres terres environnantes, on n'a pas à se plaindre de la sécheresse. Les pluies abondantes

que l'on y reçoit purifient, dit-on, l'air en le rafraîchissant, et contribuent à assainir un climat que les chaleurs équatoriales sembleraient devoir rendre moins salubre qu'il ne l'est en effet.

Le 23 nous passâmes le détroit de Bouro, et nous arrivâmes en vue de la baie d'Amboine. Un navire marchand, *le Bourong* (*l'Oiseau*), venant de Java, entrait en même temps que nous dans la baie. Ce bâtiment arrivait dans l'intention de faire un bon marché vers la fin de la mousson de l'est (car à cette époque tout est ordinairement cher), puis de retourner à Java avant le commencement de la mousson de l'ouest, et de revenir ensuite avec un nouveau chargement. Lorsque nous fûmes arrivés tous les deux à une certaine hauteur dans la baie, je bordai douze solides avirons de bois de frêne, à chacun desquels je plaçai deux hommes que deux autres remplaçaient de demi-heure en demi-heure. La pluie nous avait repris avec une nouvelle force, et nous avions devant nous la perspective assez peu agréable de passer ainsi la nuit tout

entière, tout le monde sur le pont ou dans les vergues. Aussi redoubla-t-on d'ardeur à la manœuvre, et à onze heure et demie *l'Iris* jeta l'ancre, tandis que *le Bourong* ne put effectuer son mouillage que le lendemain dans l'après-midi.

J'avais ainsi employé treize jours à faire la traversée de Ternate à Amboine.

CHAPITRE XV.

Cadeaux à mes amis d'Amboine. — Remarques sur la cherté de la vie dans cette colonie. — Avantages de Java à cet égard. — Peine qu'éprouvent M. le gouverneur Ellinghuizen et son épouse en apprenant l'accident de M. de Vidua. — Nouveau voyage à la Nouvelle-Guinée. — Pirates. — Nouveaux détails sur les ressources territoriales du pays. — Les chefs indigènes et les pirates. — Croisière inutile. — Retour à Amboine. — Le ministre Ham. — Lettre du comte de Vidua. — Je me prépare à retourner à Ternate. — Fatale nouvelle. — Mort du comte. — Détails. — Obsèques. — Réflexions. — Portrait du comte. — L'exemplaire des Mémoires de Fouché.

Mon premier soin fut de remettre mon rapport au gouverneur, ainsi que les dépêches dont j'étais chargé, et d'envoyer à tous mes amis et à mes connaissances, parmi lesquels il faut mettre au premier rang madame Ellinghuizen, les cadeaux ordinaires, consistant principalement en oignons et en pommes de terre de Kéma,

deux articles qu'Amboine ne produit pas , et qu'en conséquence il faut tirer du dehors. C'est principalement Java qui les fournit , ainsi que les autres produits d'Europe , et même le riz ; mais l'élévation des droits d'entrée à Amboine en augmente beaucoup le prix , et y rend la vie très-chère. Les employés civils et militaires de l'île de Java ont à cet égard un grand avantage sur ceux des Moluques.

Ai-je besoin de dire combien le gouverneur, M. Ellinghuizen , fut affecté , ainsi que son aimable épouse , de l'accident arrivé à M. de Vidua ? Une seule chose les consolait de ne pas être à même de prodiguer eux-mêmes au comte les soins que son état réclamait , c'était de le savoir chez M. Neys , dont ils connaissaient l'hospitalité généreuse et les excellentes qualités. Quoique malade elle-même en ce moment , madame Ellinghuizen oubliait ses propres souffrances pour ne songer qu'à celles de l'hôte si distingué pour lequel elle et son époux avaient conçu une véritable affection , et elle voulait être instruite jusque dans les moindres

dres détails de tout ce qui se rapportait au terrible accident qui le retenait à Ternate.

Cependant les affaires du service devaient faire trêve à ces affligeantes préoccupations. M. Ellinghuizen m'informa que j'étais désigné pour un nouveau voyage à la Nouvelle-Guinée. Je m'y préparai sans perdre de temps, parce que nous touchions au terme de la mousson, et que plus je tarderais à remettre à la voile, plus j'éprouverais de difficultés au retour. Je levai l'ancre le 5 novembre 1830.

Comme c'était l'époque du changement de mousson, nous fûmes généralement favorisés d'un bon temps, sans pourtant échapper de temps à autre à quelques petites bourrasques. Dans un de ces coups de vent, à la hauteur de Saway, sur la côte septentrionale de la Grande-Céram, un matelot tomba à la mer et périt malgré nos efforts pour le sauver. Ces sortes d'événements attristent les équipages, qui en gardent longtemps le souvenir.

Rien n'était changé à la Nouvelle-Guinée depuis ma dernière mission. On y apprit avec une

peine véritable le malheur du comte ; ici, comme partout , il n'avait laissé que des souvenirs affectueux. Les prairies qu'on avait semées autour de la colonie et dont j'ai dit quelque chose précédemment , s'étaient rapidement propagées et étaient partout d'une venue magnifique. Le bétail y prospérait à souhait. J'amenais avec moi un taureau destiné à en hâter la propagation.

Des recherches ultérieures ont étendu les notions que j'avais déjà recueillies sur les productions indigènes de la Nouvelle - Guinée. On y trouve des cocotiers, des arbres de sago, des jambosiers, des obies, des citronniers, du poivre-piment, des canamelles, du pisang, des papajers et du rosamala ; il y a du fer, du bois d'ébène et du bélisary, ainsi que du bois de canne et du bambou, cette richesse des climats du tropique. Le bois de bambou a, en effet, une multitude d'usages dans l'économie domestique, et on ne tire pas une moindre ressource de ses feuilles, de ses racines et des filaments que fournit son écorce. Le bambou lui-même est pour les indigènes un aliment recherché.

Les chefs de *Namalotta* et de *Mowara* vinrent se plaindre à moi que leurs négrieres étaient en butte aux incursions des pirates. Voulant leur prouver que leur soumission au gouvernement suffisait à les protéger, je mis immédiatement à la voile pour donner la chasse à ces pirates ; mais ils avaient eu vent de mon arrivée , et ils avaient déjà pris la fuite. Après cinq jours de croisière sans résultat, je vins mouiller près de la plus grande île, en avant de la baie extérieure, par huit brasses et un excellent fond.

Le 2 décembre, après avoir renouvelé notre provision d'eau douce et pris à bord les malades, je levai de nouveau l'ancre et m'éloignai de *Merkus-Oord*. Nous fîmes l'impossible pour atteindre Amboine avant la mousson de l'ouest, car déjà les vents étaient variables. Le 10 nous étions mouillés dans la grande baie. La santé de madame Ellinghuizen ne s'était nullement améliorée, malgré les plus tendres soins de son mari et de tous ceux dont elle était entourée. Pendant les réparations que l'on devait faire à *l'Iris*, l'état-major profita de l'aimable hospitalité que

lui avait offerte M. le ministre Ham, homme respectable, dont la mort a seule révélé l'insaisissable charité. Une multitude de malheureux ont perdu en lui leur unique appui.

Une lettre du comte de Vidua reçue pendant mon absence exprimait son désir d'être transporté à Amboine. Lors même que les besoins du service ne m'auraient pas rappelé à Ternate, cette lettre aurait suffi pour y hâter mon retour. Mais au milieu de mes préparatifs, que j'accélérais de tout mon pouvoir, un coup bien inattendu vint nous frapper tous cruellement. Dans l'après-midi du 25 décembre, nous vîmes entrer dans la baie une goëlette néerlandaise commandée par le capitaine Ledoux, Français d'origine ; ce bâtiment venait de Ternate, et il portait le pavillon de deuil. Nous pressentîmes tous la douloureuse nouvelle : le comte Vidua de Conzano n'était plus !....

Je me hâtai de me rendre à bord de la goëlette : je n'essayerai pas d'exprimer avec quel affreux serrement de cœur je revis, pâle et sans vie, celui qui m'avait inspiré une affection toute

fraternelle , à laquelle se mêlait une admiration véritable pour les vastes connaissances dont il était doué. Le corps, encore placé dans l'attitude où il avait rendu le dernier souffle , était étendu sur le dos , la jambe droite , celle qui avait été brûlée , dans une position courbée , et les mains à demi-jointes. Je ne pus retenir mes larmes à cette triste vue. Il me fallait cependant recueillir de la bouche du capitaine tous les détails du lugubre événement. M. de Vidua avait été embarqué le 21 décembre , et il était mort le 25 , vers les cinq heures du matin , en vue même d'Amboine , et quelques instants seulement avant que la goëlette entrât dans la baie. Pendant la nuit du 24 au 25 , il avait plusieurs fois laissé échapper en anglais cette exclamation : *je me meurs !* Au dernier instant il avait demandé de l'eau , dont il avait bu une seule gorgée , et immédiatement après il avait articulé ces mots : *c'est fini !* Ce furent ses dernières paroles ; déjà il n'existait plus.

Je pus facilement me représenter , moi qui sais à quel point M. de Vidua avait le cœur sen-

sible et l'âme aimante, combien il dut lui être pénible en de pareils moments de ne voir autour de lui ni un parent, ni un ami. M. Ellinghuizen, en apprenant cette fatale nouvelle, fut frappé comme d'un coup de foudre. Il fallut prendre toutes les précautions possibles pour la cacher à madame Ellinghuizen, pour laquelle, dans son état de faiblesse et de surexcitation malade, toute émotion violente pouvait être fort dangereuse. Cette considération ne permit point de transporter le corps au palais du gouverneur; on désigna à cette fin la maison des Orphelins Bourgeois, qui est un très-bel édifice. Je réclamai de M. Ellinghuizen la triste mission de tout diriger et de tout surveiller en personne; on comprend que mon départ pour Ternate avait été ajourné. Les officiers de l'*Iris* voulurent transporter eux-mêmes dans la grande chaloupe les restes de celui qui avait été leur compagnon : pendant ce temps la flamme et le pavillon de notre bâtiment étaient hissés à demi-hauteur en signe de deuil.

J'avais proposé au gouverneur de faire con-

struire pour le comte un tombeau particulier, ne doutant pas que le corps ne fût plus tard réclamé par sa famille et ne dût être transporté en Europe. M. Ellinghuizen, malgré son amitié pour le défunt, ne pouvait se résoudre à ce que je demandais. Je lui représentai respectueusement combien mon respectable et bien-aimé père s'était tourmenté l'esprit, parce que lors du décès de ma grand'mère, née baronne de Maurégnault ¹ et de ma mère chérie, née Im-

¹ Il y a des familles qui écrivent *de Mauregnault* et il y en a d'autres qui portent le nom de *Boreel de Mauregnault*. Elles semblent former deux familles différentes ; mais, au fond, les *de Mauregnault* et les *Boreel de Mauregnault* ne forment qu'une seule et même famille.

En 1654, *Agnès Boreel* épousa *Caspar de Mauregnault*, et les descendants de ce mariage à la quatrième génération ont acheté de M. *Johan Boreel de Mauregnault*, doyen du conseil suprême de la *Zélande*, par un cadeau de cent mille florins, l'autorisation d'ajouter au nom de MAUREGNAULT celui de BOREEL, et de s'appeler, en conséquence, BOREEL DE MAUREGNAULT. Les *Boreel* sont une famille de la *Zélande*, dont un membre, *Jacob Boreel*, fut, en 1709 et 1710, bourguemestre de Neere, lieu où ladite famille avait sa tombe ornée de sculptures et d'images en albâtre avec leurs armes ; cette tombe fut démolie lorsque, du temps des Français, l'église de Neere fut changée en hôpital. A cette époque, les restes mortels de cette famille, ainsi que de celle de l'auteur de ces voyages, furent transportés, de même

mens¹, on avait négligé, en les déposant dans le tombeau de famille où nos ancêtres reposaient depuis plusieurs siècles, de distinguer les deux cercueils en y faisant inscrire le nom des défunts. Mes représentations décidèrent M. Ellinghuizen à faire prendre du moins la même précaution.

Comme je l'ai dit, tout devait se faire en quelque sorte secrètement, de peur que la connaissance n'en vînt à madame Ellinghuizen; cette raison priva même M. le gouverneur de la triste satisfaction d'assister aux obsèques d'un homme qu'il regrettait sincèrement. Il n'y a pas aux Moluques de chars destinés au transport des morts; ce sont des porteurs chrétiens qui sont

que d'autres tombes de maisons notables, à *Zandyk*, éloigné d'environ un quart de lieue.

¹ Mademoiselle Immens descendait de l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Le Pieux Communiant*, qui portait ce nom. Dans la Préface dudit ouvrage, dont *J. Willemsen*, professeur de théologie, publia en 1764 une sixième édition, et qui fut imprimé pour la onzième fois à Rotterdam en 1837, on trouve la généalogie de cette respectable famille, laquelle remonte à une époque fort antérieure à l'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas. De cruelles persécutions forcèrent alors les ancêtres de cette famille de prendre la fuite.

chargés de cette tâche. Le cimetière est d'ailleurs situé à une assez grande distance de la ville. Cette fois ce furent les sous-officiers et les gabiers de mon bord qui rendirent au comte ce devoir funèbre. Trois de mes officiers et un aspirant de marine portaient les coins du poêle. Je suivais le cercueil, avec plusieurs membres du conseil d'administration de l'hospice des orphelins. Du reste, il faut le dire, on ne fait qu'une médiocre attention, dans les Indes orientales, aux restes mortuaires de ceux qui ne sont plus. Les porteurs ordinaires suivaient aussi le convoi, et ne furent pas privés du don libéral qui leur est alloué en de tels cas.

Ce fut le 26 décembre 1830, à 5 heures et demie du soir, qu'eut lieu la triste cérémonie. Avant que le cercueil fût fermé, je voulus voir encore une fois les traits de l'homme éminent que j'avais été fier d'appeler mon ami, et je le remerciai dans ma pensée des derniers souvenirs qu'il m'avait adressés, tant par l'organe du capitaine Ledoux que dans la lettre que peu de temps avant sa mort il avait écrite

à M. Ellinghuizen. Aucun symptôme de décomposition ne se manifestait encore. En contemplant ces traits livides et amaigris, et ces yeux autrefois animés d'une si noble intelligence, aujourd'hui ternes et à demi-fermés, je ne pus me défendre d'une impression profondément religieuse; je m'agenouillai près du cercueil, et je restai longtemps ainsi le front baissé vers la terre, adressant mentalement à Dieu la prière fervente que la fin du comte eût été celle des justes, et que son âme fût admise, pour l'amour du Sauveur, à la jouissance des biens du Ciel! Je ne craignis pas, moi marin, de paraître bizarre à ceux qui m'entouraient; en ces circonstances solennelles, les petites considérations du monde s'effacent devant la solennelle impression dont est pénétrée l'âme du chrétien.

Bien d'autres pensées s'élevaient en moi pendant les derniers devoirs dont la religion entoure ce moment suprême. Je voyais les hommes jetés pour un instant dans le tourbillon confus du monde, accomplissant avec tant de peines et de soucis la destinée à laquelle chacun d'eux est

entraîné, et arrivant tous par tant de routes diverses à un seul et même but, l'anéantissement ! Ceux-ci, attachés au lieu qui les voit naître, et dont rien ne pourrait les arracher, y coulent obscurément les jours qui leur sont donnés sur la terre, plus heureux peut-être de ce calme et de cette obscurité que d'autres ne peuvent l'être par le bruit et l'éclat ; ceux-là obéissant à l'irrésistible penchant qui les entraîne, n'hésitent pas à quitter les joies de la famille, et les douceurs du foyer domestique, pour courir, impatients, au-devant des hasards que leur imagination évoque, et des dangers que méprise leur esprit. Pour ces derniers il faut des peuples nouveaux, des mœurs étrangères, des contrées lointaines ; il leur faut les terribles scènes de la mer et les grands spectacles de la nature. Dès que ce désir de voyager s'empare de l'homme, toute autre impression s'efface. Nulle difficulté ne l'arrête, nul péril ne l'affecte, nulle privation ne l'effraye. Le repos lui pèse et lui devient insupportable ; il lui tarde de se voir lancé au milieu des scènes nouvelles que lui

réservent d'autres climats, de gravir au sommet des montagnes les plus élevées, de pénétrer dans les profondeurs des contrées sauvages. La carrière s'ouvre devant lui sans horizon et sans limites, jusqu'à ce que la froide main de la mort vienne l'arrêter tout à coup au milieu de ses courses...!

Tels sont ces esprits généreux toujours avides de connaissances nouvelles dont ils veulent enrichir l'humanité; tel avait été M. de Vidua. Lui que tant de liens d'amitié, de famille, de considération et de fortune semblaient devoir retenir au milieu des siens, sous le beau ciel de l'Italie qui l'avait vu naître, il s'était senti dévoré du désir incessant de parcourir le monde et d'étudier la nature sous les climats différents où ses magnificences se déploient, et où éclatent ses phénomènes. Cette passion de toute sa vie pour les voyages et pour l'étude l'avait épuisé avant le temps. D'autres plus compétents apprécieront son vaste savoir, son esprit éminent, son érudition profonde autant que variée; moi je me borne à rendre hommage aux grâces de

l'homme privé, aux charmes puissants de sa conversation, à l'entraînement de ses manières toujours affables sans jamais cesser d'être nobles. Né pour le monde aristocratique, il se pliait sans effort et sans contrainte à la société, quelle qu'elle fût, où le hasard le mêlait. Il parlait presque toutes les langues d'Europe ; il avait fait en peu de temps de rapides progrès dans l'étude du hollandais, et il commençait même à s'exprimer aisément en malais. Sa taille était médiocre et sa physionomie agréable ; mais l'étude avait marqué de rides prématurées son front amaigri. Il ne touchait jamais une carte, parce que ce jeu, disait-il, est tout entier soumis au hasard ; mais il aimait beaucoup les échecs et les dames, et, dans le temps de nos courses, chaque officier de l'état-major lui faisait alternativement sa partie après le déjeuner et le dîner. Musicien consommé, et d'une force remarquable au piano, il pouvait briller au milieu des gens frivoles aussi bien que dans un cercle de savants et d'érudits. Sa mémoire était prodigieuse, et l'on éprouvait un étonne-

ment toujours nouveau de rencontrer tant de connaissances différentes réunies dans un même esprit sans jamais s'y confondre. Sa plus grande ambition était de vivre assez pour faire part au monde savant du fruit de ses observations ; jamais ouvrage plus précieux n'aurait probablement contribué à l'agrandissement de nos connaissances. Tous les livres qu'il lisait ne sortaient de ses mains que couverts de ses annotations. Le célèbre et malheureux Dumont d'Urville, lors de son passage à Amboine , y avait laissé en cadeau les Mémoires alors récents de Joseph Fouché ; M. de Vidua lut cet ouvrage avec intérêt , mais rien de ce qu'il y trouva n'était nouveau pour lui. Hommes et événements lui étaient familiers. Tous les blancs que la discrétion de l'éditeur avait cru devoir laisser dans les noms propres ou dans le détail de certaines circonstances , le comte les avait remplis à la marge, tout au moins par des conjectures. Je conserve comme une relique précieuse cet exemplaire, que j'ai acheté à haut prix lors de la vente de la bibliothèque de M. le magistrat Boers à qui il

appartenait. A la page 403 du second volume, où il est fait mention de l'empereur Napoléon et de la déclaration que fit lord Wellington à Fouché « que les Puissances s'étaient prononcées en faveur de Louis XVIII, » le comte, entre autres remarques, écrivit ces mots au crayon : *Conçoit-on une idée plus folle que celle d'arrêter des vainqueurs avec des ruses, des fraudes et des intrigues de police ?*

CHAPITRE XVI.

Ma promesse à M. de Vidua , et la promesse anglaise. — Je quitte Amboine. — Changement de bâtiment. — *Le Pylade*. — Relâche à Calie-Mariedjân. — La rencontre. — Le corps de M. de Vidua transporté d'Amboine à Java , de Java en Hollande et de Hollande en Italie. Son dernier séjour. — Notes manuscrites laissées par M. de Vidua ; ses intentions à leur égard. — Encore Valentyn. — Derniers adieux à M. de Vidua.

Au temps de nos courses communes , j'avais promis à M. de Vidua d'aller le voir en Italie lorsqu'il y serait de retour. Plusieurs Anglais , m'avait-il dit , lui avaient fait la même promesse , mais en ajoutant : *Before, I must make money*, « auparavant il faut faire de l'argent. » Lorsqu'il eut ainsi échangé ce monde pour un autre , il fallut me résoudre à m'éloigner de sa dépouille mortelle ; car si l'homme s'abandonnait , sans mesure et sans fin , aux regrets que

lui inspire la perte de ceux qu'il a aimés et voulait s'arrêter aux lieux qui les lui rappellent, il ferait de ce monde une éternelle vallée de larmes, et non plus le théâtre où sa tâche est avant tout de s'acquitter de ses devoirs et d'accomplir l'œuvre que la Providence lui assigne. Mais le souvenir d'un homme remarquable à tant de titres, dont un hasard auquel je rends grâce m'a rapproché pendant une année de ma vie, ce souvenir vivra en moi jusqu'à mon dernier jour.

Je passerai sous silence les incidents peu remarquables qui marquèrent pour moi l'année 1831, pour arriver aux premiers mois de 1832. A cette dernière époque, je me disposai à quitter les Moluques. On me donna alors, à la place de *l'Iris*, le commandement d'une autre goëlette, *le Pylade*, joli bâtiment nouvellement construit d'après le modèle de l'aimable et brave contre-amiral Melvill de Carnbée. Plus tard, vers la fin de la même année 1832, je croisais avec mon nouveau navire à la hauteur de *Calie-Mariedjân*, île située entre le méridien de Poulo-

Mandalika et celui de Japara. J'avais jeté l'ancre à l'embouchure de la rivière, pour y recueillir du bois de chauffage qu'elle apporte en abondance et qui vient échouer sur le rivage. Vers le soir, une autre goëlette ankra près de moi : c'était *le Sirius*, commandée par le capitaine Deigton, que je connaissais beaucoup et à qui j'allai faire visite. C'était, comme moi, le besoin de bois qui l'avait amené là ; il devait s'y arrêter vingt-quatre heures et reprendre son voyage. « J'ai à bord de ma goëlette, me dit-il, une de vos anciennes connaissances. » Je ne savais ce qu'il voulait dire, et je cherchais en vain autour de nous un visage qui me fût connu. — « Ne voyez-vous point ce coffre ? » ajouta-t-il en me désignant du doigt une grande caisse déposée sur le pont : — c'était le corps de M. de Vidua ! Le capitaine Deigton était chargé de le transporter d'Amboine à Java, pour la somme exorbitante de 1000 florins. Cette vue m'affecta péniblement. Je partageai sur-le-champ ma provision de bois avec *le Sirius*, qui remit immédiatement à la voile.

D'après les informations que je reçus plus tard, le corps fut de nouveau embarqué à Batavia pour l'Europe le 14 février 1833, sur *l'Hélène-Christine*, capitaine Martens. Il arriva le 2 juillet suivant à Helvoetsluis, dans la Néerlande, d'où il repartit pour l'Italie; et là, après tant de courses sur toutes les mers du globe, il fut enfin inhumé à Saint-Moriz, où il attend, dans le silence de la tombe, le grand jour du jugement.

J'ai parlé souvent des notes nombreuses où M. de Vidua déposait chaque jour le résultat de ses observations, et j'ai dit que sa grande ambition était de vivre assez pour donner à ces notes précieuses une forme qui leur permît de voir le jour. Je dois consigner ici une observation importante que ma mémoire me rappelle. Il avait déclaré que s'il venait à mourir inopinément, il désirait que rien de lui ne fût publié, parce que personne autre que lui ne pourrait tirer de ses notes un parti qui pût les rendre dignes du monde savant.

J'espère avoir répandu, par les détails que je

viens de communiquer, quelque lumière sur la vie et le caractère d'un homme si digne d'être connu, et pour lequel je conserve des sentiments si sincères d'estime et d'affection; je me flatte d'ailleurs qu'en m'attachant ainsi à reproduire quelques traits de son image, j'aurai fait une chose agréable à ceux d'entre ses parents et ses amis qui vivent encore, de même qu'à ceux qui, sans lui avoir été attachés par les liens du sang ou de l'amitié, savent apprécier le voyageur savant et déplorent la perte que les sciences ont faite en lui. C'était, on le comprendra sans peine, une véritable satisfaction pour mon cœur hollandais d'entendre un homme tel que le comte de Vidua faire avec chaleur l'éloge d'un *Valentyn*, et déclarer que de tous les livres qu'il avait lus sur toutes les parties du monde, il n'en connaissait aucun de supérieur à celui-là. Oui, cher et noble comte, vous avez rendu et vous aimiez à rendre hommage à la vérité, et l'éloge sorti de vos lèvres ne pouvait être ni suspect ni exagéré. Recevez-en les remerciements sincères d'un homme qui vous a voué un culte de grati-

tude et d'admiration, et qui chaque jour encore demande au Ciel de vous accorder la récompense des efforts que vous fîtes pendant votre trop court passage sur la terre, pour glorifier le Créateur en nous faisant mieux connaître les œuvres de la création.

CHAPITRE XVII.

Notions sur les ressources que présenteraient en temps de guerre les colonies néerlandaises. — Le commandant Vosmaer et la terre de Kendari. — Je suis chargé d'une mission exploratrice dans les parties méridionales de Célèbes. — L'ancien fort Panakoke. — Souvenirs historiques. — Danger d'un trois-mâts hollandais. — Détroit de Tanakeke. — Le coup de diane et le coup de retraite. — La marine et l'économie. — Bonthaïn et sa rade. — Détroit de Salayer. — Détails nautiques. — Boulécomba. — Aventure plaisante. — Salayer et sa rade. — Hoog-Eiland. — Séjour. — Observations nautiques. — Écueils Whale. — Iles du sud de Salayer. — Malmalakki. — Pirates. — Schiedam. — Gounong-Api. — Florès. — Nouvel écueil signalé au nord de Florès. — Naufrage de *la Calypso*. — Sort de l'équipage.

J'ai fait connaître précédemment que l'un des principaux objets de la fondation d'une colonie sur la côte occidentale de la *Nouvelle-Guinée* avait été de procurer, en temps de guerre, des vivres à Amboine, me proposant de déve-

lopper plus tard quelques vues à ce sujet lorsque je serais amené à m'occuper des pays Kendariens. Je vais consigner ici un certain nombre de remarques qui peut-être ne seront pas dénuées d'intérêt, les courses nombreuses que j'ai faites en diverses parties de Célèbes m'ayant mis à même d'y recueillir des notions généralement peu connues.

M. Vosmaer, qui fut premièrement officier de marine et commanda ensuite un navire marchand, avait ainsi navigué pour le commerce et découvert une magnifique baie dans le pays de *Kendari*, situé dans la région sud-est de Célèbes. Il y fut élevé au poste d'assistant-résident, et eut à sa disposition une petite goëlette du gouvernement. Il put ainsi lever un plan de cette baie, qui reçut en son honneur le nom de baie *Vosmaer*. Peu de temps après, ce fonctionnaire estimable mourut à la rade de *Bouton*. Le gouvernement prescrivit alors au gouverneur de Macassar d'envoyer à Kendari un homme en état de fournir de bonnes notions sur la situation du pays, sur ses ressources, sa population,

ses produits, etc. Le gouverneur, fils de feu M. Bousquet, membre du conseil des Indes, voulut bien jeter les yeux sur moi pour cette mission.

C'était en 1836. Je commandais alors la goëlette *le Crocodile*. J'embarquai un détachement de vingt flanqueurs pour renforcer d'autant mon équipage, et je partis de Macassar le 28 août au matin pour *Bonthaïn* et *Salayer*, ayant en outre à bord quelque argent et un certain nombre de passagers. Nous passâmes peu après devant l'emplacement où s'élevait jadis le fort *Pana-koke*, première place dont les Hollandais s'emparèrent à Célèbes, le 12 juin 1660, après un combat opiniâtre. On en distingue encore quelques vestiges. A chaque pointe de terre, à chaque île, à chaque baie que le navire aperçoit sur sa route, s'attache un souvenir historique. La pointe et les rochers de *Glisson*, près desquels nous passâmes ensuite, m'en rappelait un d'un autre genre. Ce fut là que me rendant de Kéma à Macassar je rencontrai un trois-mâts hollandais, *le Diderique*, capitaine Borneman, venant

de Sincapoura, qui venait d'échouer sur les écueils. Il faisait des signaux pour appeler à son aide, et avait hissé des signaux de détresse. Je jetai l'ancre dans une position très-périlleuse, et j'eus le bonheur de le délivrer, non sans avoir couru moi-même un danger sérieux et après bien des efforts et des peines. Peu s'en fallut qu'en me servant des ancres de jet je ne perdisse une chaloupe montée par douze de mes hommes.

Dans la nuit du 29 nous pénétrâmes dans le détroit de *Tanakeke*. Ce détroit est complètement à l'abri du vent, de sorte que le bâtiment s'y trouva dans un calme plat et sans aucun mouvement sensible. Je fis tirer le coup de diane et le coup de retraite, ce dont une de nos plus jolies passagères fut tellement effrayée, quoiqu'on l'eût avertie, qu'elle tomba en faiblesse. Ces deux coups avaient été supprimés précédemment par mesure d'économie; mais le gouverneur de Macassar s'était adressé à ce sujet au gouverneur général, en lui faisant observer que l'on appliquait déjà ces mesures d'économie à tant d'ob-

jets relatifs à la marine, et que l'on n'avait conservé qu'un si petit nombre de vaisseaux de guerre, qu'il fallait pourtant bien que ceux dont on se servait encore fissent remarquer, le long des côtes des contrées transmarines, *qu'il y avait encore une marine*. Plus d'une fois le gouverneur dont il est question m'a expédié sur différents points de la côte uniquement pour que j'y fisse entendre pendant une huitaine le coup de diane et le coup de retraite, et rappeler par là aux chefs de ces parties de l'île que le gouvernement (c'étaient ses propres termes) existait encore à Macassar. On paraît trop oublier, hélas, que la grandeur de la Néerlande a suivi dans ses phases la grandeur de sa marine, puissante et prospère quand ses escadres étaient belles et nombreuses, perdant successivement de sa richesse et de sa puissance à mesure que ses flottes devenaient moins nombreuses et moins redoutables.

Le 2 septembre nous jetâmes l'ancre dans la rade de *Bonthaïn*, où il y a une belle forteresse. Je débarquai l'argent et les militaires, et fis

remplir la cale d'excellente eau de rivière : on ne peut avoir à Macassar que de l'eau de puits ou de source. On peut dire de cette partie de Célèbes que c'est un pays béni du ciel. Les légumes y abondent, et on y recueille de grandes quantités de café. La rade est bonne. Les bâtimens qui vont à Amboine et à Banda pendant la mousson de l'ouest ne doivent jamais passer durant la nuit le détroit de *Salayer*. On jette l'ancre aussi près que possible en arrière de la pointe de *Païtang*, partie la plus méridionale de Célèbes ; plus près on en est, plus on est à l'abri des vents du nord-ouest. Pendant la mousson du sud-est on y est bien placé aussi ; cependant on s'approche davantage de la rade du côté de l'est, et on se tient plus loin de la côte, guidé par les indications de la sonde.

Le 5, nous nous éloignâmes de Bonthaïn, et bientôt après nous dépassâmes *Boulécomba*. On raconte ici une aventure assez plaisante du temps de la guerre de la Compagnie contre le royaume de *Boni*, qui embrassait toute la longue pointe de Célèbes que la baie de *Boni* baigne à

l'orient dans une étendue de trois degrés en latitude. Un lieutenant de vaisseau nommé Loekemeyer, commandant la corvette royale *la Daphné*, avait débarqué sur cette côte avec une partie de son équipage, et ayant aperçu l'ennemi, avançait intrépidement à la charge à la tête de son monde et une arquebuse à la main. Les naturels, selon leur coutume, se mirent à pousser des exclamations, et à lui crier *loukmaï!* — ce qui veut dire, dans le malais de Macassar, *approchez!* Mais le lieutenant, croyant s'entendre appeler par son nom, s'arrêta tout ébahi; et revenant sur ses pas il s'écria, en s'accompagnant d'une énergique apostrophe de marin, *les me connaissent déjà!* ce qui provoqua, comme on le pense bien, de bruyants éclats de rire parmi tous ceux qui comprenaient l'idiome des indigènes.

La rade de *Boulécomba* n'est pas agréable, parce qu'un violent tremblement de terre en a comblé à demi une partie, et que l'on est obligé de jeter l'ancre loin du rivage. Du reste la côte est très-belle et de l'aspect le plus

agréable. Par malheur la rivière est infestée de crocodiles.

Le 7 septembre nous arrivâmes à la rade de *Salayer*, située sur la côte ouest de l'île du même nom, ayant au S.-O. *Hoog-Eiland* ou l'*île aux Porcs*. La rade est commandée par une forteresse. Il s'y trouve beaucoup de rochers; mais en y arrivant on hisse un pavillon au mât de misaine et on tire un coup de canon comme signal d'avertissement. Le magistrat civil a soin alors de faire placer à chaque rocher une barque de pêcheur ou un canot, de sorte qu'à mesure qu'on avance on choisit à son gré son ancrage.

Salayer, de même que *Hoog-Eiland*, est surtout riche en cocotiers; aussi en tire-t-on beaucoup d'huile de coco. Elles abondent aussi en volaille, en gros bétail et en légumes. Les bois y sont remplis de cerfs, qui sont l'objet de fort belles chasses. Les navires n'abordent pas à *Salayer* pendant la mousson de l'ouest, à cause des dangers que présente la rade dans cette saison. Les communications avec Boulécomba, Macas-

sar, etc., n'ont lieu alors que par les canots du pays.

Pendant cette première partie de notre voyage, le bâtiment avait beaucoup souffert dans ses agrès et sa voilure ; et comme il nous restait encore une longue navigation à poursuivre avant d'arriver à Kendari et à la cour du sultan de Bouton, et que nous avions en outre à prévoir des temps orageux, je prolongeai mon séjour jusqu'au 15 septembre pour achever complètement et nos réparations et nos préparatifs. Le 15, nous remîmes à la voile, pleins d'une nouvelle ardeur.

Nous faisions route à une assez bonne distance au nord de *Hoog-Eiland*, lorsqu'à trois quarts de lieue environ de cette île nous aperçûmes plusieurs écueils ; la mer était profonde. Continuant, la sonde à la main, notre course à l'ouest, nous nous trouvâmes tout à coup sur un haut-fond que nous estimâmes s'étendre d'environ deux lieues d'est en ouest, et de plus d'une lieue du nord au sud. Nous avions *Hoog-Eiland* au S.-E. à une lieue et demie ou une

lieue trois-quarts, suivant estime. Je fis immédiatement diminuer de voiles, sans discontinuer de jeter la sonde. La moindre profondeur que nous donna le plomb au-dessus du récif fut de 4 brasses et demie; puis le fond augmenta graduellement jusqu'à 15 brasses et demie, et après cela plus de fond. La terre de Salayer encore visible nous restait au N. N.-E. $1/4$ E.; dans le S.-E. nous avions un autre rocher qui pouvait être celui qu'on nomme *Whale*, ou la Baleine; dans ce cas, néanmoins, ce rocher serait porté beaucoup trop au sud sur toutes les cartes. Cette fois nous en avons été quittes pour la peur, et nous poursuivîmes notre route à force de voiles.

Nous côtoyâmes successivement, d'aussi près que la prudence le permettait, les îles qui s'étendent dans le sud de Salayer et de Hoog-Eiland. Nous vîmes ainsi *Vogelzang*, *Mamalakki*, *Schiedam* et plusieurs autres, toutes riches en beaux points de vue. *Mamalakki* signifie littéralement en malais le Mari de la Mère. Toutes ces îles sont des repaires de pirates. Déjà dangereux

de leur nature, ces parages sont d'autant plus redoutables, que le marin qui aurait le malheur d'échouer sur les récifs dont cette mer est semée, loin de trouver du secours chez les habitants, n'aurait à attendre d'eux que l'esclavage et des mauvais traitements.

Après avoir dépassé le récif de *Schiedam*, qui s'étend à l'O.-S.-O., nous eûmes enfin devant nous une mer ouverte. Nous ne tardâmes pas à reconnaître *Gounong-Api*, d'où nous passâmes au-dessous de *Florès*. Là nous fîmes rencontre de deux bâtiments portant pavillon néerlandais, et qui se dirigeaient vers l'ouest de Java. Le 19 septembre, par un temps assez calme, nous découvrîmes dans le S.-E., à une distance d'environ 1 lieue et demie, un banc de sable, entouré de rochers, qui n'est pas marqué sur la carte de Norie, 1821. Nous trouvâmes la latitude $8^{\circ} 22' 40''$ S., et, par estime, la longitude $121^{\circ} 34'$ E. du méridien de Greenwich ($119^{\circ} 12'$ E. du méridien de Paris). Dans l'après-midi nous laissâmes ce banc à un quart de lieue au nord, et relevâmes alors l'île *Rusa-Radjah* E.-N.-E.

Le banc peut avoir de deux à trois longueurs de câble ; il est éloigné d'environ 1 lieue et demie de la côte de *Florès*, laquelle côte est placée à cette hauteur (sur la carte précitée) de 6 à 8 minutes trop au nord. A la page 4196 du *Guide des Navigateurs* de James Horsburgh, ce banc a été indiqué en partie d'après mes observations ; mais on a oublié de noter cette erreur en latitude de la côte correspondante de Florès. Le capitaine de vaisseau Paling, commandant la corvette *Boreas*, que je rencontrai peu après, avait fait à l'égard de cette côte la même observation que moi. Ce fut non loin de là que la corvette *Calypto* eut le malheur de périr. L'équipage eut à subir le sort le plus déplorable. Le commandant et l'état-major, qui s'étaient sauvés sur des chaloupes et avaient abordé à une des îles voisines, y furent réduits en esclavage par les indigènes ; ce ne fut qu'assez longtemps après que ceux dont la forte constitution avait pu résister aux fatigues et aux mauvais traitements furent rachetés par un autre prince indigène, ami de la Néerlande. L'équipage resté sur la coque du vaisseau

y fut sans doute massacré par les pirates ; car lorsque plus tard on visita ces tristes débris pour sauver ceux des hommes qui auraient pu y être encore en vie , on trouva les mains de plusieurs de ces malheureux clouées à l'étrave.

CHAPITRE XVIII.

Suite de ma route vers Kendari. — Les Luciparas. — Naufrage du bâtiment à vapeur *le Guillaume I^{er}*. — Ses causes. — Encore quelques observations sur le système d'économie outrée appliquée à la marine royale. — La navigation de l'Archipel des Indes, école du marin. — Détails sur le naufrage *du Guillaume I^{er}* et sur le sort des passagers. — Les bouteilles à la mer.

Après être arrivés assez heureusement à la hauteur de *Lombaaye*, nous nous dirigeâmes vers Kendari en passant entre les îles aux Perdrix, *Veldhoen-Eilanden*, et les *Luciparas*¹, tenant pour plus grande sûreté le milieu du passage. Je ne puis me rappeler sans un sentiment douloureux le naufrage que fit ici plus tard, sur les Luciparas, en 1837, le bâtiment à vapeur le

¹ Ce petit groupe d'îles est situé au milieu de la mer de Banda, sous le 425° degré à l'E. de Paris, par 5° 40' environ de latitude sud.

Guillaume I^{er}, à bord duquel se trouvait, avec son épouse et ses enfants, le lieutenant-colonel de Stuers, nommé gouverneur des Moluques, outre un grand nombre de passagers et un transport de troupes assez considérable. Je regrette sincèrement d'avoir encore ici à faire remarquer que ce malheur doit être attribué à l'esprit peu judicieux qui avait présidé à des économies exagérées. Je ne saurais trop le répéter : il est à déplorer que les États-Généraux, comme on en a fait récemment encore la triste expérience, se montrent toujours disposés à appliquer ce système outré d'économie à cette marine qui fit autrefois la grandeur de la Néerlande, et qui n'a pas cessé d'être pour elle un principe de force et de vie. Il serait injuste d'imputer au Gouvernement actuel cet excès d'une économie mal appliquée ; mais pour tout cœur ami de son pays, il est impossible de ne pas exprimer le vœu que les États-Généraux, qui sont investis par la constitution du pouvoir gouvernemental, se montrent à l'avenir plus pénétrés de la nécessité de conserver à notre marine militaire, sau-

vegarde de la marine marchande et du commerce national, la force que lui enlèvent les suppressions multipliées dont elle est incessamment l'objet.

Si l'on considère que *le Guillaume I^{er}* n'avait pas coûté au gouvernement moins de 500,000 florins, somme à laquelle il en faut ajouter une au moins aussi forte pour le surplus du matériel, on sentira combien ces prétendues économies sont promptement dépassées par les pertes dont elles deviennent l'occasion. Ici le commandement d'un bâtiment de cette importance avait été confié au premier timonier d'un navire marchand, avec le titre et le rang honoraire de lieutenant de frégate; et pour tout état-major on lui avait donné deux timoniers, hommes qui sans doute n'étaient pas sans capacité, mais qui ne pouvaient avoir l'instruction, et n'avaient sûrement pas l'expérience qu'auraient eue des officiers de la marine royale. Il n'est pas aussi facile de naviguer dans l'Archipel des Indes que de faire un voyage dans les mers d'Europe; les eaux de ces parages orientaux sont fécondes en

naufrages. Je pourrais citer des bâtimens de guerre étrangers qui ont demandé au contre-amiral Lucas que le vaisseau néerlandais *le Crocodile* leur servît d'éclaireur depuis Batavia jusqu'au delà du détroit de la Sonde ; et ce trajet n'est rien en comparaison du voyage de Batavia à la Nouvelle-Guinée, voyage durant lequel on n'a pas la facilité d'ancrer pendant la nuit, et où les courants et les orages sont la cause incessante de mille dangers. Tout récemment encore, un navire marchand néerlandais qui venait de Manille s'est perdu sur les îles dites *Agniten-Eilanden*, non loin de Batavia. Quant à moi, je regarde l'Archipel des Indes comme une véritable école pour le marin, pour celui-là, surtout, qui doit servir dans la marine royale. Je me trouvais, avec *le Crocodile*, à la rade de Sourabaya, lorsque *le Guillaume I^{er}* en partit ; la veille au soir j'avais eu l'honneur de rencontrer le colonel de Stuers chez le général-major et résident Riesz. Il est impossible de peindre la consternation dans laquelle tout le monde fut plongé lorsqu'on apprit l'effroyable catastrophe.

Pas un bâtiment n'était disponible pour porter immédiatement du secours sur le lieu du sinistre. J'avais cédé le commandement du *Crocodile*, pour me rendre, avec la corvette *le Castor*, sur la côte méridionale de Java, dont j'étais chargé d'opérer la reconnaissance et de lever la carte. Il me fallut équiper de nouveau *le Janus* avec la plus grande précipitation, pour courir, s'il en était temps encore, au secours des naufragés.

Le 7 mai, ceux-ci avaient envoyé dans le sud une des deux chaloupes qui leur restaient, sans y avoir trouvé assistance; le 26, ils se décidèrent à expédier leur dernière chaloupe au nord. De temps à autre, les malheureux réfugiés sur le récif avaient vu passer à l'horizon des navires dont ils n'avaient pas été aperçus : — aggravation cruelle à leurs souffrances ! Enfin, le 7 juin, un brick apparaît de nouveau, et semble cette fois se diriger sur le rocher. On n'osait s'y livrer à une espérance tant de fois déçue; cette fois, pourtant, le signal qui partait du brick était bien un signal de salut. Leur seconde chaloupe,

conduite par le timonier Kass, avait abordé à Amboine, après avoir, durant cinq jours et cinq nuits, erré presque au hasard sur une mer orageuse; et le brick *le Nautilus*, commandé par le brave lieutenant Müller, avait aussitôt appareillé. C'était lui qui arrivait, accompagné d'une frégate marchande, *l'Érich*, que l'on avait louée à Amboine pour le transport des naufragés, à défaut d'un second bâtiment de l'État. Ce fut le 9 juin que les malheureux passagers du *Guillaume I^{er}* purent enfin quitter le rocher où depuis plus d'un mois ils étaient livrés à tant d'angoisses. Madame de Stuers, dans un état de grossesse avancée, était presque mourante. Le convoi arriva le 14 juin à Amboine. Dans le même temps, comme je l'ai dit, je me disposais avec toute la célérité possible à aller avec *le Janus* à la recherche des naufragés. J'étais parti le 18 juin pour Sourabaya, d'où je me dirigeai vers Florès. Je touchai en passant à la rade de *Bima*, située à l'extrémité orientale de Sumbawa; et là, pendant que mon bâtiment se pourvoyait de quelques approvisionnements néces-

saires , nous vîmes arriver , avec autant de surprise que de joie , la première chaloupe envoyée au sud six semaines auparavant par les naufragés et que tout le monde croyait perdue, n'en ayant plus entendu parler depuis lors. Tous ceux qui montaient cette chaloupe avaient l'air de spectres et de mendiants ; attaqués et dépouillés par des pirates malais à la hauteur de *Wetter-Eilanden* , ils avaient été mis dans le triste état où nous les revoyions. Sans la présence d'esprit du premier timonier Müller et du pilote , qui couraient depuis longtemps les mers de l'Inde et pouvaient s'exprimer en malais (le pilote était un natif de Java) , ils auraient indubitablement été tous massacrés. Les pirates furent longtemps indécis sur la proposition que Müller et le pilote leur avaient transmise au nom de leurs compagnons de se faire racheter ; en attendant , ils s'étaient partagé leurs prisonniers , non sans bien des cris et de violentes altercations. Ceux-ci étaient dans la situation la plus affreuse. On leur avait enlevé tout ce qu'ils avaient sur eux , et on les avait

entassés, à peu près nus, dans une très-petite barque où pour toute nourriture ils recevaient chaque jour quelques grains de *jagong* ou blé de Turquie à moitié cuits, avec une faible ration d'eau dans des noix de cocos. De tout ce qu'ils possédaient ils n'avaient sauvé que leurs valeurs en papier, ayant fait accroire aux pirates que ce papier leur servait à se faire des cigares quand ils avaient du tabac. Les chefs des pirates fumaient beaucoup d'opium, et passaient une partie de leur temps à jouer aux dés; souvent leurs prisonniers servaient d'enjeu. Une fois Müller fut ainsi joué par son maître, en même temps qu'un jeune Papou noir, contre un kri à manche d'or. Les pirates, gagnés par l'éloquence du timonier, avaient consenti au marché proposé par leurs prisonniers, et c'était pour procéder à l'échange qu'on les avait amenés à *Bima*; ils avaient néanmoins retenu les matelots de Java.

On peut croire que je m'informai avec intérêt des moindres détails du naufrage du *Guillaume I^{er}*. J'étais d'autant mieux à même d'être

bien renseigné, que parmi les hommes arrivés à Bima dans la chaloupe, et dont plusieurs étaient de mes anciennes connaissances, se trouvaient le pilotin Van Schrooyenstein, qui était justement de garde au moment de la catastrophe, et le matelot de première classe Ludéma qui était au gouvernail. Le premier avait aperçu en avant du navire une forme immobile qui semblait un bâtiment engagé dans quelque écueil ou engravé sur un haut-fond; il courut aussitôt prévenir Ludéma, pour que celui-ci imprimât au vaisseau un léger mouvement à babord afin d'éviter cet objet sur lequel on allait donner en plein. Mais comme la consigne générale défendait sévèrement d'apporter le moindre changement dans la route, à moins que ce ne fût par ordre du commandant, le matelot ne voulut rien prendre sur lui. Schrooyenstein, de plus en plus alarmé, s'adressa alors au second timonier, qui à son tour, au lieu d'incliner promptement le gouvernail, courut vers le commandant en lui criant: Commandant, nous sommes près des récifs! Ce dernier arriva en toute hâte pour

commander la manœuvre ; mais au même instant, et avant qu'il eût eu même le temps d'articuler un ordre , une rude secousse avertit que le bâtiment avait touché. Je n'essayerai pas de peindre la confusion qui suivit ce premier choc : ce fut un moment terrible. On était engagé dans les brisants , et la mer était si forte qu'en peu de temps le malheureux vaisseau fut démantelé et fracassé. L'objet que le pilotin avait aperçu d'abord, était en effet la coque d'un navire qui était venu comme eux se briser entre ces dangereux écueils. Je ne dois pas oublier de mentionner une circonstance de ce triste événement. M. de Stuers avait fait jeter à la mer plusieurs bouteilles bien bouchées dans lesquelles des billets écrits en des langues différentes annonçaient le sort du *Guillaume I^{er}*, afin qu'à défaut d'une plus prompte délivrance quelque une de ces bouteilles, portant sur quelque point de l'Archipel la connaissance du sort des naufragés , leur ménageât encore une chance de salut. Une de ces bouteilles fut trouvée en effet , quelque temps après , à la hauteur de la rivière

de Palembang, ce qui est assez remarquable à cause de la distance considérable et de la singulière direction que cette bouteille avait suivie.

CHAPITRE XIX.

Bima. — Importance de sa rade. — Détails nautiques. — Le Père-Smith. — Avantages de toute nature de la relâche de Bima. — Le sultan de Bima et les présents du gouvernement néerlandais. — Réception d'honneur. — Volcan de Timbora. — Terrible explosion. — Effets désastreux. — Phénomènes extraordinaires. — Autres volcans de Sumbawa.

Retour à notre route vers Kendari. — Bouton. — Wowoni ou Wlywongi. — Détroit de Wowoni. — Côte de Laiwoni. — Midden-Saponda. — Navigation difficile. — Les Badjourous ; nomades de mer. — Arrivée à la baie de Vosmaer.

Comme officier de marine, je dois apprécier mieux que tout autre l'utilité de l'ancrage que j'avais rencontré dans la baie extérieure de *Bima*. J'avais à l'O.-N.-O. la montagne élevée que l'on nomme dans le pays le *Père-Smith*, et qui touche au côté occidental de la baie ; j'étais mouillé par une profondeur de vingt-cinq brasses, fond de sable, à deux encablures du rivage,

ayant au S.-S.-O. la forteresse dite du Sultan. Cet ancrage est excellent ; pendant la mousson S.-E. , on y a constamment un vent de terre qui permet de mettre à la voile à toute heure. Horsburgh parle d'un ancrage qui se trouve plus dans l'intérieur, mais du côté de l'ouest, et qui n'offre qu'une position peu sûre dans la mousson du sud-est. Pendant la mousson de l'ouest, on peut ordinairement entrer dans la baie de Bima. Plusieurs bâtimens se sont souvent trouvés dans la nécessité de croiser tant qu'il soufflait du S.-E. ou du S. ; c'est ce dont j'ai fait moi-même l'expérience avant de connaître cet ancrage. Quelques-uns furent ainsi retenus si longtemps que leurs provisions se trouvèrent consommées , et qu'il leur fallut ou retourner, ou faire un voyage en pure perte. La connaissance de l'ancrage que j'indique obvie à tous ces inconvénients. Et combien de fois n'arrive-t-il pas à des navires de faire un voyage inutile ou perdu à Java, à Banda, à Amboine ou à Ternate ! Si dans une de ces expéditions on a le malheur d'éprouver quelque avarie , on pourrait du moins relâcher et se

refaire à ce mouillage de Bima. La frégate royale *Rüpel*, capitaine Timan, ayant à transporter le sultan de Solo à Amboine, et n'ayant pu atteindre les Moluques, probablement par suite d'avarie, se vit obligée, après s'être dirigée de la hauteur de Bima à Macassar, de faire passer le sultan à bord du brick *l'Oreste*. Si le commandant Timan eût connu notre ancrage, peut-être n'eût-il pas fait ainsi un voyage en pure perte, et ne se fût-il pas trouvé dans la fâcheuse nécessité d'alarguer vers Macassar, ce que l'on ne peut attribuer qu'à quelque raison bien impérieuse, attendu que tout commandant de navire, qui, sans une raison absolue, s'aviserait d'alarguer, ne pourrait que dégrader son caractère d'officier.

A l'égard du passage vers la baie intérieure, il faut observer que lorsque la montagne dite le Père-Smith se montre en partie ou entièrement couverte de neige, c'est ordinairement le signe d'un vent de mer ou du nord, qui permet l'entrée et conduit le navigateur à l'ancrage qui se trouve au côté oriental de la baie intérieure. Je n'ai

pas besoin d'ajouter qu'il faut avoir la sonde à la main pour s'assurer de la profondeur de son mouillage.

Cette baie est très-belle et peut être défendue aisément. Il s'y trouve une petite île, ou plutôt une montagne, appelée *Poulo-Kambing*, ou l'*île aux Chèvres*. Pour chaque mât d'un vaisseau de guerre, le sultan fait présent d'un beau bœuf. Du reste, on trouve ici de bonne eau, abondance de volaille, et une excellente sorte d'oignons. Je conseillerais toujours aux navires qui se rendent aux Moluques pendant la mousson de l'Est de toucher à *Bima* autant qu'il leur sera possible, attendu qu'à Amboine, ainsi que nous l'avons fait observer précédemment, les vivres sont d'une excessive cherté.

Le sultan de Bima reçoit chaque année du gouvernement néerlandais une caisse remplie de présents. J'y ai moi-même transporté un de ces présents annuels; ils sont reçus avec la plus grande solennité, de même, au reste, que toutes les dépêches venant du gouvernement. Au surplus, ceci n'est pas particulier au sultan de

Bima ; il en est de même chez tous les princes ou sultans des Moluques, et sans doute aussi de tout l'Archipel des Indes. J'ajouterai que ces caisses de présents ne sont ouvertes qu'un an après avoir été reçues, c'est-à-dire lorsqu'on apporte la caisse de l'année suivante, ce que sans doute les princes indigènes regardent comme faisant partie du cérémonial d'honneur.

Bima, comme je l'ai dit, est situé à la partie orientale de l'île de *Sumbawa*, où se trouve la montagne volcanique appelée *Aron* ou *Timbora*. Ce volcan a eu, le 3 avril 1805, une éruption désastreuse, dont l'île garde un profond souvenir. Les effets s'en firent sentir à Java, à Banka, à Macassar, à Célèbes et jusqu'aux îles de Banda : ce fut comme une vaste commotion qui ébranla tout l'Archipel d'Asie. Nombre de villages de *Sumbawa* furent détruits, et il y périt une multitude d'hommes et d'animaux. A Sourabaya, sur le détroit de Madoura, à près de 90 lieues de là dans l'ouest, on reçut, littéralement, une pluie de cendres ; et l'air en fut tellement obscurci, qu'en plein jour il fallut allumer des lanternes

pour vaquer à ses affaires. Je tiens le fait, tout extraordinaire qu'il puisse paraître, de négociants mêmes du pays. Sumbawa a été complètement saccagée et dépeuplée par cette terrible éruption, et ne s'est pas encore remise de cette calamité. L'île renferme, outre ce volcan, plusieurs autres montagnes ignivômes en activité.

Il est temps de revenir à notre route. Le 26 septembre, au lever du soleil, nous reconnûmes la terre de *Bouton*. Continuant de porter vers le nord, nous aperçûmes *Wowoni*, ou *Wlywongi*, suivant Horsburgh. La reconnaissance était trop belle et trop claire pour que nous attendissions, pour plus de certitude, la latitude de midi ou quelque autre. Nous y entrâmes à pleines voiles. A mesure que nous avançons, les sites les plus riants et les plus pittoresques venaient charmer nos cœurs et captiver nos regards. Je ne crois pas que sous notre ciel d'Europe rien puisse donner l'idée de cette riche nature. Je parcourus toutes voiles dehors le détroit de *Wowoni*, formé d'un côté

par l'île dont il prend le nom, et de l'autre par la côte de Célèbes, qui porte ici le nom de *Laiwouï*. Nous aperçûmes plus d'un danger, mais tous faciles à reconnaître et que nous évitâmes aisément. Une multitude d'oiseaux parés des plus belles couleurs couvraient les arbres qui bordent le rivage; nous vîmes aussi de nombreuses tortues.

Les indications de ma carte m'avertissaient que si je ne réussissais pas à atteindre la baie de *Vosmaer*, je serais exposé, sur une mer encore très-peu connue, à être entraîné par le courant. Je pris mes précautions en conséquence, ayant soin d'ailleurs de maintenir un timonnier toujours au guet, et de temps à autre un lieutenant. Le frais était si fort, que les écouteles des voiles du bas côté du navire commençaient à craquer; je n'eus cependant pas d'avaries. Je pensais prendre ma direction au S. le long de l'île *Midden-Saponda*; mais le sable blanc dont les couches perçaient d'une profondeur de sept à dix brasses, et les rochers que l'on apercevait à l'horizon, semblaient nous interdire le pas-

sage de ce côté. Je fis manœuvrer en conséquence, et vins mouiller sur un fond de roches, au risque de perdre ma chaîne de câble, mais sans négliger aucune des précautions qui pouvaient m'éviter cette perte. Je descendis à terre avec les officiers du navire. La journée était trop avancée pour que nous pussions maintenant espérer d'atteindre Kendari avant la nuit. Nous fîmes une excellente pêche, et les matelots, de leur côté, prirent sur l'île deux magnifiques tortues. Le lendemain matin il nous fut impossible de mettre à la voile de bonne heure à cause du vent; il nous fallut attendre la brise, qui se leva à 11 heures 1/2. Nous partîmes aussitôt.

Dans l'intervalle, un chef de *Badjourous* (peuple qui ne vit, comme celui des îles d'Arrou, que de la pêche, ou de la récolte du tripang, du karet, des écailles, des perles et des nids d'oiseaux) était venu à bord de mon bâtiment. Les *Badjourous* sont toujours errants dans ces parages, avec leurs femmes et leurs enfants; ce sont de vrais nomades de mer. Ils ne manquent

certainement pas non plus les occasions de piraterie qui peuvent s'offrir à eux.

J'eus soin de prendre toutes les informations possibles au sujet de *Kendari* ; j'entrai ensuite dans la baie de *Vosmaer*. Un seul bâtiment peut y entrer à la fois ; les sondes donnèrent , sur un fond mou , de 15 brasses à 6, puis 7, 8, 9 et 10, jusqu'à 14 , pour revenir encore à 10 brasses. C'est par cette dernière profondeur que nous jetâmes l'ancre , devant la maison bâtie par feu M. Vosmaer. Sur une hauteur s'élève un fortin , où flottait le pavillon néerlandais.

CHAPITRE XX.

Premiers arrangements à la baie de Vosmaer. — Détails sur le pays. — La baie ; sa situation , son étendue , sa nature. — Kampong-Tivoro , noyau d'établissement. — Badjourous. — Nature du pays. — Habitudes errantes des habitants. — Leur caractère et leur constitution physique. — Cultes. — Sacrifices humains. — Désir des Badjourous que le gouvernement néerlandais s'établisse ici avec assez d'autorité pour les protéger. — Les environs de la baie de Vosmaer ; son heureuse disposition pour l'établissement d'un poste militaire. — Le radjâh de Tabonko. — Le pirate Tabelloroïs. — Honneur peu désiré. — L'oiseau sacré de Kendari.

Le chef des Badjourous , dont j'ai parlé tout à l'heure , se nommait Pangawa-Ouwa-Noudja. Il m'informa que Lamanja , radjâh de Bouton , en était parti avec trois *korra-korras*, ou navires indigènes bien armés , la veille même du jour où j'y étais arrivé. L'opinion commune était qu'il se dirigeait vers *Kendari* pour y exciter le

peuple de *Tobonî* à la guerre contre les Kendarous. Quoique n'ajoutant pas une foi explicite à cet avis, je me réservai d'en conférer à mon retour avec le radjâh de Bouton, conformément aux intentions de mon gouvernement, qui étaient de mettre un terme tout à la fois aux querelles perpétuelles des chefs indigènes et aux actes de piraterie de leurs sujets.

L'autorité avait été exercée par intérim, depuis la mort du résident Vosmaer, par M. George-Fermin Cornelius, homme fort au fait des affaires de l'île et qui parlait parfaitement la langue des habitants. Mon premier soin fut de le confirmer dans un poste auquel il convenait si bien, sauf toutefois approbation du gouvernement; les émoluments de ce poste n'étaient que de 600 florins.

La baie de Vosmaer est très-belle et très-bien placée pour le commerce. Elle s'étend de l'est à l'ouest. L'entrée est par 3° 52' 20" lat. S., et par 122° 31' longitude E. de Greenwich (120° 9' E. du méridien de Paris). Le meilleur ancrage est à environ deux encablures du rivage,

par 10 brasses, le fort portant au N.-O. Il y a là déjà un noyau d'établissement qui s'étend à l'ouest de la maison de M. Vosmaer ; la réunion d'habitations où demeurent plusieurs négociants et autres, porte le nom de *Kampong-Tivoro*. Les habitants sont venus s'y établir de Pangasani, et se montrent satisfaits de leur nouvel établissement. Il y a dans les environs plusieurs *kampongs* ou négrieres peuplées de *Badjourous*, dont les habitations, comme celles de toutes les populations malaises de l'Archipel, sont élevées sur pilotis à plusieurs pieds au-dessus du sol, et quelquefois au-dessus de l'eau.

Le pays est sain, montueux, agréablement entrecoupé de hauteurs et de vallées. Plus avant dans l'intérieur il y a de vastes plaines. Le sol paraît bon. En divers endroits j'ai rencontré des clos abandonnés, ce qui provient de la coutume où sont les indigènes de ne demeurer au même lieu que pendant une seule mousson. Cette coutume elle-même ne doit nullement être attribuée à la stérilité du sol, mais uniquement à la croyance des habitants qu'un plus long séjour

dans un même lieu les exposerait à quelque malheur, tel que d'être dévorés par les crocodiles ou attaqués de la petite vérole. Ce préjugé est commun à toutes les classes de la population indigène; les radjâhs mêmes du pays n'en sont pas exempts.

Le gros de la population est dans l'intérieur du pays; leurs *kampongs*, ou négreries, ne sont, d'après l'habitude que je viens d'indiquer, que des habitations temporaires dont les traces disparaissent bientôt après le départ de ceux qui les occupaient. Cette fâcheuse coutume rend plus difficile l'établissement d'une autorité régulière et permanente sur ces populations.

Au surplus, il m'a paru que les indigènes sont ici, comme à Amourang, à Ménada, à Kéma et à Gorontalo, d'un très-bon naturel. Leur taille est assez élancée, leur constitution robuste. Un petit nombre seulement font profession de l'islamisme; la grande masse de la population, ici comme dans toute l'étendue de Célèbes, est encore adonnée aux cultes grossiers du fétichisme. L'horrible usage des sacri-

fices humains par décapitation est général ; les femmes et les enfants eux-mêmes n'en sont pas exempts. Plusieurs chefs de Badjourous , qui se trouvaient dans la baie avec leurs bâtimens , vinrent à mon bord me présenter leurs hommages , et m'exprimer le plus ardent désir que le gouvernement néerlandais y fondât un établissement fixe qui pût les protéger , de sorte que lorsqu'ils s'éloigneraient pour aller à la pêche , leurs femmes et leurs enfants , qu'ils laisseraient dans leurs habitations du rivage , ne fussent pas exposés à être saisis et décapités ; nous assurant que si le gouvernement répondait en cela à leur désir , un très-grand nombre de Badjourous viendraient de différents points s'établir sur cette baie.

Le pays est médiocrement boisé ; mais l'intérieur a des forêts plus étendues. La place où on a établi la batterie est élevée et très-propre à une vigoureuse défense. La disposition générale des lieux , le peu de largeur de l'entrée de la baie et l'élévation d'une île qui la domine , donneraient aussi les plus grandes facilités pour

en faire au besoin un poste militaire tout à fait formidable. La fertilité du pays, et son abondance en fruits, en riz et en denrées de diverse nature, mettraient d'ailleurs ce poste à l'abri de toute crainte de famine, inconvénient dont nos autres établissements, tels qu'Amboine, Banda, etc., ne sont pas exempts.

Je fus informé, pendant mon séjour à la baie de Vosmaer, que le chef ou radjah de *Tabonko*, pays qui confine au nord à celui de Kendari et qui a pour capitale un lieu que la carte de Norie, 1821, désigne sous le nom de *Bolole*, accorde habituellement asile aux pirates et fait lui-même exercer la piraterie pour son propre compte. Ce pays de Tabonko est tributaire du sultan de Ternate, qui ne paraît pas se mettre en peine d'arrêter ces brigandages; c'est là qu'était né le fameux chef de pirates Tabelloroïs, qui en avait emprunté son nom. A Salayer, lors de mon retour, je me trouvai à dîner chez le magistrat civil avec plusieurs des chefs de ces pirates, notamment avec ce Tabelloroïs; et, malgré l'hospitalité commune qui nous avait

réunis, je ne saurais dire que je me sois senti, ni bien charmé, ni bien honoré de la compagnie de meurtriers et d'écumeurs de mer. Tous avaient un air remarquable de vigueur; et ils ne manquaient pas de nous demander force cadeaux, s'imaginant sans doute, à la vue de nos beaux uniformes, que des officiers de marine étaient des hommes cousus d'or. Malgré la très-grande exagération de cette croyance de messieurs les pirates, malgré surtout notre profonde répugnance pour le contact de telles hommes, nous nous regardâmes comme obligés de nous associer jusqu'à un certain point à ce que le gouvernement pouvait regarder comme une politique utile, et nous leur laissâmes plusieurs petits présents comme souvenirs, bien disposés à leur en envoyer d'autres qui eussent assurément mieux été selon notre cœur et selon leurs mérites. Ce qu'ils affectionnaient plus que tout le reste, et ce qu'ils recevaient avec le plus de plaisir, c'étaient des liqueurs fortes, telles que de l'arak et de l'anisette double.

J'attendais avec d'autant plus d'impatience l'arrivée du radjâh de Kendari, que la saison des vents d'ouest qui s'approchait allait m'obliger de hâter mon départ. Des gens très-véridiques m'assurèrent qu'une des causes du retard du radjâh pourrait bien être l'usage antique, auquel il était très-attaché, de ne pas se mettre en voyage avant d'avoir entendu le chant favorable d'un certain oiseau que les indigènes regardent comme sacré, et qu'ils nomment *sou-ï*. Ce n'est pas le seul exemple que je pourrais citer des usages superstitieux de ce peuple.

CHAPITRE XXI.

Arrivée du radjâh de Tabonko. — Préparatifs de réception. — Conférence. — Le politique malais. — Questions que j'adresse au radjâh ; ses réponses. — Population du pays de Kendari. — Sur la coutume de la décapitation chez les indigènes. — Leur vie errante. — Petite vérole. — Piraterie. — Le mari absent et la femme infidèle. — Exécution. — Horribles détails. — Dehors favorables du radjâh de Tabonko. — Il me demande et je lui donne des munitions. — Dernières considérations géographiques, politiques et militaires sur Kendari. — Grands avantages que ce point offrirait comme poste de guerre et de commerce. — Il devrait ressortir du gouvernement des Moluques.

Je reçus enfin, le 10 octobre, la nouvelle que le radjâh avait quitté la veille sa résidence et s'était mis en route. Il arriva peu après, accompagné de plusieurs de ses bâtiments ; sa flottille fit plusieurs saluts, auxquels je crus devoir répondre par sept coups. Je fis aussitôt compli-

menter le radjâh par un de mes officiers, et lui fis demander quand j'aurais l'honneur de le recevoir. L'entrevue fut fixée au lendemain. La grande salle de la maison de M. Vosmaer fut décorée de pavillons et arrangée pour une réception convenable; on n'avait pas négligé d'apporter du bord plusieurs fioles de liqueurs et des confitures, objets essentiels dans une cérémonie de ce genre.

Le jour convenu, au lever du soleil, nous hissâmes toutes les flammes et les pavillons du bâtiment, et peu après l'état-major, en grande tenue, se rendit sur le rivage, après un salut pour le commissaire. Au bout d'une heure d'attente environ, *Touban-La-Tiéna-Konauwî* (c'était le nom du radjâh) parut enfin, entouré de quelques chefs de son île. Je lui présentai, avec le décorum convenable, ma lettre de créance, écrite en malais; mais S. M. ne savait pas lire cette langue, et ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes un interprète qui pût la lui traduire verbalement dans le dialecte de Kendari.

Le radjâh m'exprima le plus grand regret de

la mort du résident néerlandais, et se montra surtout fort inquiet du parti que prendrait le gouvernement des Moluques au sujet de notre nouvel établissement. Il voulait, disait-il, s'appuyer entièrement sur nous et ne reconnaître d'autre protection que la nôtre, et il craignait que nous n'abandonnassions nos premiers projets; néanmoins l'arrivée d'un de nos bâtiments de guerre l'avait un peu rassuré. On peut voir que pour un prince à demi barbare, S. M. kendarienne avait à un degré assez satisfaisant le sentiment de la politique des cours.

Après avoir offert quelques rafraîchissements, j'adressai au radjâh les questions suivantes, qui furent notées par le secrétaire. Je demandai :

1° Si lui personnellement, ou le pays de *Kendari*, était sous la dépendance de Bouton, ou tributaire de quelque autre royaume de l'Archipel ?

Répondu qu'il était entièrement indépendant, et que les relations qui existaient entre Kendari, Bouton et les autres îles ou contrées avoisinantes se bornaient à des rapports de commerce.

2° Quelle était l'étendue du pays de *Kendari*? sa population?

Répondu que le pays de *Kendari* comptait au moins sept mille habitants.

3° S'ils ne renonceraient pas à l'horrible coutume de la décapitation, qui n'était pas seulement déshonorante pour l'humanité, mais qui en outre était très-nuisible à l'extension des rapports de commerce, attendu que les négociants n'osaient pour ainsi dire se risquer nulle part, ayant toujours à craindre pour leur liberté et pour leur vie? et s'il ne pourrait pas employer son autorité pour hâter l'abolition de cet usage barbare, dont n'étaient pas même exempts les enfants et les femmes?

Répondu que cette coutume était particulière aux tribus des montagnes, lesquelles avaient cessé de reconnaître son autorité depuis que lui s'était soumis à celle du gouvernement néerlandais; qu'au surplus, depuis longtemps il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour mettre fin à cet usage.

4° Je m'efforçai de faire sentir au radjâh que

si réellement il désirait que le gouvernement néerlandais s'établît solidement à Kendari, il fallait que de son côté il y concourût par ses efforts et sa bonne volonté; qu'il devrait nous fournir un certain nombre d'hommes pour le service de la *banting* (de la batterie), ce qui le ferait craindre et respecter non-seulement de ses voisins, mais encore des pirates; qu'il serait d'ailleurs de son intérêt et de celui des siens de s'établir en négrerie fixe dans les environs du fort, et de renoncer ainsi à la pernicieuse coutume de changer de demeure à chaque mousson, ce qui était aussi contraire au bon ordre et à l'exercice d'une autorité régulière qu'à la bonne culture du sol.

Le radjâh parut comprendre la valeur de mes raisons. Il promit de se laisser guider à cet égard par nos conseils, et de s'établir à demeure dans l'endroit qui lui serait désigné. Il s'engagea de plus à faire entretenir les plantations de café fondées par feu M. Vosmaer, afin que l'on vît clairement que le pays de Kendari était susceptible d'une excellente culture.

Comme nous nous entretenions ensuite de la crainte extrême qu'ils ont de la petite vérole, le radjâh me dit que lorsque quelqu'un des leurs en était attaqué il quittait son habitation et même le kampong, dans la crainte où l'on était de la contagion. Il ajouta que c'était là une des raisons qui les empêchaient de s'établir en kampongs, c'est-à-dire en villages, et qui les portaient à vivre dispersés.

Je dis au radjâh que les Européens, et même les Javanais, connaissaient actuellement un excellent remède contre la petite vérole, et qu'ils pourraient, eux aussi, éprouver les salutaires effets de la vaccine, si par leur empressement et leur bonne volonté ils déterminaient le gouvernement néerlandais à fonder un établissement permanent à Kendari.

J'amenai ensuite l'entretien sur le fait récent qui m'avait été signalé de deux indigènes de Bouton, échappés à des pirates qui avaient attaqué et capturé le bâtiment où ils se trouvaient, et qui, s'étant réfugiés dans le pays de Kendari, avaient été pris par des sujets du radjâh

et vendus comme esclaves. Je fis ressortir toute l'atrocité d'un pareil acte; je parlai de l'indignation que mon gouvernement ne pourrait manquer d'en ressentir, et du châtement exemplaire qu'il en voudrait tirer. J'insistai d'autant plus fortement sur tout ceci, que je n'ignorais pas que le propre frère de l'un de ceux à qui le fait était imputé se trouvait dans l'assemblée et entendait mes paroles. Celui-ci, à qui je m'adressai ensuite directement, répondit sur un ton des plus violents. Le radjâh était évidemment embarrassé, et je m'aperçus même que notre *djournabasa* ou interprète était autant qu'il lui était possible d'accord avec cet homme, car ils ne cessaient d'échanger des regards entre eux. Je finis enfin, mais non sans de grands efforts, par faire convenir le radjâh de l'indignité d'un pareil acte, plus odieux encore, s'il était possible, que celui des pirates eux-mêmes. Je venais d'apprendre que le sultan de Bouton, probablement en représailles, venait de s'emparer de quelques canots appartenant à des Kendarous; et je ne manquai pas de tirer parti de ce

fait , m'engageant , si les deux Boutonnais vendus étaient relâchés et remis entre mes mains, à obtenir du sultan de Bouton que de son côté il rendît les canots qu'il aurait pris et les prisonniers Kendarous qu'il aurait faits. Le radjâh de Kendari me dit qu'au surplus le sultan de Bouton , pas plus que les chefs soumis à son autorité , ne s'abstenaient à l'occasion d'actes de piraterie , et il me cita un de ceux-ci , nommé Daeng-Magassing , qui , après avoir fait sa soumission au gouvernement, de qui il avait reçu des canons et des munitions, s'était tout récemment rendu coupable d'un fait de cette nature en pillant la négrerie de *Calinsouso* , située dans la partie orientale de Bouton.

Nous nous entretenîmes ensuite de quelques affaires particulières qui n'offriraient nul intérêt au lecteur ; je mentionnerai seulement encore un fait qui peut jeter quelque jour sur les coutumes de ces peuples. Un homme avait quitté son kampong on ne sait pour quelle cause , et depuis sept années entières sa jeune femme n'avait plus entendu parler de lui. Il paraît que

dans ce long intervalle elle avait contracté des rapports intimes avec un autre homme de la tribu. La chose s'ébruita, et la femme fut condamnée pour ce fait, dont notre Europe civilisée porterait un jugement certes moins rigoureux, à être décapitée. On raconte d'horribles détails sur l'exécution. L'exécuteur, probablement novice, avait la main mal assurée. Le *klewang* ou glaive glissa le long de l'épaule gauche, et telle avait été néanmoins la force du coup, qu'on assure que le cœur en fut presque partagé en deux.

Le radjâh de Kendari me parut du reste avoir de bonnes manières. Sa physionomie prévenait en sa faveur; il pouvait avoir environ cinquante ans. Il me demanda quelques munitions. Pour le satisfaire, je lui donnai, au nom du gouvernement, 200 livres de poudre fine, trente paquets de cartouches à balle, cinq paquets de mèches à canon, cent pierres à fusil et cent boîtes à mitraille de différents calibres. Le radjâh, de son côté, me donna pour le gouverneur un très-beau bouclier et un *klewang* fort bien travaillé.

La baie de *Kendari*, je le répète, est susceptible de devenir un excellent poste militaire et un point commercial intéressant. La rade est très-belle, et elle peut offrir un asile assuré, en temps de guerre aussi bien qu'en temps de paix, à un nombre considérable de bâtiments, même de haut bord. La position, dans son ensemble, serait susceptible, avec peu de travaux et une garnison même peu nombreuse, de devenir une des plus fortes des Indes. Une flotte ennemie n'en pourrait que très-difficilement forcer l'entrée. La fertilité naturelle du pays et ses abondantes ressources de toute nature mettraient ce poste à l'abri du danger d'être réduit par blocus ou par famine, comme on pourrait le craindre pour Amboine, Banda, Ternate, et d'autres établissements des Indes. Je suis persuadé en outre qu'en temps de guerre Kendari pourrait très-bien fournir Amboine et Banda des ravitaillements nécessaires, si les communications avec Java se trouvaient interrompues. La latitude de Kendari ne diffère que très-peu de celle d'Amboine, et je ne doute pas qu'on ne puisse

aller directement de l'une à l'autre pendant les deux moussons , sans être obligé de dévier au sud.

Par toutes ces raisons , il me paraît que *Kendari* mériterait de recevoir une garnison ; mais , dans ce cas , je pense que le nouveau poste devrait ressortir du gouvernement d'Amboine et des Moluques , et non pas de celui de Macassar. Ternate et Ménada , qui sont sous la juridiction des Moluques , en sont à une distance beaucoup plus considérable que Kendari ; il en est de même de la partie septentrionale de Célèbes jusqu'à Bool , laquelle dépend aussi des Moluques , quoique deux fois plus éloignée du siège du gouvernement que ne le serait le nouvel établissement.

CHAPITRE XXII.

Je quitte Kendari. — Nous faisons route vers Bouton. — Déroit de Bouton. — Wywongi ou Wowoni. — Nature de cette terre ; ravages des pirates. — Indigènes du déroit de Bouton. — Remarques nautiques. — Arrivée à la rade de Boubou. — Réception que nous fait le sultan. — La ville. — Le palais. — La présentation officielle. — Cérémonial. — Présents. — Le sultan à mon bord. — Importance que les chefs indigènes attachent aux moindres détails du cérémonial. — Déjeuner à bord. — Galanterie du sultan. — Quelques souvenirs de Palos et de sa rade.

Le 13 octobre je quittai Kendari, après avoir tout réglé conformément à mes instructions ; nous pénétrâmes dans le déroit de *Bouton* pour gagner la rade de *Boubou*, qui prend le nom du lieu principal de l'île de Bouton. Le vent était faible, ce qui me permit de multiplier les sondes, dont j'indiquai le résultat sur ma carte. Dans la matinée du 14, nous dépassâmes la haute

terre de *Wywongi* ou *Woiconi*. Cette île, dont le sol est excellent, était autrefois très-peuplée; mais les incursions et les ravages des pirates l'ont presque rendue déserte. Nous arrivâmes bientôt au détroit formé par cette île et la côte septentrionale de Bouton; nous serrâmes autant que possible cette dernière côte, où s'offraient à nous fréquemment de très-belles rades présentant d'excellents mouillages. Des pêcheurs en grand nombre, dont les légers bâtiments sillonnaient ces rades, nous offraient à acheter des provisions de toute sorte et des oiseaux parés des plus riches plumages, tels que des cacatoes, des perquites, ainsi que de fort jolis singes et d'autres productions de leur île. Dans cette partie du détroit, comme dans la précédente, la faiblesse du vent me permit de jeter très-fréquemment la sonde, ce qui me fit voir qu'on y peut ancrer partout, quoiqu'à des profondeurs très-variables. La chaleur était étouffante.

Le 18, nous jetâmes l'ancre dans la rade de *Bou-bou*, vis-à-vis du chef-lieu de Bouton; nous nous

annonçâmes par un salut de sept coups, auxquels le sultan répondit de son *krator*, c'est-à-dire de son palais, par un pareil nombre de coups. Deux envoyés du sultan vinrent aussitôt après me complimenter de la part de leur maître, et s'informer des motifs de ma venue. Je leur dis l'objet de ma mission, et je demandai, en considération de la mousson avancée, à être admis sans délai à l'audience du sultan. Cette audience fut fixée au lendemain à quatre heures après midi.

Une heure après, le sultan nous envoya des rafraîchissements, consistant principalement en fruits. Le lendemain, à l'approche de l'heure indiquée, nous vîmes flotter plusieurs pavillons sur le palais, lequel est situé sur une éminence assez considérable quoiqu'à pente douce, et qui porte le nom de *Bolio*. J'avais donné ordre que tout l'état-major de la goëlette m'accompagnât. Le rivage était couvert d'indigènes qui attendaient notre débarquement; tous les bâtiments en rade étaient pavoisés, ainsi que plusieurs des habitations voisines. La goëlette tira treize coups,

au moment où nous quittâmes le bord. L'apparat déployé en cette occasion était tout en l'honneur du gouverneur de Macassar, dont j'étais le représentant. Une fort belle musique nous salua lorsque nous touchâmes à la plage, où nous fûmes reçus par le fils aîné du sultan. Le choix nous fut laissé d'être transportés au palais dans des palanquins, ou de nous servir de bons chevaux que l'on tenait à notre disposition. Je préfèrai ce dernier moyen de transport. Nous fûmes de nouveau salués par l'artillerie du palais, au moment où nous mîmes pied à terre. Il ne nous fallut pas moins de trois quarts d'heure pour arriver au palais, et nous eûmes à traverser plusieurs rues de la ville qui l'entourent en forme d'amphithéâtre.

Le sultan nous attendait à la porte du palais : il était vêtu de son costume de gala, et portait les épaulettes de colonel ; son extérieur ne manquait ni de goût ni d'élégance. Il avait autour de lui tous les officiers de sa maison : la plupart avaient appartenu, du temps de la guerre de Java, aux troupes auxiliaires ; parmi eux je dis-

tinguai le frère même du sultan , lequel avait rang de major.

Après les premiers compliments , je présentai au sultan mes lettres de créance ; ce fut l'occasion d'un nouveau salut de l'artillerie du palais , auquel la goëlette répondit par un pareil nombre de coups. Tout avait été réglé et déterminé d'avance. Le sultan m'adressa ensuite beaucoup de questions au sujet de Kendari ; puis nous nous entretenîmes de différents sujets , se rapportant pour la plupart à des objets d'administration ou à des questions de politique. Le sultan me remercia vivement d'avoir ramené avec moi ses deux sujets , auxquels , comme je l'ai raconté précédemment , j'avais fait rendre la liberté par les Kendarous. Nous payâmes un juste tribut de regrets à la mémoire de M. Vosmaer , et j'appris avec une vive satisfaction que le sultan lui avait fait élever un tombeau particulier , que je ne manquai pas de visiter avant de quitter l'île.

En retour de deux caisses d'eau de Cologne que j'avais offertes en présent au sultan , il m'en-

voya deux superbes cacatouas , accompagnés d'un de leurs petits encore tout jeune ; ce dernier avait le bec entièrement blanc , ce qui annonçait qu'il ne mangeait encore que du riz cuit. Il avait été si bien endoctriné , que chaque fois qu'il voyait toucher à une bouteille , il ne manquait pas de nous crier en anglais : *Stop! Stop! Houra!* J'ai beaucoup regretté cet oiseau , lorsque plus tard un accident me l'a fait perdre.

Le sultan de Bouton est un homme de beaucoup d'esprit et de jugement ; il n'est pas , comme son frère le major , adonné à l'usage immodéré de l'opium : aussi conserve-t-il ses facultés physiques et morales , qui , chez ce dernier , sont altérées avant l'âge.

Nous trouvâmes dans le palais des rafraîchissements de toute sorte : on n'avait rien négligé pour nous recevoir splendidement. À sept heures nous revînmes à bord ; j'avais invité le sultan et tous ses officiers à venir y déjeuner le lendemain matin. Il va sans dire que je n'omis rien de ce qui était en mon pouvoir pour rendre dignement au sultan , au nom du gouvernement

que je représentais, sa généreuse hospitalité de la veille. Les saluts et le reste du cérémonial furent les mêmes. Les princes indigènes de l'Archipel tiennent beaucoup plus qu'on ne serait porté à le croire aux moindres détails de l'étiquette; se sachant inférieurs aux Européens à toutes sortes d'égards, ils regardent comme une marque de mépris et d'insulte toute dérogation au cérémonial prescrit dans les rapports que l'on a avec eux. Le sultan de Bouton a une garde d'honneur, dont il s'était fait accompagner. Je portai d'abord un toast au sultan; celui-ci n'y répondit que par un toast au gouverneur de Macassar. Il est rare que dans ces occasions on boive au roi des Pays-bas, soit parce que le rang suprême où il est assis le place trop au-dessus de la sphère où l'on se trouve, soit parce que l'on regarde comme son représentant le gouverneur qui règne en son nom dans nos colonies : peut-être même n'est-ce pas un mal que les princes indigènes n'apprennent pas à trop nettement distinguer nos gouverneurs et leur autorité du gouvernement de la Métropole.

Ces deux toasts avaient été suivis des saluts de l'artillerie de la goëlette, auxquels répondaient aussitôt celle du palais. Pour les toasts qui devaient suivre, je proposai d'en laisser l'option aux dames qui embellissaient notre cercle, ce à quoi le sultan adhéra sans hésiter ; et lui-même, très-galamment, porta immédiatement une santé *aux dames* !

La conversation roula naturellement sur diverses particularités relatives à l'Archipel et aux chefs de plusieurs îles que j'avais visitées. L'une de ces îles était *Palos*, au sujet de laquelle, puisque l'occasion s'en présente, je demanderai la permission de consigner ici quelques observations que j'ai été à même d'y faire. Je n'ai rien trouvé dans Horsburgh qui se rapportât à la baie de *Palos*, si ce n'est son nom seul. J'ai visité cette baie en qualité de commissaire du gouvernement.

A mon arrivée, je rangeai le rivage du côté de tribord. Comme la nuit était venue, je désirais trouver un ancrage, ne pouvant plus gagner la négrerie de *Kalankangang*, avant que le

terral s'élevât. Cette négrerie est située dans la partie occidentale de la baie ; la direction de celle-ci est nord-sud. Le mouillage , que je fis examiner le lendemain, y est bon et se prolonge assez loin dans l'est. Nous y prîmes beaucoup de poisson. La disposition des terres élevées qui enveloppent la baie de Palos en forme d'entonnoir, y détermine des vents très-forts de terre et de mer. Une rivière qui s'y jette conduit à la résidence du chef de l'île : en m'y rendant avec une chaloupe, je ne trouvai nulle part d'ancrage. Il y a des brisants à l'entrée de cette rivière , et ce ne fut pas sans quelque danger que la chaloupe y pénétra, quoique poussée par un bon vent arrière. Si l'on entre dans la baie de *Palos* à petites voiles, et que l'on range en sondant le bord occidental (du côté de tribord), on trouve aisément un ancrage ; on aperçoit de là la négrerie de *Kalankangang*. On peut s'y procurer des rafraîchissements. Le chef me reçut bien et m'assigna une habitation pour moi et ma suite, où il eut l'attention de nous envoyer les vivres nécessaires.

CHAPITRE XXIII.

Retour à la rade de Boubou. — Le sultan à bord. — Nouvelle promenade à terre. — Le tombeau de M. Volsmaer. — Le sérail sans ses hôtes. — Manière singulière dont le sultan de Bouton se procure du cuivre pour ses canons. — Départ pour Macassar. — Ordonnance négligée au sujet du détroit de Bouton. — Intérêt d'un voyage à travers les archipels de l'Inde. — Conclusion. — Dernier hommage à M. de Vidua.

Revenons à nos convives de la rade de *Boubou*. La coupe du festin, pour employer l'expression homérique, circulait activement; et deux de nos matelots, qui avaient quelques prétentions musicales, nous jouaient des contredanses auxquelles le sultan lui-même ne tarda pas à prendre part, — à la malaise, bien entendu.

Après le plaisir, les affaires. Le sultan me pria de me charger de lettres pour Son Excellence

le gouverneur-général, et pour le gouverneur de Macassar. Il me demanda aussi quelques paquets de poudre, une explosion, qui avait presque entièrement détruit son palais, ayant consumé la plus grande partie de ses provisions. Je lui en céдай autant que je le crus convenable, ainsi qu'une certaine quantité de pierres à fusil, ayant soin, toutefois, de prendre un reçu de sa main pour ma décharge.

Les heures s'étaient rapidement écoulées, de sorte que je retins à dîner le sultan et sa suite. Le soir était venu quand nous nous séparâmes. Je n'oubliai pas le salut d'adieu, auquel les navires du sultan répondirent immédiatement. Le lendemain je fis encore une promenade à terre, et fis un second pèlerinage au tombeau du digne M. Volsmaer. Nous eûmes occasion aussi de visiter une fort belle habitation destinée au logement des femmes du sultan : je me hâte d'ajouter que ce sérail était veuf de ses hôtes habituels. La construction en est assez singulière. Il est très-élevé, et le nombre très-consi-

dérable de chambres qu'il renferme lui donne quelque chose de l'aspect d'un labyrinthe. On y trouve aussi plusieurs grandes salles séparées, et il est muni de bastions propres à recevoir des canons. Nous vîmes de vieilles cloches brisées provenant de la Compagnie des Indes. Le sultan a une manière assez singulière de se procurer du métal. Il fait limer circulairement toutes les pièces néerlandaises de 10 cents (deux sous) qui lui viennent dans les mains, de sorte que toute la monnaie de cuivre de Bouton, réduite à des proportions exiguës, ne conserve que le champ où est gravée l'empreinte du lion néerlandais.

Nous quittâmes *Bouton* le 21 octobre. Je regarde comme une chose utile et politique que de temps à autre un de nos vaisseaux de guerre aborde à cette résidence. Une circulaire du contre-amiral Melville de Carnbee avait ordonné que tout bâtiment de guerre ou de commerce, revenant des Moluques à Java, passât par le détroit de Bouton, et qu'ils abordassent à la rade

de *Boubou* afin d'y montrer le pavillon. Mais cette utile ordonnance est peu à peu tombée en désuétude. On conçoit du reste qu'il n'est pas sans quelque importance d'apprendre à connaître ce passage si intéressant pour la navigation.

Le 24 octobre, nous revîmes *Saley*; j'eus à peine le temps d'y passer près de mes anciens amis quelques heures que nous employâmes de notre mieux; le 26, nous remettions à la voile. Le même jour, nous touchâmes à Bonthaïn, où j'avais à déposer quelques passagers et un détachement pour la garnison. J'y fis renouveler notre provision d'eau, l'eau de Bonthaïn, ainsi que je l'ai déjà dit, étant beaucoup meilleure que celle de Macassar. Nous en repartîmes le 31, et le 2 novembre 1836 nous rentrions à Macassar après un voyage de deux mois pleins. Un tel voyage dans l'Archipel Indien peut être regardé comme une longue traite, et comme équivalant en quelque sorte à un voyage d'Europe; avec cette différence, toutefois, que celui-ci

offre au navigateur infiniment moins d'agrément et de variété.

Si le comte de Vidua eût vécu plus longtemps, il eût sûrement fait encore avec moi plus d'une course dans ces mers d'Orient si riches en faits nouveaux pour l'observateur. Ceux qu'il a recueillis dans les voyages que nous avons faits ensemble seraient assurément d'une tout autre valeur que ces esquisses vagabondes, que ma plume de marin n'a confiées au papier qu'avec une trop juste défiance. Je n'ai voulu que payer un humble hommage de gratitude, d'admiration et d'amitié à l'homme remarquable dont une heureuse circonstance m'a rapproché pendant une année de ma vie, et dont j'ai été à même d'apprécier les rares qualités. J'ai pensé que peut-être aussi les détails que mes longues courses me mettaient à même de donner sur des îles et des parages très-peu connus en Europe, ne seraient pas dénués de tout intérêt, quelque incomplets qu'ils puissent paraître aux yeux des hommes de science.

Je finis donc comme j'ai commencé, en mettant cette trop faible ébauche sous les auspices vénérés de l'homme illustre dont le monde savant est loin encore de connaître tous les titres.

MONSIEUR LE COMTE CONZANO

DE VIDUA.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT.
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.





222/27





